

1
E

ŒUVRES CHOISIES

DE

JEANNE CHÉZARD DE MATEL

MISES EN ORDRE ET

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

ERNEST HELLO



PARIS

LIBRAIRIE DE VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR
RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

BRUXELLES

H. GOËMAËRE, ÉDITEUR,
Rue de la Montagne.

LYON

P. N. JOSSERAND, ÉDITEUR,
3, Place Bellecour, 3

ROME

LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE
Dirigée par le chevalier Marietti.

LONDRES

BURNS, OATES ET C°, ÉDITEURS
17, Portman Street, 17.

1870

ŒUVRES CHOISIES
DE
JEANNE CHÉZARD DE MATEL

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER

AU MANS (SARTHE)

ŒUVRES CHOISIES
DE
JEANNE CHÉZARD DE MATEL
MISES EN ORDRE ET
PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION
PAR
ERNEST HELLO



PARIS
LIBRAIRIE DE VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR
RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

BRUXELLES
H. GOËMAËRE, ÉDITEUR,
Rue de la Montagne.

LYON
P. N. JOSSERAND, ÉDITEUR,
3, Place Bellecour, 3

ROME
LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE
Dirigée par le chevalier Marietti.
LONDRES
BURNS, OATES ET C[°], ÉDITEURS
17, Portman Street, 17.

1870



118925

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Nous déclarons, pour nous conformer aux décrets d'Urbain VIII, en date du 13 mars 1625, du 5 juin 1631, du 5 juillet 1634, concernant la canonisation des Saints et la béatification des Bienheureux, que nous ne prétendons donner à aucun des faits ou des mots contenus dans cet ouvrage plus d'autorité que ne lui en donne ou ne lui en donnera l'Eglise catholique, à laquelle nous nous faisons gloire d'être très-humblement soumis.

ERNEST HELLO.

PRÉFACE

En offrant au public, après Angèle de Foligno et Rusbroch l'Admirable, les œuvres choisies de Jeanne Chézard de Matel, j'ai pensé qu'il serait peut-être utile de présenter un certain nombre d'idées et de faits propres à mettre le lecteur au courant de la science ascétique.

Il y a, en effet, un monde immense et inconnu, historique et négligé, qui est le monde des âmes intérieures. L'autre monde, celui qui est visible, oublie ce monde-là, le nie, s'en moque, et cepen-

dant vit par lui et profite malgré lui de ce qu'il ignore.

Pour réparer l'immense injustice de la science et de l'histoire, parlons un peu de ce monde-là.

Nous allons chercher quelques exemples dans les trésors que l'humanité possède et n'exploite pas. Elle a des champs magnifiques, pleins de moissons d'or, et elle oublie de faire du pain.

La mystique de Gorres est un des plus célèbres arsenaux où puisse fouiller la science ascétique. Sans doute ce grand ouvrage est non-seulement incomplet, mais très-souvent défectueux. Les reproches les plus graves et les plus justes lui ont été adressés par des hommes très-compétents, tels que le P. Ventura, MM. de Mirville et Des Mousseaux.

Mais quand on se tient en garde contre les tendances erronées de l'auteur, on peut tirer de lui de grandes richesses;

car sa science est grande, et toutes les fois qu'elle est fidèle, cette science est féconde.

La science de Gorres est féconde, toutes les fois qu'elle consent à être mystérieuse.

Science et mystère! ces deux mots, qui, chez les esprits superficiels, passent pour contradictoires, sont, pour les esprits profonds, les deux termes d'une même harmonie, les deux bras du même corps, les deux tours du même temple.

Le dix-huitième siècle a voulu briser l'unité de la science et du mystère et les séparer; mais la main qui les a unis était plus forte que cette malice et que cette ignorance : le dix-huitième siècle s'est écroulé lui-même dans l'abîme qu'il avait fait pour les autres : la science et le mystère sont restés debout. Quand seront-ils réconciliés à la face du ciel et de la terre?

Le dix-neuvième siècle, parmi toutes les obscurités au milieu desquelles il se débat, désire instinctivement le jour de cette fête. Il voudrait voir ce jour, avant de mourir.

La petite science veut tout savoir, et dès qu'elle ne peut plus expliquer, elle nie résolument, pour se tirer d'affaire. Toutes les réalités supérieures à elle lui font l'effet d'injures personnelles. Ce sont des ennemis dont il faut se débarrasser. Toutes les fois qu'une tête dépasse la sienne, la petite science prend le parti de la couper. Sa mesure est elle-même, et elle refuse l'entrée à tout ce qui n'a pas la ligne.

Mais la haute science est hospitalière ; la haute science donne l'hospitalité au mystère.

« Alpède de Cadoto voyait en esprit, dit Gorres, le monde et tout ce qu'il renferme. Et lorsqu'après un ou deux jours

elle revenait de ses extases, il lui semblait qu'elle passait des régions de la plus pure lumière à celle des ténèbres et qu'un voile épais couvrait son regard intérieur. Elle racontait que dans ses visions elle voyait le monde comme une boule, le soleil plus grand que la terre, et celle-ci flottait comme un œuf au milieu de l'espace et entourée d'eau. *Elle disait que les causes et les principes des choses sont à la fois si nombreux et si cachés qu'on les comprend d'autant moins qu'on cherche à les pénétrer davantage.* C'était du reste une femme ignorante et qui avait été élevée dans les champs. »

Cette ignorance transcendante, principe d'une science supérieure, est un des caractères les plus fréquents des grands mystiques. Entre la pauvre fille des champs et Saint Denis l'Aréopagite, qui possédait toute la substance scientifique

de l'antiquité, elle fait la ressemblance et augmente la fraternité.

« Gorres, nous dit dans une préface son traducteur, qui fut son ami, Gorres voyait se préparer pour un avenir prochain une nouvelle manifestation des puissances infernales, semblables à celles que nous offre le paganisme antique, et il croyait qu'il était urgent de prémunir les esprits contre ce nouveau danger, en déterminant avec précision les signes auxquels on peut distinguer les opérations du démon de celles de Dieu et de la nature, et en traçant d'une main *ferme* les limites qui séparent les monde surnaturel et divin du monde *sous-naturel* et infernal. *Mon livre viendra à temps*, avait-il coutume de dire. Et l'avenir n'a que trop bien justifié les prévisions de ce grand homme.»

M. Charles Sainte-Foi qui parlait ainsi, avait beaucoup connu Gorres.

L'intimité de l'illustre vieillard rappelait à M. Sainte-Foi, une *des plus belles années de sa vie*. Gorres, nous dit le traducteur, avait étudié profondément toutes les branches des connaissances humaines. Ceci n'a rien de surprenant; sa lecture donne le sentiment de l'Allemagne convertie. Cet homme, qui a tout regardé, a tout regardé de près. Il n'a jamais travaillé en curieux et en amateur. Il a porté sur la création le regard respectueux et presque tremblant qui convient à la majesté de la science et qui la protége contre toute tentation de témérité. L'antiquité, suivant la profonde remarque de Joseph de Maistre, attachait à l'étude des lois naturelles un léger sentiment d'impiété. Quand l'homme antique interrogait les secrets de la vie, il avait l'air de défier Dieu. Le savant semblait avoir Prométhée dans le voisinage. Depuis huit cents ans, la science

s'est approchée des sources sanctifiantes, toutes les fois qu'elle l'a voulu. Elle n'a pas été exceptée du grand baptême, et son regard, pourvu qu'il soit pur, a le droit d'adorer, comme les autres.

Les plus hideuses formes de la mystique infernale se sont mêlées, sous le nom de spiritisme, au matérialisme de notre époque, et la platitude matérielle qui entraîne la vie humaine vers les choses inférieures, a ouvert la porte aux abominations des puissances diaboliques. Elles ont joué ce double jeu de se faire à la fois oublier et adorer. Elles ont emprunté mille formes. Elles ont parlé au nom des âmes des morts. Elles se sont adressées, soit aux sentiments, soit aux faiblesses de l'âme humaine. Comme toujours, elles ont affecté des habitudes religieuses.

Gorres avait raison, son livre est arrivé à temps. Il a bien fait d'insister sur la

science qui distingue le bien du mal, sur le discernement des esprits. Notre époque, qui semble étrangère à cette science, la réclame impérieusement. L'indifférence religieuse qui se vante de circonscrire l'âme dans la sphère humaine, ne lui ferme que la sphère céleste et lui ouvre la sphère infernale. C'est pourquoi la nécessité du discernement est redevenue une actualité. Gorres, qui avait beaucoup regardé dans cet abîme cite, et il est bon de citer après lui les sources où il avait puisé, par exemple : *le Traité de la Prière*, par L. Brancat; *le Traité du discernement des Esprits*, par le cardinal Bona; *celui de la Puissance Angélique*, par T. Castaldo; *le Traité de l'ornement des Noces spirituelles*, par Jean Rusbroch; *la Préface des œuvres de Sainte Thérèse*, par Louis de Léon; *la Montée du Mont-Carmel*, par Jean de la Croix.

Gorres regarde la Mystique au berceau. Il la voit dans l'Evangile ; il la contemple dans Jésus-Christ. Il eût pu plonger dans l'Ancien Testament de profonds regards ; il ne l'a pas fait. Il eût pu suivre la Mystique, à travers les siècles prophétiques, jusqu'aux premières années du monde ; il eût pu remonter jusqu'à Adam ; il eût pu indiquer déjà, en face d'Abel et de Caïn, en face de leurs enfants, le parallélisme de la Mystique divine et de la Mystique diabolique. Il eût pu montrer la première triomphant de la seconde quand Noé offrit au Seigneur, après le naufrage du genre humain, l'action de grâces de sa délivrance ; il eût pu montrer les deux Mystiques en présence de Pharaon, le jour où Moïse exécuta les ordres que la voix du Buisson ardent lui avait donnés dans le désert. Gorres eût pu interroger la haute antiquité ; il ne l'a pas fait.

Mais, à dater de l'Evangile, il est singulièrement historique. Il saisit la mystique au Cénacle; il l'accompagne au cloître; l'accompagne au Colisée; il la voit au milieu des bêtes féroces, éclairer et consoler les martyrs; il la voit lancer ses rayons et ses parfums dans la prison de sainte Perpétue. Il la suit dans la vie cénobitique, dans la vie érémitique, au milieu de tous les combats que lui suscitent la chair, les hommes et les démons, au milieu de toutes les victoires que lui donnent l'Esprit, l'Amour et la Puissance.

Gorres suit la Mystique à travers l'humanité. Il la suit aussi à travers l'homme: l'histoire et la nature sont intimement liées dans son œuvre. Il parcourt l'organisme humain, cherchant de quelle façon, telle partie du corps est affectée par tel phénomène. Il interroge la tête, le sang, les nerfs, les os, les artères, les

membres, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, toutes les formes et tous les actes de la vie pour leur demander comment ils subissent l'action divine, comment ils répondent à la parole divine, comment ils manifestent la présence divine. Une immense érudition hagiographique et une variété extrême de connaissances physiologiques, psychologiques et historiques étaient nécessaires pour concourir à ce travail complexe.

C'est un tribunal où toutes les connaissances divines et humaines comparaissent pour rendre témoignage. C'est un cours de science comparée où toutes les choses de la création et de l'humanité, toutes les choses de la nature et de la mystique sont interrogées l'une après l'autre.

Les différentes parties du corps humain, avec leur correspondance morale,

leurs attributions et leur symbolisme, entrent dans le système véritablement cosmique que Gorres professe et développe. Pour lui, le signe de la Croix, qui domine toutes choses, embrasse l'homme tout entier et le grave du sceau sacré de l'unité réparatrice.

« Nous touchons d'abord le front, dit Gorres, en nommant le Père, puis le cœur, en nommant le Fils, puis reportant la main de bas en haut et de gauche à droite, nous touchons les deux épaules, en nommant le Saint-Esprit, et nous terminons l'acte tout entier en touchant la poitrine. En considérant de plus près cette action, nous verrons que, comme toutes les autres, elle s'accomplit dans la volonté, au lieu de procéder au dehors. Elle n'est donc pas une formule purement extérieure. En la faisant, l'homme ne signe pas seulement son corps, mais encore son âme. Cet acte est donc l'ex-

pression du rapport qui existe entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'âme et le corps.

« La main, en touchant d'abord le front, marque du règne du Père, la tête tout entière, l'un des systèmes principaux de l'organisme. La tête, avec tous les organes qu'elle contient, est donc marquée du signe du Père, et représente en même temps le ciel, dans ce petit monde du corps humain. De même lorsqu'elle touche le creux de l'estomac, en nommant le Fils, elle marque du signe de celui-ci tous les organes, toutes les formes qui composent le système placé dans cette partie. Or, le cœur est situé près du lieu où est le foyer de la vie organique inférieure. Le cœur et son système représentent donc d'un côté le Fils et de l'autre le Père.

« Enfin la main, en touchant les épaules, marque du sceau de l'Esprit-

Saint, non-seulement les bras et les mains, qui en sont le prolongement, mais encore tout le système musculaire qui accomplit les mouvements volontaires dans l'homme, lequel système représente ainsi dans le corps l'air placé dans l'univers entre le ciel et la terre... »

Quelle armée dans cet empire, quelle armée de héros rangée en bataille ! Saint Colombe, sainte Catherine de Gênes, saint Jean le Confesseur, saint Stanislas, sainte Madeleine de Pazzi, Pierre d'Alcantara, Ursule Benincara, Joseph de Cupertino, Sidoine, François de Bergame, François de Paule, Lutgardi, Agnès de Monte-Pulciano, Ida de Louvain, Colette, Catherine de Bologne, Philippe de Néri, Rose de Lima, Véronique de Binasco, Lucie d'Adelhausen, Angèle de Foligno, Pierre Tolosan, Catherine de Sienne, Marie d'Oiguès, Marie Villana,

Hippolyte, Véronique Juliani, Julienne Falconieri, François de Paule, Alpède de Cadoto, Élisabeth de Lehonau : Pie V, Dominique, Antoine de Padoue, Laurent Justinien, Ignace de Loyola, Colombe de Ricti, Hildegarde, Angélique de Fiésole, Jacques le Teutonique, Herman Joseph, Vincent Ferrier, Pacôme, François Xavier, Jeanne de la Croix, Albert le Franc, Catherine de Cardone, Osanna de Mantoue, Grégoire Lopez, Thomas d'Aquin, Huguet, Béatrix de Nazareth, Christine de Wambèle, Thomas de Villeneuve, Ozinga, Siméon d'Assise, Ursule de Valence, Hélène de Hongrie, Gertrude de Costen, Cécile Nobili, Roland de Strasbourg, Françoise Romaine, Aline, Bernard, etc., etc.

Entre tous les dogmes chrétiens, le plus détesté par l'esprit du monde, c'est l'enfer éternel. Cette préférence de la haine n'a rien de bien étonnant; elle est

même assez motivée : pour haïr ce dogme-là, Satan a ses raisons, qui ne sont pas mauvaises. Il les souffle sur un ton doucereux à l'oreille de ses amis ; il se fait tout sucre et tout miel ; il ose nommer sa miséricorde ! il introduit une confusion qu'il aime beaucoup : la confusion du pécheur et du damné. Le pécheur est l'objet de la miséricorde ; mais le damné lui a dit : « Non ! » Et voilà ce que Satan cache. Satan, qui veut habituellement passer pour beau, veut dans cette circonstance passer pour bon. Lui, le singe des singes ; lui dont la laideur aperçue ferait mourir un homme et dissoudrait le diamant, il veut, suivant la remarque de Mgr Gaume, passer pour le dieu du beau. Le dieu du beau ! Et après dix-huit cents ans de christianisme, ce mensonge n'est pas démasqué ! Pour tromper les habitants de la terre, Satan usurpe vis-à-vis d'eux les gloires

de la nature divine pour s'en faire une parure ; mais vis-à-vis de Dieu, et aussi vis-à-vis des damnés, il se revêt de sa nature propre. Il se montre tel qu'il est, il apparaît dans son horreur. Vis-à-vis de la terre Satan se farde ; en enfer il se montre. Sur terre il voudrait faire croire que l'orgueil est la grandeur, en enfer il montre ce que c'est que l'orgueil. En enfer il désespère, par la réalité de son horreur, ceux qu'il a séduits sur terre par le mensonge de sa beauté. Lui dont la malice est au delà des paroles, il veut ici passer pour le dieu bon.

L'ignorance se représente volontiers les damnés comme des malheureux qui demandent leur pardon, et ne peuvent pas l'obtenir.

Les damnés ne demandent pas pardon ; leur châtiment est éternel comme la haine qui les possède et dont ils sont possédés. Ils sont immobilisés dans la

haine, et la haine est immobilisée en eux; ils se haïssent comme ils haïssent toutes choses, éternellement, éperdument, impitoyablement. Ils choisissent d'être en enfer plutôt que d'être au ciel, car l'enfer s'adapte à leur rage. Il y a plus, Gorres raconte quelque chose d'effrayant. Le bienheureux Pierre Pétrone, après une vision de l'enfer, prononça ces sublimes paroles :

« De même que les bienheureux, dès qu'ils désirent une félicité plus grande encore, voient aussitôt leurs désirs accomplis, ainsi les réprouvés, lorsque, tournant contre eux-mêmes leur fureur, ils imaginent quelque supplice plus grand encore, voient à l'instant même s'accomplir en eux cette pensée d'une horrible manière. »

Ce n'est pas la miséricorde qui fait défaut à son objet; c'est son objet qui fait défaut à la miséricorde.

Peut-être intervient-elle encore par un effort suprême. Qui sait, si elle était totalement absente, qui sait ce qui arriverait? Cependant les saints, qui ont jeté des regards sur les châtiments éternels, sainte Françoise Romaine, par exemple, et sainte Thérèse, prononcent des paroles effrayantes.

« Le tourment, dit celle-ci, était si terrible, que tout ce qu'on en peut dire ne saurait en représenter la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu qu'à peine je pourrais le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir. J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables, au rapport des médecins, que l'on puisse endurer dans cette vie, tant par cette contraction des nerfs qu'en plusieurs autres manières, par d'autres maux que les démons m'ont causés; mais toutes ces douleurs ne sont rien en compa-

raison de ce que je souffris alors, joint à l'horreur de voir que ces peines étaient éternelles ; et cela même est encore peu, si on le compare à l'agonie où se trouve l'âme. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle, et son affliction et son désespoir vont à un tel excès que j'entreprendrais en vain de les rapporter. C'est peu de dire qu'il lui paraît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce serait ainsi une violence étrangère qui lui voudrait ôter la vie, au lieu que *c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces*. Quant à ce feu et ce désespoir qui sont le comble de tant d'horribles tourments, j'avoue pouvoir encore moins les représenter. Je ne savais qui me les faisait endurer, mais je me sentais brûler et comme hacher en mille pièces, et ils me semblaient être les plus horribles de toutes les peines. » (*Vie de sainte Thérèse*, édition unique, page 417.)

L'oubli profond et même l'ignorance absolue où sont les hommes de la malice satanique favorisent les erreurs qui combattent le dogme des peines éternelles. « *Le chef-d'œuvre de Satan*, a dit le P. de Ravignan, *est de s'être fait nier par ce siècle.* » Et, en effet, le premier acte de ses esclaves, c'est de ne plus penser à lui. Mais quand il ne se fait pas nier, il se fait atténuer. Tantôt il veut qu'on nie son existence, tantôt qu'on croie à sa beauté, tantôt qu'on plaigne son malheur. Il réclame une fausse charité par laquelle l'homme dupé consente à avoir pitié de lui. Il se représente comme un malheureux irrévocablement condamné pour une seule faute, dissimulant à l'âme aveuglée l'éternelle persistance de son crime et de sa malice inexprimable. Il dissimule sa mauvaise foi, son mensonge éternel et cette antique passion de supplanter

Celui de qui il tient la vie et de qui jadis il tenait la joie, avant son crime incom-
mensurable. Mais, dans les exorcismes, quand il est contraint à dire la vérité, il jette sur son état vrai une horrible et salutaire clarté.

Gorres est profondément utile et rend un rare service quand il cite ces paroles arrachées à Satan, par lesquelles il se dévoile :

« Ma malice est telle, dit-il un jour, que je ne puis rien vouloir de bon. »

On lui demanda ce qu'il ferait pour recouvrer la grâce dans laquelle il avait été avant sa chute. Voici sa réponse :

« J'aimerais mieux descendre en enfer en y entraînant une âme avec moi, que de remonter au ciel. »

Un trappiste gardait le silence depuis cinquante ans; il était devenu célèbre en ne disant rien, par son rayonnement. Une chose mystérieuse se faisait aper-

cevoir, et quand il passait il ne ressemblait à aucun autre. Survint un visiteur, qui, frappé par la vue de cet homme, demanda la permission de lui faire dire un mot, afin de savoir quel mot dirait l'homme qui se taisait depuis cinquante ans. La permission fut obtenue.

« Que faites-vous depuis cinquante ans? » demanda-t-il au trappiste.

Et le trappiste répondit :

Annos cæternos in mente habui.

Il avait scruté, parmi les profondeurs du silence, les profondeurs du : *jamais! jamais!*

Les détails que donne Gorres sur le Sabbat, sur les épouvantables cérémonies par lesquelles l'enfer parodie le culte et le sacrifice divin, imposent à l'homme l'utile souvenir d'un ennemi dont il a oublié après l'horreur, et le lui montrent tel qu'il est. A ce sujet-là,

les illusions nuisent à tout et ne servent à rien.

L'enfer est parfaitement juste, voilà la vérité ;

Parfaitement terrible, voilà la vérité ;

Parfaitement éternel, et voilà encore la vérité.

L'histoire a une mémoire étonnante. Elle enregistre le jour et l'heure des batailles avec une implacable fidélité. Elle sait mille choses. Elle a récemment découvert, si je ne me trompe, le nom du cuisinier de Julien l'Apostat. Elle ne dédaigne rien, tant qu'il est question de choses indifférentes. Les noms des maîtresses illustres qui ont amusé et empoisonné les personnages célèbres retiennent de siècles en siècles. L'érudition a marché depuis cent ans, comme si elle avait des bottes de sept lieues; et, pour mériter l'admiration et la reconnaissance du genre humain, elle n'aurait eu qu'à faire d'elle-même un autre usage et à se promener en lieu plus haut. Sa mémoire est une des magnificences de l'esprit. Or, elle a fait comme la calom-

nie : elle a grandi en marchant. Mais, dans ses travaux, dans ses recherches, dans ses exploits, s'étant presque tout entière dépensée à propos des soldats, elle a souvent oublié Dieu et l'homme, On ne peut pas penser à tout. L'histoire intime de l'humanité est encore à faire ; les plus grands événements du monde ont été des secrets jusqu'à ce jour, et ceux qui s'en occupent ressemblent à des hommes spéciaux.

S'il s'agissait de la bataille de Marathon, ou bien encore d'Antoine et de Cléopâtre, nos contemporains seraient ferrés à glace, mais connaissent-ils Jean Tauler, l'Allemand Tauler, de l'Ordre des Frères Prêcheurs ?

Maître Jean Tauler était un grand prédicateur, célèbre et fêté. Il venait un jour de prononcer un discours très-savant où il avait enseigné, avec l'aplomb qu'il possédait, la route de la perfection.

Pour arriver à elle, il avait compté vingt-quatre conditions qu'il avait développées devant un auditoire attentif et respectueux. Cependant, après le sermon, le plus obscur de ses auditeurs vient à lui. C'était un laïque. L'histoire, par une de ces distractions qui lui sont familières quand c'est de Dieu qu'il s'agit, a oublié le nom de ce personnage. Peut-être aussi cette omission lui a-t-elle été imposée d'en haut; peut-être ce silence a-t-il été commandé. Quoi qu'il en soit, ce *laïque*, oublié dans l'histoire du monde, et connu dans l'histoire de Tauler sous ce nom qui ne désigne personne, ce laïque lui dit : Maître, la lettre tue et l'esprit vivifie. Or vous êtes un Pharisiens.

LE DOCTEUR. — Mon fils, je suis déjà vieux et personne jusqu'ici ne m'a parlé de cette manière.

LE LAÏQUE. — Il vous semble que je vous ai parlé trop durement. Mais c'est

otre faute et je veux vous prouver que ce que je vous dis est vrai.

LE DOCTEUR. — Tu me feras plaisir, car je n'ai jamais aimé les Pharisiens.

Alors le laïque, perçant à jour le docteur, lui montra comment il était enfoncé dans la lettre, retenu en elle et privé de l'esprit. Avec une profondeur singulière, il lui montra un lieu ignoré de lui-même entre la lettre qui le tuait et une certaine créature qui lui inspirait une affection désordonnée. Cette affection était une des chaînes qui le retenaient captif loin de l'esprit. Vous êtes un Pharisen, concluait-il, mais non pas un Pharisen hypocrite. Vous n'allez pas en enfer; vous allez en purgatoire.

Maître Tauler prit cet homme, l'embrassa, le baissa et lui dit :

Il me semble qu'il m'arrive en ce moment comme il est arrivé à la Samaritaine, auprès du puits. Tu m'as révélé

tous mes défauts, mon fils : tu m'as dit tout ce que j'avais de plus caché en moi et en particulier que j'ai quelque inclination pour une certaine créature. Je puis t'assurer qu'elle ne le sait pas elle-même, et je ne crois pas qu'il y ait un seul homme ici-bas qui le sache. Qui donc a pu te le dire ? C'est Dieu. J'en suis certain. Je t'en supplie, mon fils, par la mort de Notre-Seigneur, consens à être mon père spirituel, et moi, pauvre pécheur, je serai ton fils.

LE LAÏQUE. — Cher maître, si vous parlez ainsi contre l'ordre, je ne reste pas avec vous, soyez-en sûr, mais je retourne chez moi.

— Oh ! non, je t'en prie par Dieu, ne le fais pas, lui répondit maître Tauler, reste avec moi, et je te promets de ne plus parler ainsi.

La docilité de Tauler est sublime et touchante, profonde comme un abîme,

et simple comme un enfant. Cette immense bonne volonté, qui brise tout à coup l'orgueil de la science, introduit le docteur dans les régions de l'esprit où la contemplation l'attendait. Il faut lire cet admirable récit dans l'excellente traduction de M. Charles Sainte-Foi. — Raconte-moi, je t'en prie, au nom de Dieu, dit maître Tauler au laïque, comment tu es arrivé à ce point.

LE LAÏQUE. — Vous me faites là une demande bien naïve; je vous avoue sincèrement que si je devais vous raconter ou vous écrire toutes les merveilles que Dieu a faites en moi, pauvre pécheur, depuis douze ans, il n'y aurait pas de livre assez grand pour les contenir.

Le laïque raconte comment il a été trompé dans sa vie spirituelle, comment il s'est livré, abusé par Satan, à d'imprudentes austérités qui ont menacé son corps et son esprit, comment Dieu l'a

averti, comment il est rentré dans la voie de la sagesse.

Et tous deux, Tauler et le laïque, s'élèvent, soutenus par l'esprit de l'enfance, vers les hauteurs transcendantes. Et l'inconnu disait en lui-même : si le Dieu que nous servons pouvait être compris par la raison, il ne vaudrait pas la peine qu'on le servît.

Mais avant la grande lumière, Tauler est livré deux ans à des épreuves épouvantables. Abandonné, pauvre, souffrant, cet homme de fer plie comme un roseau. Le laïque vient à son secours. Il soutient, au temps de la misère, celui qu'il avait abattu, au temps de la fierté. Pour la première fois, dit-il, Dieu a touché en vous les puissances supérieures.

Au bout de deux ans, le docteur remonta en chaire. La foule était grande, pour l'entendre. Tauler parcourut des

yeux cette multitude avide, puis rabattit son capuchon sur ses yeux et pria.

La foule attendait, et les paroles ne venaient pas. Elles furent remplacées par les larmes. Tauler pleurait et ne parlait pas.

Quelle scène ! La foule s'impatiente : quelqu'un interpelle Tauler et lui demande s'il parlera. Mais Tauler ne faisait que pleurer. Il pleurait, il pleurait, et la foule, avide de son éloquence inférieure, incapable de supporter son éloquence supérieure, la foule ne comprenait pas. Enfin Tauler lui donna congé; car les larmes triomphaient et la langue était coupée. Il demanda pardon au peuple de l'avoir inutilement retenu, et le peuple s'en alla. A présent, disaient quelques-uns, nous voyons bien qu'il est devenu fou.

Mais, après un silence de cinq jours, Tauler éleva la voix devant les frères du

couvent, et fut sublime. Un des frères monta en chaire et dit au peuple :

Je suis chargé de vous annoncer que le docteur Tauler prêchera ici demain, mais s'il lui arrive encore, comme la dernière fois, je n'y suis pour rien.

..... Comment se tirera-t-il d'affaire ?
Je n'en sais rien. Dieu le sait.

Cette fois Tauler parla ; mais le silence semblait être devenu sa patrie. Il avait posé son aire dans le silence, comme les aigles à la cime des rochers. Élaborée dans le silence, sa parole semblait aspirer à se perdre en lui. Sortie de sa profondeur, elle aspirait à s'évanouir, en mourant, dans sa hauteur. Le silence est la doctrine de Tauler, son secret, sa nourriture, sa substance et son sommeil. Absolument exempt de toute recherche oratoire, il ne donne rien à l'apparat, rien aux conventions, rien aux habitudes ; il va droit au fait, dit ce qu'il veut

dire, recommande le silence et rentre dans le silence. C'est pourquoi sa parole ne lui a rien ôté de sa profondeur intérieure. Sa parole n'a pas trahi son âme. Le silence est l'ange gardien de la force.

Ce fut sans doute ce silence profond qui donna aux paroles de Tauler une vertu inouïe. Cet homme, qui semblait sortir du tombeau, en sortait la foudre à la main. Cinquante hommes, après le sermon, restèrent immobiles, comme si une main invisible les eût cloués à leur place. Trente-huit purent se lever pendant la demi-heure qui suivit; mais l'immobilité resta maîtresse des douze autres. Tauler dit à ce laïque inconnu, son conseil et son soutien : Que ferons-nous à ces gens, mon fils ? Le laïque alla de l'un à l'autre et les toucha, mais ils ne bougeaient pas plus que des pierres. Tauler resta épouvanté du foudroie-

ment qu'il avait fait, Sont-ils morts ou vivants ? dit-il à son ami. — Qu'en penses-tu ? — S'ils sont morts, répondit le laïque, c'est votre faute et c'est la faute de l'Époux des âmes.

Ce fait, qui est historique, ressemble à une légende.

Ce tableau serait merveilleux, si un peintre songeait à lui. Le lieu où Tauler venait de prêcher était un cimetière, et les douze hommes qui étaient couchés sur la terre ressemblaient à ceux qui étaient couchés dessous. Cet orateur, se promenant avec un ami au milieu de ses auditeurs, devenus presque ses victimes, pour interroger leur pouls, leur visage, et tâcher de surprendre en eux, après le sermon, comme après une bataille, quelque signe de vie, parcourant les rangs des vaincus et soignant les blessés, cet orateur terrible a quelque chose de surhumain. Enfin l'ami de Tauler sur-

prit ou devina la vie chez les foudroyés. Maître, lui dit-il, ces hommes vivent encore. Parlez aux religieuses du couvent pour qu'on les emporte d'ici, cette terre froide leur ferait mal. Une des religieuses qui avait entendu le redoutable discours, avait dû être transportée sur son lit où elle demeurait sans mouvement¹.

La biographie de Jean Tauler, qui précède ses sermons, comme si elle faisait exprès d'insister sur la nature légendaire et non historique du personnage, ne dit rien de sa vie extérieure. On dirait que ceux qui se sont occupés de lui n'ont pas daigné se demander dans quel siècle il avait vécu. On dirait que cet homme, comme si l'éternité eût été

¹ Toute l'admirable histoire de Tauler et du Laïque se trouve, dans un remarquable ouvrage de M. Louis Moreau : *Considérations sur la vraie doctrine*. (Gaume et Duprey, éditeurs.)

le seul théâtre de son existence terrestre, a dispensé l'histoire de ses enquêtes ordinaires.

Ses amis sont aussi étranges que lui-même; le laïque étonnant, qui ne dit son nom à personne, et qui ne nous donne aucune manière de le désigner, ne fut pas son seul maître. L'autre fut un mendiant, tout aussi extraordinaire.

Tauler, d'après le récit de Surius, demandait à Dieu depuis huit ans un maître capable de lui enseigner la vérité. Un jour que ce désir était plus vif qu'à l'ordinaire, Tauler entendit une voix qui lui disait : Va à la porte de l'église, tu y trouveras l'homme que tu cherches. Tauler ayant obéi, rencontra à la porte de l'église un mendiant dont les pieds étaient salis par la boue, et dont les habits ne valaient pas trois oboles.

Il s'établit entre eux un dialogue, dont voici quelques traits :

LE DOCTEUR. — Bonjour, mon ami.

LE MENDIANT. — Je ne me souviens pas d'avoir eu un seul mauvais jour dans ma vie.

LE DOCTEUR. — Que Dieu te donne la prospérité!

LE MENDIANT. — Je ne sais ce que c'est que l'adversité !

LE DOCTEUR. — Eh bien ! que Dieu te rende heureux !

LE MENDIANT. — Je n'ai jamais été malheureux.

Pressé de s'expliquer, le mendiant déclare qu'il est arrivé par le silence à l'union divine, n'ayant jamais pu se reposer en quoi que ce soit qui fût moins que Dieu.

LE DOCTEUR. — D'où viens-tu ?

LE MENDIANT. — De Dieu.

LE DOCTEUR. — Où as-tu trouvé Dieu ?

LE MENDIANT. — Là où j'ai laissé toutes les créatures.

LE DOCTEUR. — Où est Dieu?

LE MENDIANT. — Dans les hommes de bonne volonté.

LE DOCTEUR. — Qui es-tu?

LE MENDIANT. — Je suis roi.

LE DOCTEUR. — Où est ton royaume?

LE MENDIANT. — Dans mon âme.

On est obligé de se rappeler, en lisant la vie de Tauler, que cet homme fut vraiment un homme en chair et en os, un personnage historique. Surius, le P. Échard et le P. Touron ont donné des détails sur sa vie réelle. Il naquit en 1294. C'était un Alsacien. Il vécut à Cologne, et mourut peut-être à Strasbourg. On ne peut s'accorder sur la date de sa mort. Elle arriva le 17 mai 1361, dit le P. Alexandre. Le P. Échard la recule jusqu'à l'année 1379. Un autre historien, M. Sponde, la place en 1355.

Parlons maintenant de sa doctrine.

II

On a remarqué depuis longtemps que la grâce, respectant les qualités de celui qu'elle touche, s'adapte à chacun suivant la nature qu'il possède. Ceci est vrai des individus et vrai des nations.

En Italie, l'ascétisme a la couleur du soleil. Il a des cris, des ardeurs, des transports et des brûlures. Un ciel dévorant, un Océan de feu, une terre ardente, tel est le paysage. La tristesse est généralement absente. Les flèches de midi volent dans une atmosphère de feu. En Espagne, la teinte est plus sombre. L'ardeur est encore là; mais c'est une ardeur un peu jalouse. Il y a des inquiétudes intérieures, et l'adoration s'examine comme si elle se suspectait. En Allemagne, une gravité profonde, une austérité qui ne se cache pas, une sévérité sans ména-

gement introduisent l'âme dans un lieu terrible. En Italie, les images se présentent en foule, et l'amour divin, au lieu de les chasser, les embrasse. Il presse de sa main des guirlandes de fleurs, qu'il effeuille avec joie et même avec gaieté devant le Saint-Sacrement. La familiarité rencontre l'adoration, comme se cherchent les deux électricités contraires, quand va éclater la foudre; la familiarité rencontre l'adoration, et saint François d'Assise apparaît.

La grandeur énorme de ce personnage singulier, qui ne voyait partout que des frères et des sœurs, parlant à l'eau et au feu, aux oiseaux et aux disciples sur le même ton et dans le même esprit, cette grandeur n'apparaît pas toujours aux regards superficiels, elle est cachée derrière un voile de bonhomie. En Allemagne, les images que la poésie offre à l'amour ne sont acceptées qu'avec de

grandes précautions. L'adoration est sobre de paroles et de pensées. Elle aspire à quelque chose de suprême dont la forme et le nom lui échappent. Philosophique, méditative, large, enveloppante, austère et silencieuse, elle se renferme en elle-même, pour se suffire à elle-même. Elle n'emprunte que le strict nécessaire aux personnes et aux choses. Le monde est un serviteur qu'elle n'emploie qu'à regret. Elle tient à distance toute créature, et les mots qu'elle emploie ressemblent à des concessions qu'elle fait. Elle ne dit à personne : mon frère ou ma sœur. Si elle avait un frère, ce serait le silence. Si elle avait une sœur, ce serait la nuée où Dieu réside.

Tauler est un des plus grandioses représentants de l'ascétisme allemand.

Disciple de Saint Denys l'Aréopagite et de ce laïque dont nous venons de parler, à la suite de ces deux grands

personnages, il entre avec son regard et ses ailes d'aigle dans la région des ténèbres translumineuses. Arrivé là, il ne vole pas, il plane; ou s'il vole, le mouvement, à force d'être élevé et rapide, ressemble au repos actif d'une sublime, féconde et dévorante immobilité.

On dirait que Tauler aspire à se faire perdre de vue; les grands effets qu'il produisait sur son auditoire ne ressemblent pas à un coup de tonnerre qui éclate dans la phrase, mais à la présence redoutable du nuage sacré où dort la foudre.

Tauler raconte quelque part l'histoire d'un solitaire à qui un visiteur importun vint demander un objet qui se trouvait dans sa cellule. Le solitaire se mit en devoir d'entrer chez lui pour y prendre l'objet demandé. Mais en entrant il oublia de quoi il s'agissait, car l'image des choses extérieures ne pou-

vait demeurer dans son esprit. Il sortit donc, et demanda au visiteur ce qu'il voulait. Celui-ci répéta sa demande. Le solitaire rentra, mais, avant de saisir l'objet, il én avait perdu la mémoire. Enfin il fut obligé de dire à celui qui se présentait : Entrez et cherchez vous-même ce qu'il vous faut, car je ne puis garder votre image en moi assez long-temps pour faire ce que vous demandez.

Tauler, en racontant cette histoire, semble, sans s'en douter, raconter son histoire. Dans chacun de ses sermons, il choisit un texte et un sujet. Car ceci est exigé par la circonstance et par les auditeurs. Mais à peine est-il rentré dans sa cellule, c'est-à-dire dans sa contemplation, qu'il oublie le point de départ pour entrer dans l'unité su-
prême vers laquelle convergent tous les discours. A l'instant où il prend son vol, il ne sait plus les transitions par

lesquelles il faudrait passer. D'un coup d'aile, il rejoint son amour, et, quand il est monté assez haut pour trouver son air respirable, il ne vole plus, il plane. Au-dessus des modes et des formes, il étend ses grandes ailes dans l'azur de son repos, et si on le priaît d'entrer dans le détail ordinaire des questions, il répondrait volontiers, ce me semble : Entrez vous-même, et cherchez ce qu'il vous faut. Je ne puis garder votre image en moi assez longtemps pour faire ce que vous me demandez.

Tauler cite à chaque instant saint Denys l'Aréopagite. En effet, ces deux grands hommes vivent dans la même région. Les sermons de Tauler sont aux œuvres de saint Denys ce qu'est une École d'application à une théorie de mathématiques transcendantes. Tauler, comme saint Denys, habite l'intime de l'âme, ce lieu secret, profond, dont il

cherche le nom sans le trouver et qu'il finit par déclarer ineffable comme Dieu même.

Cette atmosphère merveilleuse, où l'on respire à pleins poumons des senteurs qui ne sont pas de la terre, est fortifiante et tonique. Car voici un des signes caractéristiques de la vraie lumière. Quelqu'enivrante qu'elle soit, elle est toujours sage et forte.

Les langueurs fausses de l'ascétisme hétérodoxe sont débilitantes et affadissantes. Les transports prodigieux de l'ascétisme véritable sont réconfortants. L'extase fausse rend l'homme qu'elle trompe, incapable de la vie. L'extase vraie rend l'homme qu'elle nourrit capable de toute pratique, grande ou petite. Il se forme dans les vrais ravissements qui viennent de Dieu des aptitudes inconnues par lesquelles l'homme, revenu à lui, se trouve fortifié pour les plus

simples choses et pour les plus humbles devoirs. Mais si le ravissement est parodié par une influence infernale ou par l'imagination humaine, l'homme qui a été dupe devient incapable, et son sommeil trompeur lui donne un réveil inactif. C'est pourquoi Tauler, qui parle sans cesse du ravissement, a toujours le caractère de la force, et l'austérité, qui est le signe de Dieu, grandit avec le transport.

L'Évangile, si tendre pour les pécheurs, concentre toute sa colère sur les Scribes et les Pharisiens. Toute sa miséricorde est pour les ennemis extérieurs, toute sa sévérité pour les ennemis intérieurs. Jésus-Christ a pris le fouet une fois dans sa vie, et c'était pour montrer aux siècles de quel côté était sa fureur. D'une part Madeleine et la femme adultère, de l'autre les vendeurs du Temple, les Scribes, les Pha-

risiens. Toute la doctrine catholique, toute la tradition ascétique, ont entendu et répété l'écho de cette miséricorde et l'écho de cette fureur. Tauler, à la suite de tous les docteurs, entre dans ce concert et y fait sa partie. Il signale les pratiques extérieures, dépourvues de l'esprit et de la charité, comme les manœuvres de l'enfer les plus exécrables au Saint-Esprit. La fixité de ses préoccupations donne à ses répétitions une solennité singulière. A toutes les pages de tous ses discours, sa haine contre les pratiques destituées de vie intérieure apparaît; elle apparaît comme une menace qui sort du fond des entrailles : elle apparaît comme la synthèse des méditations, des prières, des expériences, des efforts et des contemplations de toute la vie d'un grand docteur.

Jeanne Chézard de Matel vécut à la même époque que le cardinal de Richelieu dont elle prédit la mort. Elle fut obscure; elle cesse de l'être; sa vie est déjà écrite; ses œuvres ne sont pas publiées encore. Elles se présentent aujourd'hui pour la première fois devant les hommes.

Je dois à la complaisance de M. l'abbé Nicolas et de M. l'abbé Davin la communication de ces précieux manuscrits. Je les remercie en mon nom et au nom de tous ceux qui liront ce livre.

Jeanne de Matel fonda l'ordre du Verbe incarné. La lenteur de la gloire a marqué jusqu'ici la plupart des âmes éminentes.

La vie de Jeanne de Matel fut semblable à ses pensées. Un seul mot la résume: l'amour du Verbe incarné.

Elle naquit le 6 novembre 1596 et mourut le 11 septembre 1610.

Cet intervalle fut rempli par l'amour du Verbe éternel et l'effort d'établir son ordre. Elle eut, dans cette entreprise, toutes les contradictions imaginables ; elle réussit enfin, et l'ordre du Verbe incarné subsiste. Le prince Augustin Galitzin a publié la vie de la mère Jeanne de Matel, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque de Limoges¹.

Les détails biographiques sont absolument conformes à l'esprit qui inspirait la mère ; ses paroles, ses pensées et ses actions se commentent les unes les autres.

Le prince Galitzin raconte plusieurs guérisons matérielles et spirituelles attribuées à l'intercession de la mère Jeanne. Il raconte aussi la résurrection d'un mort.

¹ Charles Douniol, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon, Paris.

Sans préjuger en quoi que ce soit le jugement de l'Eglise, ni faire entrer dans le domaine de la foi divine ce qui appartient encore à l'histoire humaine et à sa discussion libre, nous appelons l'attention des lecteurs sur ces récits.

Ses œuvres, qui n'ont pas encore été publiées, ont été lues, étudiées, relues, approfondies par un très-grand nombre de religieuses, de religieux, de prêtres et de théologiens. Tous les ont respectées et admirées. Sa science de la langue latine, qui lui vint, dit-on, subitement, pendant une nuit, sa science de l'Écriture sainte, et toutes ses connaissances supérieures, tout dans sa vie et dans ses œuvres, frappa les lecteurs attentifs et prudents. Car la vraie prudence est celle qui consent à admirer.

La grâce, comme la nature, a des attraits divers. Les âmes ni les fleurs ne se ressemblent entre elles.

Parmi les races des contemplatifs, nous trouvons d'énormes différences. Il y a dans ce pays-là des vallées et des montagnes; il y a des lacs et des océans; il y a des rivières, et il y a des fleuves; il y a de la foudre, et il y a de la rosée; il y a de l'eau; il y a du sang; il y a de la glace; il y a du soleil; il y a de l'ombre; il y a des aigles; il y a des colombes; il y a des colibris; il y a de la neige, et il y a du feu.

Il y a des rugissements, et il y a des soupirs. Il y a des violences et des tendresses.

Malgré la hauteur fréquente de ses contemplations, et l'invitation qu'elle s'adresse à elle-même de regarder le soleil en face, malgré l'attrait de saint Jean et le patronage de saint Denis, je crois que Jeanne de Matel appartient plus spécialement à la race des colombes qu'à celle des aigles. Sa langue

habituelle est le soupir. Son cri est un cri de tendresse.

Son désir a plutôt le caractère de la langueur que celui de la violence.

Elle gémit et ne rugit pas. Son éloquence est une adoration, et il faudrait répéter tout ce qu'on a dit des blessures de l'amour pour la caractériser.

La chute et la tentation, qui occupent si souvent une si grande place dans la carrière des âmes très-hautes, n'ont pas ici le rôle principal. La nature de Jeanne, plus aimante que passionnée, plus douce que violente, plus dévouée que révoltée, ne lui livra pas les combats suprêmes. Elle aima tendrement et habituellement. L'attrait de cet amour fut le Verbe incarné. Ce mot la résume tout entière. En lui et pour lui elle pensa, sentit, vécut et mourut. Entre son premier et son dernier soupir, il n'y eut de place

que pour lui, et cependant cette place ne lui parut pas assez grande.

Ceux qui donnent peu croient donner beaucoup et même donner trop. Ceux qui donnent tout croient ne pas donner assez.

Une clairvoyance intime naquit de cet amour sans partage. Car l'amour et la connaissance se produisent réciproquement. Plus l'âme connaît, plus elle aime. Mais aussi plus elle aime, et plus elle connaît. Les secrets ne se disent que dans l'intimité, et l'intimité est le lieu de l'amour. La connaissance produit l'amour, parce qu'elle expose les raisons d'aimer; mais l'amour produit la connaissance parce qu'il attire au dehors les splendeurs cachées au dedans. L'amour découvre; il fouille. Il ne se contente pas des beautés évidentes. Il veut les mystérieuses. Il est avide de l'inconnu, parce que l'inconnu est l'aliment qui le

fait vivre et grandir. L'amour est insatiable, et les beautés intérieures se laissent découvrir par lui, par pitié pour ses lèvres sèches.

C'est l'amour qui ouvre à Jeanne de Matel tant de portes fermées. Elle raisonne peu; elle calcule peu. Elle n'a pas d'érudition. Mais les paroles et les actions de Jésus-Christ, celles des Saints du Nouveau et de l'Ancien Testament s'entr'ouvrent devant les regards de son amour et montrent quelque chose de ce qu'elles cachent au fond d'elles-mêmes. L'esprit de Madeleine semble être descendu, dans une certaine mesure, sur elle. Sans avoir participé à la première vie de Madeleine, elle semble avoir participé à quelques-uns des mystères de la seconde. Elle n'avait pas suivi dans ses égarements la sœur de Lazare; mais on dirait presque qu'elle l'a suivie, le dimanche matin, au sépulcre de Jésus,

tant elle a senti avec profondeur et ardeur les impatiences sublimes et les exigences brûlantes de son amour.

La lecture de ces pages ardentes produit sur l'âme des effets sensibles. Les vérités et les faits que la froideur humaine laisse dans le lointain, se rapprochent de nous. Il semble qu'une lumière plus pure, plus élevée et plus chaude, nous rende le voisinage des grands hommes et des grandes choses. Saint Jean, saint Pierre, sainte Madeleine semblent devenir des contemporains. Jeanne de Matel a tant vécu avec les grandes figures de l'Évangile que son intimité spirituelle ressemble à une intimité naturelle et humaine. On dirait qu'elle a reçu les confidences des Saints, comme on reçoit les confidences d'un ami. Or, cette intimité superbe a un caractère superbe comme elle-même : elle est contagieuse. Jeanne de Matel

nous ouvre le cœur de ses amis et le lecteur participe aux voisinages dont elle semble jouir.

Mille vérités religieuses et historiques, que bien des âmes et bien des livres laissent dans la formule, apparaissent ici dans la vie. Ce passage de la formule à la vie est un avénement de la lumière dans l'âme. Que de choses l'homme sait, comme s'il ne les savait pas, parce qu'il les sait dans les livres, et non pas dans son âme ; parce qu'il les sait dans la lettre, et non pas dans l'esprit ! Jeanne de Matel semble avoir fourni, sans y penser, le contre-poids et le contre-poison de cette science déplorable. En elle tout est vivant. Par elle tout devient vivant. Les personnes et les choses, les vérités et les devoirs, tout est imprégné d'amour ; tout ruisselle d'amour ; tout part de l'amour, tout passe par l'amour, tout revient à l'amour.

C'est l'amour qui lui donne la lumière, et la lumière la ramène à un plus grand amour. C'est la connaissance qui se tourne à aimer, absolument et complètement.

Chaque parole de l'Ecriture, comme chaque dogme du christianisme, ouvre à l'esprit attentif des horizons immenses; chaque parole de l'Ecriture doit passer aussi de la formule à la vie.

Jeanne de Matel eut le don superbe de cette intelligence ardente et vivante qui éclaire d'un jour actuel les choses autrefois révélées. Le sentiment profond du texte sacré lui donne une vie variée, renouvelée, qui s'applique à tous les états de l'homme et se multiplie comme nos besoins. Cette âme profonde se plongea dans l'Ecriture, comme le poisson dans la mer, et, comme lui, trouva la vie dans l'abîme. Pour elle, rien n'est

passé, rien n'est mort; tout est actuel, tout est vivant, tout est contemporain. Les mystères qu'elle raconte semblent se réaliser sous ses yeux, et en effet ils dégagent une vertu actuelle qu'elle sent et fait sentir. Les paroles de l'Ecriture qu'elle cite semblent lues par elle pour la première fois au moment où elle les cite, tant l'impression est jeune, et le lecteur sent à son tour cette jeunesse contagieuse. L'esprit ne s'use pas. Il empêche que la lettre ne s'use. Il est imprévu dans ses mouvements, et fécond dans ses amours.

Ce grand intérêt qui s'attache aux mouvements rapides de l'âme, racontés à l'instant même où ils s'accomplissent, et surpris à leur naissance, ne quitte pas un instant les écrits de Jeanne de Matel. C'est une bonne foi sublime qui se raconte en traits de feu avec naïveté, avec profondeur, avec éloquence; c'est

une ardeur qui ne passe point, mais qui demeure intime.

ERNEST HELLO.

P. S. — Les manuscrits que j'avais à ma disposition étaient nombreux, sans suite et sans ordre. Jeanne de Matel écrivait, comme ceux qui écrivent pour une ou deux personnes. Elle écrivait les choses comme les choses se présentaient à elle, dans l'indifférence absolue de la forme. Sa phrase était souvent obscure, entortillée, pesante, quelquefois inintelligible! quelquefois même elle n'écrivait pas. J'ai respecté profondément l'idée, le caractère, le sentiment, l'esprit de sa parole; mais, sous peine de faire un livre illisible, j'ai dû, dans l'éloignement absolu de toute ornementation, faire de l'ordre dans ce désordre.

tation et de toute rhétorique, donner le style absent.

J'ai dû aussi beaucoup choisir; ce travail ne porte aucune atteinte à l'individualité de la mère Jeanne de Matel.

J'ai traduit Angèle de Foligno et Rusbroch l'Admirable, du latin en français. J'ai dû faire sur Jeanne de Matel un travail qui n'est pas sans analogie avec celui-là. Dans mes traductions j'ai fortement conservé le génie du texte latin. A plus forte raison, en face de certaines phrases illisibles qu'avait ébauchées Jeanne de Matel, j'ai pu, sans rien enlever de ce qu'elle a, lui donner ce qu'elle n'a pas.

ERNEST HELLO.

CHAPITRE PREMIER

Que le Verbe éternel est la voie par laquelle le Père communique des lumières aux Anges et aux hommes.

Verbe Incarné, il vous a plu de m'élever en esprit, sur ces paroles : *Tu es qui venturus es; an alium expectamus?* Et j'ai vu comme vous êtes Celui qui est engendré éternellement dans l'entendement de votre Père, et vous m'avez dit : Élève-toi à de plus hautes pensées sur la véritable prophétie de mon précurseur. Regarde fixement comme un aigle royal dans mon Principe. Considère qu'il me dit : Avec toi, mon Fils, je suis Principe du Saint-Esprit. Tu es la splendeur de mes perfections, de mon entendement et de mon sein. Devant que les créatures aient reçu le jour, je t'ai engendré ; tu es l'unique géniture de ma substance, exprimant toute

ma gloire, toute ma bonté, toute ma beauté, toute ma sainteté, toute mon éternité. Avec toi je produis l'esprit d'amour qui nous lie et termine avec immensité. Il te dit : *Tu es qui venturus es*, et je n'attends pas d'autre fils. En toi sont tous mes plaisirs. Tu portes toute la parole de ma vertu. Oh ! que la relation que tu as avec moi me délecte ! Que je t'embrasse amoureusement par notre esprit commun que nous spirons dignement et divinement. Quel repos nous avons en ce lien qui nous lie ! Tu es prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. C'est une vertu jurée en notre siège divin que je ne veux recevoir aucun sacrifice que par toi. Je me nommerai Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob. Tu es par-dessus eux, tu es éternel ; tu es un seul Dieu avec moi et le Saint-Esprit. Tu es, ô Jésus, le premier-né d'entre les créatures. En toi, Verbe divin, principe comme moi, et pour toi, Jésus, l'aîné de tes frères, j'ai créé les anges et les hommes, le ciel et la terre. Tu t'es toujours trouvé le premier venu, le premier destiné et prédestiné. Tu es venu devant Adam. Te voyant seul de sa race, j'ai dit que cela n'était pas bon et qu'il fallait créer la femme,

parce que par Marie je voulais te faire naître ; je voulais te donner au monde, te faire réparer les ruines de la nature angélique. Je voulais un sacrifice de louange et de justice qui me rendit un honneur digne de moi, et que ce fût un prêtre éternel qui fit le circuit du ciel, de la terre, des airs et des mers, de tout le créé et de tout l'intré. Je jure que tu es l'unique prêtre des anges et des hommes. Le ciel, la terre et les enfers fléchiront le genou devant toi, confessant que tu es digne d'être avec moi un même Dieu, Seigneur de tous, Seigneur en tous. Ils sont tous faits par toi et pour toi !

Père saint, votre Fils vous répond et vous dit : Je veux aller personnellement en terre, en la plénitude des temps, pour prendre possession de la nature humaine, qui est ma terre sacerdotale, et moi qui ne dois rien pour mon compte, je payerai tout pour tous, pour rendre tout à vous. Je me sacrifierai pour tous. Me pouvant égaler à vous, sans faire rapine, je me veux anéantir et prendre la forme de serviteur universel. Avec cette forme je descendrai aux parties inférieures de la terre où j'irai sacrifier à votre gloire. Je surmonterai tout ; je mettrai mon butin

à vos pieds. Tous les hommes doivent se dévêtrir pour être revêtus. Et moi, je me veux revêtir pour être dévêtu. Je veux faire une somption des quatre éléments. Je veux paraître Seigneur de toutes créatures, pour les assujettir à moi et, par moi, à vous. C'est pourquoi vous avez juré que je suis prêtre éternel, le premier et le dernier en mon sacerdoce.

O amour de mon cœur ! que vous êtes admirable en vos venues ! Puisqu'il vous plaît que je raconte ce que vous m'avez appris ce soir, je le dirai donc, et continuerai à dire comme je vous ai vu au sein paternel. Je vous ai vu parmi les anges et les hommes, comme la Parole qui les précède, qui les crée, qui leur donne la vie et l'être. Je pourrais expliquer la première épître de saint Jean, mais je serais trop prolix : il faut que je m'écrie : *Mirabilis facta est scientia tua....*

Ces connaissances se multiplient trop pour que je puisse les décrire. Leur nombre fait de moi un enfant ; en face d'elles, je ne peux plus parler.

Verbe divin, parlez et dictez ce que vous voulez que j'écrive. Fortifiez-moi ; tenez ma main droite ; conduisez ma plume pour

écrire ce que vous appelez votre gloire. Car je suis rassasié, puisqu'elle m'apparaît ! Ce qui est à vous est à moi ! Je serais misérable si je ne me voyais être à vous. Péché abominable, péché horrible, que j'ai de regret de te voir régner parmi les hommes et les anges maudits !

Vous aviez dit que tout était bon, après la création de toutes choses, mais je prends bien garde qu'avant d'avoir créé l'homme et la femme, vous ne dites pas que tout est très-bon.

Mon amour, que veut dire Moyse qui répète tant de fois : Dieu créa l'homme à son image et ressemblance, masculin et féminin ? Qu'il me pardonne, s'il lui plaît. Je crois qu'il est bien empêché de dire ce qui est de la création de l'homme et la profondeur de vos desseins.

Saint Paul a appris des secrets qu'il ne peut dire aux hommes. O amoureux des hommes, ô Verbe divin, personne, excepté vous-même, ne peut parler de votre amour. Les séraphins sont ravis : mais ils ne peuvent comprendre votre amour pour nous. Ils voilent le commencement sans commencement et la fin sans fin des pensées que

vous avez pour l'homme, voilant la tête et les pieds de votre majesté.

Ce n'est pas à eux de connaître les voies que vous tenez dans votre secret divin, ni celles que vous avez prises en l'exécution. Les premières sont représentées par la tête, les secondes par les pieds. Vous dites vous-même par admiration : *Sic Deus dilexit mundum!*

Vous n'ignorez pas combien je voudrais exprimer cela. Pardonnez-moi, mon amour, je me perds comme mes devanciers, et je ne sais où j'en serais, si je ne vous trouvais toujours. Vous êtes celui qui êtes venu à mon secours, et pour me conduire, il faut que je me serve du mot de Moïse : *Igitur.*

Vous êtes le premier en toutes choses, en toutes choses le dernier. Si vous ne m'attendiez, je ne pourrais vous atteindre, je ne dis pas vous comprendre. O Sapience qui atteignez tout d'une fin à l'autre, disposez tout selon votre plaisir. Venez, mon amour, m'enseigner les voies de prudence, Mais je vois que vous me dites :

Parle comme tu pourras de mes venues près des patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Elles sont admirables en Abraham, par foi;

en Isaac, par obéissance ; en Jacob, par amour ; en tous les patriarches, en tous les prophètes, admirables par merveilles. Pour les raconter, il faudrait des siècles, et ce que je dirais serait peu de chose auprès de ce que je ne dirais pas.

Vous êtes venu en Marie votre mère, dans la plénitude des temps. Je dis avec Isaïe : *Generationem ejus quis enarrabit?* L'ange Gabriel n'a pas une rhétorique propre à déclarer cette venue à la dame qui l'a reçue : il s'en remet au Saint-Esprit. Et cette Vierge, après avoir enfanté la Parole qui était née en elle, semble n'en pouvoir dignement parler. La Vierge demeure en admiration, pensant ce qu'elle ne peut dire de bouche, et conférant avec son cœur.

Elle pense au Verbe Incarné, qui est en son cœur, auquel elle parle de cœur ; elle confère avec Joseph, son cordial époux ; mais c'est cœur à cœur et non bouche à bouche, parce qu'ils ne peuvent parler.

Pardonnez-moi, Verbe Incarné ; ils attendent que vous leur donniez la Parole, et vous-même êtes muet ou feignez de l'être.

Que dirai-je donc avec mon ignorance ? Je ferai comme les bergers. Je ne craindrai

pas d'être grossière. Vous excitez ma rudesse, je vous louerai donc, et bénirai à ma mode, puisque vous me demandez ce que je peux.

Je vous dis que vous êtes celui qui êtes venu, l'unique de votre Père, l'unique de votre Mère, l'unique médiateur des hommes, l'unique de mon cœur, le premier et le dernier, l'unique qui avez pris notre nature et qui avez tout ramené à votre Père, au jour de l'Ascension, lorsque, vous avez offert au Seigneur les prémices des dormants, et vous-même avec eux. Vous offrez tout au Père duquel vous êtes venu, afin que par vous nous allions à lui. Soyez donc le très-bien venu, pour me changer en vous. Ma gloire est de vous savoir glorieux avec le Père et le Saint-Esprit.

CHAPITRE II

Qu'adorant le Saint Sacrement, mon âme lui offrit tout en sacrifice, désirant que le Verbe fût glorifié dans toute créature.

Le vendredi de l'Octave du Saint Sacrement, adorant avec amour le Verbe incarné caché dans le Sacrement, je lui présentai le sacrifice de toutes les créatures, raisonnables ou non. Je lui présentai même les démons, desquels la nature et l'être sont bons. Je séparai en eux la nature de la volonté mauvaise. Offrant le sacrifice, mon âme fut dans de grands sentiments d'amour. Le Verbe, par sa bonté et par mon anéantissement, qui eût été entier si la chose eût été possible, m'éleva au-dessus de toutes les créatures. Ce qui me consolait en mes impuissances,

c'est que la gloire du Verbe Incarné était en soi-même infiniment glorieuse, et que Dieu se suffisait. Mon âme fut pleine de joie en ce qu'elle ne pouvait pas l'agrandir, quoi qu'elle l'eût voulu, aux dépens de son être ; car il était la grandeur immense. Jésus-Christ étant Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, je disais avec l'Église : *Gloria Patri*, etc... Tout ce jour-là, je ne pouvais nommer le Verbe Incarné autrement que ma gloire, parce que j'étais perdue à moi, pour me trouver en lui. Je pouvais dire avec l'Apôtre que Jésus-Christ vivait en moi, et que ma vie était cachée avec lui en Dieu. Et parce qu'il est Dieu, je me semblais à moi-même transformée en lui-même. Je ne peux exprimer les inventions que l'amour divin me faisait faire, pendant que je lui offrais le sacrifice des créatures.

Ce même jour, m'entretenant des leçons de l'office, tirées du premier livre des Rois, où Samuel est appelé de Dieu par quatre fois, lorsque la Parole du Seigneur était rare et précieuse ; je m'étonnai de l'ingratitude des hommes qui n'estimèrent pas comme ils le devaient la Parole substantielle du Père, qui s'est donné à nous dans ce Sacrement.

La lumière du Seigneur est allumée pour nous éclairer.

Nous avons un Samuel, qui est ami de Dieu, qui est Dieu même, engendré du Père dès l'Éternité, qui est Dieu de Dieu, et qui s'est fait homme pour être le Sauveur du monde, qui a donné son support à notre nature.

Anne nous enfanta Marie, pleine de grâces; considérant ce divin Sauveur comme le vrai Samuel, posé de Dieu et exposé pour nous devant son Père, comme le Prophète Samuel était le fils d'Anne, et que le nom d'Anne signifie *grâce*, Anne fut la mère de la mère de notre divin Samuel, l'aïeule de Jésus. Mon âme avait grande joie de savoir que le Verbe Incarné fait toutes les volontés de son divin Père, les entendant divinement; car il est le terme de son entendement.

J'appris que nous sommes appelés par quatre fois pour entendre cette parole incarnée: par les trois Personnes et par l'Humanité sainte. Jésus me fit admirer la patience qu'il exerce en ce Sacrement, et celle qu'il avait exercée quand il était mortel, étant venu parmi les choses qui étaient à lui; et les siens, c'est-à-dire les juifs, ne l'ont pas

reçu. Il s'offre aux Gentils ; s'ils le reçoivent, il leur donnera pouvoir d'être faits enfants de son Père céleste, non par une naissance de chair et de sang, mais par une adhésion libre à la volonté divine, qui est notre sanctification : volonté qui nous prévient, qui nous appelle, qui nous justifie quand nous la suivons, qui désire nous glorifier, qui nous offre la gloire commencée dans la voie, et la gloire consommée dans le terme. Il ne tient pas à sa bonté que nous ne possédions l'une et l'autre. Si nous faisions comme Samuel, nous lui serions agréables dans le temps et dans l'éternité.

CHAPITRE III

Que la Vierge est un abîme de gloire.

Très-heureuse Vierge, comment pourrais-je vous contempler dans la plénitude de votre gloire, puisque cette splendeur m'éblouit?
Pulchritudinem candoris ejus admirabitur oculus.

Vierge sainte, l'abîme d'infirmité et de bassesse invoque l'abîme de force et de grandeur pour parler de votre superéminente gloire! Quand Dieu eut patienté jusqu'au jour de Noé, il ouvrit les cataractes des cieux pour faire un déluge, afin de purger la terre de sa corruption. Déluge qui ne se fit pas par l'inclination de sa naturelle bonté, mais par la justice due à nos crimes. Car *de lui*, il est bon, et *de nous*, il est juste. C'est une œuvre étrangère à Dieu que de punir; son

propre est de faire miséricorde. Dieu est le souverain bien, qui est, de soi, communicatif. Si Dieu pouvait être opprimé, il eût été chargé de la gloire qu'il voulait abondamment faire déborder dans Marie, sa fille, sa mère et son épouse, au jour de sa triomphante Assomption ! Cette Vierge, toujours exempte de tout péché actuel ou originel, a été destinée de toute éternité pour recevoir par-dessus toute femme le don divin.

Quand l'Ange la salua pleine de grâces, il ajouta que le Seigneur était avec elle, ayant éminemment en elle toute plénitude. Que le Saint-Esprit surviendrait en elle, que la vertu du Très-Haut lui ferait ombre, afin qu'elle ne fondît pas à l'ardeur de ses rayons comme une cire liquéfiée.

David disait que son cœur s'était fondu, au milieu de son corps, comme une cire que le feu dissout. Si l'ombre destinée à la loi écrite liquéfiait le cœur du Roi-Prophète, combien plus le soleil envoyé dans la Vierge, le soleil de la grâce, devait liquéfier cette fille, mère et épouse d'amour ? Si Dieu n'eût fait paraître la force de son bras, au moment de l'Incarnation, Marie eût perdu la vie. Elle dit beaucoup en disant que celui qui l'a faite

grande est puissant, et que son nom est saint, mais de la sainteté essentielle et divine, puisqu'elle est l'œuvre du Très-Haut, et le vase féminin le plus relevé qu'il ait créé hors de soi. Or l'Humanité de Jésus est portée par le support divin ; l'âme et le corps sont bien créés ; mais le Verbe qui les porte est incrémenté. La Vierge n'est pas Dieu : voilà ce qu'elle n'est pas par essence ; mais tout ce qui n'est pas Dieu est au-dessous d'elle. Jésus-Christ, comme Dieu, est au-dessus d'elle. Mais, comme homme, il lui est sujet. Et parce qu'elle est mère de l'Homme-Dieu, elle commande à Dieu Incarné, qui s'est anéanti, prenant en elle notre nature. Il a pris la forme de serviteur ; il a paru comme un lépreux, l'opprobre des hommes et l'abjection des peuples.

Saint Paul passe plus avant : il dit que Jésus a paru comme la chair du péché, et qu'il a été fait malédiction pour nous ses ennemis, pour nous qu'il aimait. Si l'amour a rendu Dieu passionné pour des criminels, quelle passion a-t-il pour la Vierge ? Quelle pensée humaine ou angélique peut arriver à l'intelligence de cet amour ! Si Dieu nous a dit par Isaïe : Vos pensées ne sont pas mes

pensées, les miennes sont plus élevées par-dessus les vôtres que le ciel n'est élevé au-dessus de la terre. Si cela se disait au temps que Dieu traitait avec les hommes, par le ministère des Anges, que faut-il dire à présent qu'il s'est uni à notre nature, dans le sein de la Vierge-Mère ? Dieu me dit : Tes pensées, quoiqu'elles soient sublimes, sont plus éloignées des merveilles que j'ai communiquées à Marie, que le ciel n'est loin de la terre.

O Dieu Très-Haut, j'adore vos pensées sur Marie et dans Marie ! Je crois bien que du fini à l'infini, il n'y a pas de proportion, et qu'après que tous les hommes et tous les Anges l'auraient louée de toute leur capacité, tout cela sera ombre et figure de la louange véritable et divine dont vous l'avez rendue digne, et dont vous la louez vous-même ! *Qui autem gloriatur, in Domino gloriatur!...*

La Vierge s'est toujours abaissée pendant sa vie mortelle; toujours Dieu l'a relevée. Par figure et par prophétie, il l'a relevée dans la loi écrite; par réalité, dans la loi de grâce. Mais, depuis qu'elle est entrée dans la gloire, Dieu se plaît à relever ses louanges

avec un plaisir divin, dont il se tient magnifiquement glorifié au dehors : Dieu lui-même est à lui-même sa louange. C'est pourquoi l'Église chante : *Gloria Patri*, etc. Car il se suffit à lui-même; autrement, il ne serait pas bienheureux par essence : il ne serait pas Dieu ! Dieu est nécessairement souveraine Béatitude en soi et par soi, Être très-pur, Acte très-pur sans adjonction ! C'est une source, c'est un océan, c'est une plénitude de gloire, sans commencement et sans fin, qui est vivante et qui est la vie, vie par soi, de soi, en soi. Qu'à lui soit tout honneur et gloire, de lui, par lui, en lui ! En lui nous sommes, en lui nous nous mouvons : en lui nous vivons. *Cum ipse det omnibus vitam et inspirationem, et omnia.*

Ce Dieu qui a tout fait et qui donne l'inspiration, sait les admirables priviléges qu'il a conférés à Marie, sa fille suréminente, sa mère suréminente, son épouse suréminente. Elle est fille de Dieu, mais fille vierge, étant la première des créatures, si j'excepte l'humanité du Fils. Je dis que Marie est Vierge dans son idée éternelle, et qu'elle est réalisée par lui, hors de lui, très-pure en nature, très-parfaite en grâce, très-sUBLIME en gloire.

Elle a toujours été unie à Dieu d'une union ineffable qui la relevait de moments en moments par des accroissements inénarrables. Il lui a communiqué une grâce, créée pour elle, interdite à tout autre, et la différence des saints dans la gloire, constatée par l'Apôtre, me montre la sublimité de la grâce de Marie, plus différente des autres grâces que le soleil n'est différent des étoiles. Dieu a pris plaisir de diversifier les créatures. Les Anges sont plus multipliés que les hommes. Nous disons à la fête de chaque confesseur qu'il ne s'en est pas trouvé un semblable, et qu'aucun autre n'a gardé comme celui-ci la loi du Très-Haut.

Si on me dit que la Vierge a eu un corps dont la matière n'était pas spirituelle, et que l'Esprit angélique est une forme plus approchante de la Divinité, je réponds que la Vierge a reçu un Esprit plus pur que celui des Anges, et que son corps était destiné à revêtir Dieu, et que la gloire des Anges s'accroîtrait par le service et l'adoration du Verbe fait chair, du Fils de Marie, maître des hommes et maître des Anges.

C'est l'amour que Dieu eut pour Marie de toute éternité qui porta le Seigneur dans une

extase (si je puis ainsi parler du Très-Haut, du Très-Immuable et du Très-Puissant), et Jéhovah communiqua en dehors de lui, à une nature créée, cette grâce immense, cette grâce qu'il destinait à la Mère de son Fils.

Quand je parle de l'amour de Dieu envers Marie, que toute chair et tout esprit fassent comme les Séraphins aperçus par Isaïe, se voilant les pieds et la face. Car jamais ils n'en connaîtront le commencement ni la fin, le principe ni le terme. Qu'ils volent avec des ailes de complaisance, se plaisant au plaisir divin, disant : Sainte est Marie, au moment de sa création. Plus sainte est Marie, au moment de l'Incarnation. Très-sainte est Marie, au jour de sa glorification où Dieu voulut faire voir les richesses impénétrables de sa gloire. Parce que la terre est trop petite, il a voulu préparer lui-même dans le ciel le trône et le char glorieux du triomphe de Marie.

Est-ce à moi, ô ma Souveraine, que vous donnez la commission d'évangéliser les richesses de votre gloire ? Si elles sont inénarrables, comment en pourrais-je parler ? Donnez-moi votre Parole divine pour en parler divinement.

Ah ! Dieu de gloire, je suis une fille. Mais puisque vous choisissez les infirmes du monde pour manifester votre pouvoir, et les plus petits pour parler de la grandeur de votre amour, je dirai, après l'Apôtre, moi la plus petite de vos servantes : *Mihi data est gratia hæc evangelizare investigabiles divitias Christi.*

Marie est la richesse de Jésus-Christ. Elle est le trésor où il a mis son cœur. Marie est la sagesse de Dieu. Jésus-Christ est la sagesse divine et Dieu même. Marie est le mystère caché en Dieu. *Sacramentum absconditum à seculis in Deo.*

CHAPITRE IV

Du respect dû à saint Joseph.

Le jour de saint Joseph 1638, mon divin Amour voulut élever mon entendement vers la sublime connaissance des merveilles de ce saint. Il me fit entendre que l'humilité de saint Joseph a toujours été très-profonde. Quoique comblé des bénédictions du ciel, et submergé dans les abîmes de la grâce, ayant sous ses ordres le Verbe Incarné, il tremblait saintement, voyant avec quel respect les Anges regardaient Jésus-Christ.

Moïse, pour recevoir la loi de Dieu, entra dans la caliginosité, où il parlait à cette Majesté cachée, tonnante et étonnante, sur la montagne du Sinaï. Le Verbe de lumière, pour recevoir la loi de Joseph et s'assujettir à ses volontés, s'est lui-même enveloppé de ténèbres, prenant un corps dans les flancs

virginaux de Marie, épouse de Joseph, et Joseph servit de voile à ce mystère.

Joseph est le voile du temple: mais ce voile est sans déchirure. Le temple a trois parties : Jésus, Marie, Joseph. Il n'y a qu'eux trois en terre qui sachent l'ineffable secret, et jamais on ne connaîtra entièrement ce qui s'est passé entre eux trois. Ainsi le secret des trois Personnes divines dans la très-auguste Trinité est à elles-mêmes. Elles ne sont connues et comprises totalement que d'elles-mêmes. L'Écriture dit que celui-là est bienheureux, qui, ayant pu transgresser, n'a pas failli, et qu'il a opéré des merveilles en sa vie. Saint Joseph a supérieurement mérité cette louange : car il a pu sans faillir déclarer la grossesse de son épouse. La loi le lui permettait. Il ne voulut pas le faire, mais se retirer doucement, comme s'il se fût trouvé indigne de demeurer avec elle. Il a été au delà de la loi, et il n'a pas failli. Il a fait des merveilles dans sa vie cachée, des merveilles singulières.

Josué donna des ordres au soleil et l'arrêta. Josué combattait pour venger Dieu de ses ennemis. Mais Dieu, venant lui-même combattre et vaincre, s'est arrêté pour obéir

à saint Joseph qui lui commanda pendant de longues années. Josué avait toujours le soleil sur la tête ; il ne le gouverna pas habituellement, il n'en disposa pas comme d'une chose à lui. Mais Jésus-Christ, s'il est permis de le dire, resta aux pieds de saint Joseph.

Joseph portait et conduisait le Verbe Incarné partout où il voulait le porter et le conduire. Joseph commandait ; Jésus obéissait. Gédéon a reçu la rosée dans une toison ; Joseph a reçu la rosée du ciel dans le sein de la Vierge qui était la toison sacrée. La Vierge était véritablement à Joseph par la tradition d'un vrai mariage. La rosée tombée en elle, qui avait germé en elle, était aussi à saint Joseph.

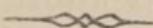
Joseph a possédé longtemps les trésors du ciel et de la terre, celui qui avait et qui était toute la plénitude de la Divinité. Il l'a connu et caché avec grande sagesse, et s'est comporté très-prudemment en la jouissance de cette possession adorable du Verbe fait chair, qui le nommait son père et qui a voulu être nommé son sujet par la voix de l'Évangéliste.

Le soleil en l'horloge d'Achab rétrograde en faveur d'Ezéchias. Mais il s'avance, se

recule et se meut, à la volonté de saint Joseph. Saint Pierre reçut une grande faveur quand Jésus-Christ lui donna le gouvernement de l'Église. Mais il ne reçut aucun pouvoir sur Jésus, ni sur Marie, qui était confiée à saint Jean. Mais Joseph a eu pouvoir sur Jésus, qui s'appelait son fils, et sur Marie, qui était son épouse.

Or, la substance de Marie, de laquelle le Verbe a pris sa chair sacrée, appartenait à saint Joseph.

Dieu est admirable dans tous les saints. Mais saint Joseph est unique. Père de Jésus ! Epoux de la mère de Dieu ! Dieu le Père et Dieu le Saint-Esprit ont joie et contentement d'être appelés par les noms qui conviennent aussi à saint Joseph.



CHAPITRE V

Sainte Anne et saint Joachim.

Le jour de l'Immaculée Conception de votre divine et très-pure Vierge 1657, je pensais à votre génération temporelle, depuis Abraham jusqu'à saint Joseph, disant que celui-ci est l'époux de la Vierge-Mère de laquelle vous êtes né, divin Sauveur qu'on appelle le Christ! Il vous plut d'élever mon esprit à l'admiration de la grandeur de saint Joachim, et vous me dites en latin : *Princeps sanctorum omnium.*

Il est le Prince de tous les Saints. Vous me dites de ne pas m'étonner si, ayant choisi sainte Thérèse pour faire admirer en ces derniers siècles la gloire de saint Joseph, vous m'appeliez, moi qui ne suis rien, pour énoncer les grandeurs de saint Joachim, père de votre admirable mère. Anne et Joachim,

à l'heureux moment où ils l'engendrent, toute la sainte Trinité leur en ayant donné l'ordre, furent participants du baiser du Seigneur, baiser accordé par divine dilection à cette fille du Père, à cette épouse du Saint-Esprit.

Marie fut dénoncée comme la terre sainte, la terre de promesse, la terre sublime, la terre sacerdotale, le temple, la demeure et le tabernacle du Seigneur, recevant miraculeusement l'être de nature et l'être de grâce, le trône relevé que le prophète Isaïe avait vu rempli de la majesté de Dieu, au pied duquel les Séraphins voilés chantaient : *Sanctus, sanctus, sanctus.*

J'appris que sainte Anne et saint Joachim avaient reçu autant de grâces et de sainteté qu'il en fallait au père et à la mère de la mère de Dieu, aux aïeuls du Verbe Incarné ; que, pour honorer saint Joachim, vous vous nommiez ordinairement le Fils de l'Homme, montrant et cachant dans ces paroles, par un mystère indicible, la sainteté de Joachim, et vous me disiez : Ma fille, souviens-toi de l'exclamation du prophète Isaïe : qui racontera sa génération ?

Tous les Anges et tous les hommes ne

peuvent dignement exprimer cette génération temporelle, ni la sainteté de cette Immaculée Conception. Joachim est mon père et mon saint réservé et retiré dans moi, qui suis le Seigneur, et il a été ma préparation avant la constitution de ce monde ; ce que je dis de Joachim, je le dis d'Anne, mon aïeule ; le Saint-Esprit n'ordonne pas à saint Matthieu de décrire la génération de Joachim. Le même Esprit a couvert d'une nuée l'Immaculée Conception de ma mère pendant que j'étais visible. En ces derniers temps, il l'a fait éclater, élevant des âmes qu'il choisit, les attirant de clartés en clartés, et les transformant en lui-même.

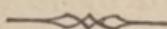
A vous, petite fille, qui vous reconnaissiez la plus indigne des créatures, est donnée commission d'énoncer ce mystère caché aux siècles dans Dieu.

Mon cher favori saint Jean disait, étant encore au monde, que personne n'avait vu Dieu. L'Apôtre, ravi au troisième ciel, déclare que Dieu habite en une lumière inaccessible. Il n'y a que moi, Verbe Incréé et Incarné, qui aie vu et voie mon Père et qui fasse ce qu'il fait. Or, je vous donne cette faveur de vous instruire des excellences de

mon Père saint Joachim, vous ordonnant de l'invoquer par ces paroles : Prince de tous les saints. Ma Mère, Reine des hommes et des Anges, l'honore comme son Père.

Mes divines grandeurs n'ont pas été abais-sées par l'honneur rendu à saint Joseph. Le seraient-elles par l'honneur qu'on rendrait à saint Joachim et à sainte Anne?

Je suis leur couronne ; la chair de ma Mère est leur chair ; elle est substance de leur substance, de leur substance par laquelle ils ont adoré le Dieu caché et Sauveur qui payait la rançon de tous les hommes par la chair et par le sang qu'il avait pris en sa mère, et la chair et le sang de sa mère est la chair et le sang de Joachim. En la conception de ma mère Anne et Joachim n'ont point vu la corruption du péché. L'âme innocente a toujours les voies de vie exemptées du mal par ma puissante dilection, plus forte que la mort et plus jalouse que l'Enfer. Ces lampes sont toutes de feu et de flamme.



CHAPITRE VI

Le Verbe éternel peut seul louer le Père.

Le Disciple bien-aimé dit hautement que les actions du Verbe Incarné sont si nombreuses que toute la terre, changée en un livre immense, serait trop courte pour les contenir écrites. *Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus : quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros.*

Aigle royal, permettez-moi ou obtenez-moi que je vole où vous êtes et que je sois sur terre le truchement de vos pensées, disant que le ciel et la terre sont trop courts pour parler au long de Jésus-Christ. Il n'appartient qu'à lui de parler de lui-même, étant le Verbe du Père, qui exprime dignement tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera. Le Père avoue que dès l'Éter

nité il se plaît et se repait à ouïr sa propre parole. *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui : ipsum audite.*

Père saint, nous voulons donner les oreilles de notre cœur pour écouter votre Verbe. Votre amour, suivant la parole de saint Denys, va plus loin que notre intelligence. Les Disciples sur le Thabor, les Disciples tombent par terre, lorsque vous leur parlez d'écouter le Verbe. *Et audientes discipuli ceciderunt in faciem suam, et timuerunt valde.*

Si les Disciples ne sont pas même capables d'entendre, comment seront-ils capables de parler, à moins que le Verbe lui-même ne les touche du doigt ? Il faut être enfant du Tonnerre pour supporter sans mourir les éclats du Verbe, qui dit tout en une parole, toute l'éminence incréeée, et toute la bassesse créée ! David en avait une faible connaissance quand il disait : *Semel locutus est Deus : duo hæc audivi, quia potestas Dei est, et tibi, Domine, misericordia.*

David a eu la faveur d'entrer dans les jouissances de Dieu ; mais, pour sa part ordinaire, la miséricorde lui était destinée ; aussi se réserve-t-il de célébrer la miséricorde, laissant au Verbe Incarné le soin de

célébrer sa gloire, puisque Jésus-Christ devait naître de sa semence royale, qui suppléerait à son incapacité propre.

Verbe Éternel, j'ai déjà parlé de Madeleine ; mais comment parler de ce qui est ineffable ? Madeleine est magnifiquement relevée au-dessus de toutes les louanges créées. Le Verbe Incréé et Incarné veut être son orateur, comme il a été son auditeur. Il se lève le Dimanche de Pâques, il se lève du sépulcre, il se lève de grand matin, pour l'interroger au sujet de ses larmes, quoiqu'il ne l'ignore pas. Mais l'amour se plaît aux discours de l'amour. Il parle de soi-même, car l'amant est dans l'aimée. Le Père Éternel s'entretient l'Éternité entière avec son Verbe, et par son Verbe produisant éternellement leur très-unique amour, qui est le lien de ces deux spirants et le terme de leur volonté.

Verbe Incarné, vous vous plaisez à interroger votre Épouse : la prunelle de son œil vous parle de la douleur que votre absence lui fait souffrir. Elle a déjà dit en peu de mots à vos Anges la cause de ses larmes ; ils ont essayé de la consoler ; mais ils n'en sont pas venus à bout ; elle ne peut être consolée

par des créatures. Il faut que le Créateur la console.

Vous savez bien que vous êtes le sujet de ses larmes, et vous demandez pourquoi elle pleure. Vous la faites pleurer. Non content d'être au ciel la vapeur de la vertu divine et l'émanation sincère de la clarté éternelle, vous faites, par une flamme toute-puissante, que Madeleine produise une seconde vapeur qui s'exhale de son cœur et qui monte à sa tête, où votre soleil darde les rayons pour la fondre en eau ; et sachant que vous êtes son Dieu et son amour, elle vous offre le sacrifice de l'eau.

Elle a été plus courageuse que les soldats de David qui lui apportèrent l'eau de la citerne de Bethléem. Elle vous présente ses larmes en sacrifice, ne craignant pas les gardes du sépulcre, ne s'effrayant pas de l'horreur des ténèbres.

Puisque vous êtes son amour, vous êtes son poids.

Elle ne sait où l'on vous a mis ; c'est pourquoi elle paraît tout égarée. Mais l'amour, qui est aveugle à l'extérieur, voit clair intérieurement par des instincts qui lui sont propres.

Seigneur, si vous avez caché dans votre jardin la fleur que j'adore, et pour laquelle je suis en peine, dites-moi où vous l'avez mise. Permettez que je cueille cette rose dont les épines m'ont causé de si cuisantes douleurs. Ne me refusez pas une faveur que je vous demande avec tant de larmes. C'est un pommier de Grenade qui me peut guérir par son fruit aigre-doux. Quand il serait mort, j'ai confiance qu'il ressuscitera entre mes bras. Je ferai comme le prophète Élisée. J'ajusterai mes sentiments aux volontés divines qui sont de le voir revivre. Il a bien promis que trois jours après sa mort il reprendra sa vie; mais mon amour me presse tant que je ne puis attendre la fin des trois jours. Il faut qu'il m'accorde cette faveur. La fin du vendredi, le samedi tout entier et le commencement du dimanche m'ont déjà trop duré; cela satisfait à l'Écriture.

L'amour ne peut marcher à pied; il veut voler. Il ne sait ce que c'est que de reculer, pas plus que les animaux du prophète Ézéchiel.

Ne croyez pas, disait Madeleine, que je sois venue ici avec un esprit de femme; les gardes m'auraient déjà effrayée. Non, non;

c'est par l'esprit belliqueux du Dieu des armées que je subsiste ici.

C'est son esprit qui fait que mon cœur ne prend point de terreur au sépulcre des morts où l'on a enterré ma vie, Jésus de Nazareth, l'époux de mon âme et le désir de mon cœur. Si vous ne voulez pas que j'emporte ma fleur, permettez que je l'arrose. Je porte une fontaine dans mes yeux. Où l'avez-vous planté? C'est mon arbre de vie.

Marie, tu es une mer. Mais voici le moment où j'arrive au port. Ne me touche pas avant que je n'aie rendu compte à mon Père du long voyage que j'ai fait.

Cher amour, votre Père est le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Il veut que vous soyez mon orient. Étant la souveraine vérité, pourquoi dissimulez-vous? pourquoi me privez-vous de la part que j'ai choisie par votre conseil, et que vous avez ratifié, m'insinuant la dévotion que votre Père et votre Mère m'ont faite envers vous par vous-même?

Vous avez quarante jours pour demeurer en terre. Vous y serez un Paradis de volupté. Je serai cette Fontaine du Paradis magnifiquement exaltée, si vous permettez que je

verse sur vos pieds adorables les eaux qui jaillissent de mon cœur passionné. Vous êtes mon Roi et mon Dieu, mon Temple et mon Autel. Agréez, ô mon tout, que je me répande en vous, et que je me répande sur vous. L'amour donne de l'audace ; l'amour donne des avantages ; je veux être cette fontaine et ce fleuve admirable. *Et fluvius egrediebatur de horto voluptatis ad irrigandum Paradisum, qui indè dividitur in quatuor capita.*

Vous êtes mon Paradis. Il faut que je vous arrose. J'élèverai mes eaux jusqu'aux quatre fleuves de vos mains et de vos pieds, et je me perdrai dans l'abîme de vos entrailles par l'ouverture de votre cœur sacré.

Après vous avoir arrosé, je serai contente d'être portée par toutes les contrées de l'Univers avec votre Évangile ; je veux être, par votre ordonnance, l'Évangéliste des Apôtres. Mes pensées sont des flots qui vont si vite qu'ils semblent se vouloir outre-passier l'un l'autre. Mon bon maître, vous êtes l'amour qui me donne toutes ces inventions, par les-
quelles ma passion veut se contenter.

Vous voulez être en moi, et je veux être en vous. Vous savez bien que je serai le miroir

de pénitence, et que, jusqu'aux quatre coins du monde, je dois raconter vos miséricordes pour donner aux pécheurs espérance de salut. Madame votre mère est le miroir des innocents, et moi, celui des pénitents. Il y en a si peu qui n'aient pas souillé leur robe qu'on les compterait avec le doigt.

Je veux attirer tous les pécheurs par l'attrait ravissant de votre sagesse éloquente; je pénétrerai dans les parties inférieures de la terre; je réveillerai ceux qui dorment dans les sépulcres du péché.

Je leur dirai que vous êtes leur salut, et ils espéreront en votre bonté, dont je leur raconterai les merveilles. Je veux être la Prophétesse de leur bonheur éternel.

O mon maître et mon amour, vous verrez avec tous vos élus que je n'ai pas travaillé pour moi seule, en vous arrêtant ici. Je me suis inclinée en pleurant sur votre sépulcre, pour voir si mes larmes vous y reproduiraient vivant. Mon esprit était enseveli avec vous, ô ma vie; j'avais apporté des parfums. Recevez-les en sacrifice et en odeur de suavité.

Vous êtes un feu consumant. Permettez que je sois cet Ange qui s'éleva avec la flamme du sacrifice que vous offrirent le

père et la mère de Samson. Je serai heureuse si mon eau et mon huile se changent en feu. Je vais annoncer à vos disciples que vous êtes ressuscité.

Adieu, mon amour ; puisque vous ne me permettez plus de vous embrasser en Judée, je vous adorerai en Provence, lorsque je serai dans le désert. Là je serai assise solitaire, et je serai élevée au-dessus de moi-même. C'est vous, mon tout, qui êtes plus moi que moi-même. Je m'appuierai sur mon bien-aimé, affluent de délices. *Quæ est ista quæ ascendit per desertum ?*

Mon âme, demeure avec Marie dans cet admirable désert, et admire avec les Anges l'élevation de son amour. Le Prophète disait : Ils ont été convertis en ce qu'ils ont aimé.

Madeleine a tant aimé les parfums qu'elle est devenue un parfum. Les Anges l'admirent encore, appuyée sur leur Roi et leur Dieu. *Quæ est ista quæ ascendit ?* — Anges célestes, c'est celle que votre maître a louée de son magnifique amour. C'est celle qui se sent si forte qu'elle croyait pouvoir l'emporter, ne le trouvant pas au sépulcre, si

on lui eût dit où il était. L'amour est plus fort que la mort. Madeleine voulait emporter sa gerbe, qui est le froment des élus ; grain de froment mort et enseveli, qui multipliait et qui donnait la vie aux hommes. Elle ne fut pas trompée dans son attente ; elle le trouva, et comme on emporte les enfants sur ses bras, elle voulut emporter le Fils de la Vierge ; mais il se contenta de sa volonté. Il ne voulait plus être touché comme le fils d'une mère mortelle ; il fallait qu'elle le considérât comme le Fils de Dieu le Père, et elle est entrée, affluent de délices, dans les puissances du Tout-Puissant, où elle connaît les excellences de ce Verbe fait chair, les excellences de ce Fils unique, plein de grâce et de vérité. Elle le voit plein de gloire, égal à Celui qui l'engendre dans les clartés éternnelles. Il a habité en terre avec elle ; Madeleine demeure au ciel avec lui, se réjouissant de sa magnificence, *élevée par-dessus les cieux.

Divin Sauveur, puisqu'il vous plaît que j'écrive les pensées que j'ai eues de votre Épouse magnifique, puisque vous ne recevez pas plus mes excuses que celles du prophète

Jérémie, quand il vous disait : *a, a, a, Domine Deus, ecce nescio logui....* touchez-moi et mettez vos paroles en mon intellect, conduisez ma plume au vent du désert pour porter par toute la terre les louanges de votre bien-aimée.

Madeleine, mon cœur est blessé de compassion de tes misères ; les ténèbres de tes péchés me contrastent jusqu'à la mort. Je me vois déjà colloqué par toi dans les obscurités du sépulcre, avec les morts. Quoique mon âme ait la vision béatifique en sa partie supérieure, cependant mon esprit semble être troublé dans toi. Tu m'es une Babylone que j'aime par une merveille inouïe. Je suis plus loin du péché que le ciel n'est loin de la terre. Mais un miracle d'amour a navré mon cœur et bandé mes yeux, pour ne me montrer en toi que l'objet de ma pitié et non celui de ma haine. *Babylon, dilecta mea, posita est mihi in miraculum.* Quelque murmure que l'on puisse faire chez Simon ou en Béthanie, je sais bien ce que je fais et ce que je dis. Si mes yeux sont couverts, c'est du bandeau d'amour qui est très-clair en sa dilection. Si le père de Marthe et de Madeleine m'eût dit ce que Joseph dit à Jacob, j'eusse

répondu : *Scio, fili mi, scio, et iste quidem erit in populos et multiplicabitur.* Marthe est l'aînée, c'est ta fille et mon épouse, vierge sans contredit. Mais elle ne croîtra pas tant en exemple de virginité que Madeleine en celui de pénitence. Madeleine, que la nature créée ne se mêle pas de notre amour.

Tu te trompes, Simon ; il faut que tu regardes en Madeleine la grâce et non le péché. Moi, l'Agneau, je l'ai enlevé. Les mets les plus délicieux n'ont rien de comparable au festin que Madeleine me donne.

Mets la table, Madeleine ; je veux me rassasier de ta conversion.

Et vous, princes du ciel, Anges de paix, prenez des boucliers, si vous voulez parer les coups que l'amour divin vous décochera par elle. Quant à moi, je serai le tien. Je recevrai les flèches que l'envie et le murmure lui lanceront chez Simon et en Béthanie.

Dieu veut bien que nous nous appliquions d'entendement et de volonté à contempler ses divines richesses, et que nous y logions nos cœurs.

— La sagesse nous défend de mettre nos affections dans les choses apparentes qui

n'ont que des épines, et dont la possession n'est qu'affliction d'esprit. Elles sont des lacets pour nous retenir dans les tentations

— La gloire de Marie est la gloire des siens ; nous pouvons lui dire qu'elle est la joie de son peuple, qui était criminel de lèse-majesté divine et humaine, parce que les Juifs ont crucifié Dieu incarné. Elle est encore la lumière des Gentils qui se sont exilés de Marie, estimant la croix une folie.

Par elle l'Église a été éclairée ; c'est pour nous que la Vierge a été laissée sur la terre. Les Juifs la méprisaient parce qu'elle était née dans leur province. Nul prophète, au dire de son fils, n'est bien venu, ou n'a l'honneur qui lui est dû dans sa patrie. Il y était venu et les siens l'ont méconnu, et ne l'ont point reçu ; c'est pourquoi il a donné puissance, à ceux qui l'ont reçu, d'être faits enfants de Dieu, non par le sang, non par la volonté de la chair ; non par la sapience humaine, mais par la grâce divine.

Dieu les a faits enfants de Dieu par son fils, qui est le fils de Marie, et il leur a donné une nouvelle naissance qui les rend cohéritiers de Jésus-Christ, fils de Dieu Verbe fait chair pour habiter avec nous, dont nous

avons vu la gloire, gloire de l'unique enfant du Père et de Marie, laquelle a été couverte de sa gloire, de même qu'elle a été inondée de sa grâce. L'ayant unie au Saint-Esprit, il a répandu sur elle et en elle une mer de clarté et de gloire, et si le soleil lui sert au dehors de voile, de quelle clarté doit-elle être inondée au dedans si toute la gloire de la fille du Roi est *ab intus*? Les hommes et les Anges ne sont pas capables de comprendre la première faveur que Dieu lui fit au moment de sa conception. Les plus éclairés en voient peu, et depuis plusieurs années on attend avec de grands désirs d'être instruits du Père des lumières, afin que son Immaculée Conception devienne un article de foi, et que le Vicaire de Jésus-Christ oblige toute l'Église à le reconnaître ainsi.

C'est elle que Dieu a prédestinée avant tous les siècles pour notre gloire, puisqu'elle est, en tant que pure créature, la gloire de la nature humaine, parce que Jésus-Christ est créateur et créature. Il est homme et il est Dieu.

Les Apôtres furent chargés de publier les merveilles de ce Dieu incarné, et les disciples du Sauveur de baptiser au nom du Père, et

du Fils, et du Saint-Esprit, ceux qu'ils auraient enseignés. Marie vivait encore, et c'est à cause de cela que le Sauveur ne leur dit point de prêcher ses louanges, et même il ne leur révéla point ses excellences.

Peut-être, s'ils l'avaient connue plus parfaitement, n'auraient-ils pu se séparer d'elle. Jean, le bien-aimé, était seul chargé de la servir et de l'honorer comme sa mère ; c'est pour cela que Dieu lui fit voir ce grand signe qui apparut au ciel quand elle fut dans la gloire ; il sut alors quelle faveur son maître lui avait faite près de la croix quand il la lui donna pour mère, comme il est dit dans saint Matthieu.

Après que l'Ange eut dit à saint Joseph que son épouse était enceinte par l'opération du Saint-Esprit : *Et non cognoscebat eam donec peperit filium suum primogenitum, et vocavit nomen ejus Jesum*; je vis que saint Jean, bien qu'il eût vu une sainteté éminente en Marie, n'avait pu en pénétrer toutes les merveilles. La terre n'était point un théâtre suffisant pour elle, et les hommes n'étaient point capables de les concevoir. Dieu, par une particulière providence, avait réservé

saint Jean à une clarté céleste pour les lui faire voir. Cet aigle vit le grand signe environné du soleil couronné d'étoiles, et posé sur la lune ! Si ce grand aigle n'avait été chargé de nous parler de la génération éternelle, il nous eût dit de grandes choses de la génération temporelle de cette femme miraculeuse.

Cela eût donné plus de liberté aux hérétiques de prononcer les blasphèmes qu'ils ont vomis contre la Vierge.

Dieu réservait les siècles à venir exempts de tout soupçon, afin que la gloire de la mère fût publiée avec plus de magnificence et plus de poids par des docteurs irréfragables et incapables d'être trompés par leurs sens. Dieu voulait la manifester par la lumière de la foi, par des miracles et par le commun sentiment des saints Pères. De même qu'il abandonnait le monde à la dispute des philosophes, il livrait sa mère à la sublime dispute des théologiens, qui tous, après en avoir dit tout ce qu'ils en pouvaient dire d'admirable, avouent cependant que tout ce qu'ils en ont pu dire n'est rien et n'approche pas de ses magnificences, et qu'ils en parleront ainsi jusqu'à la fin des siècles et jusqu'au jour du

jugement sans avoir dit ce qu'il y a à en dire. Mais qu'alors le Fils de l'homme viendra avec elle, assis en elle comme sur le siège de la majesté, venger l'affront qui lui fut fait au Calvaire où elle était en personne quand il fut crucifié, et pour l'honorer, elle qui fut debout au jour de sa confusion. C'est pour cela qu'elle doit être assise dans la gloire de son fils et le fils dans la gloire de sa mère. Car elle est le trône de nuée sur lequel Dieu sera éternellement glorieux et elle infiniment glorieuse en Dieu.

Madeleine est la merveille d'amour que le prophète Jérémie a admirée sur la terre. Je ne sais si Madeleine n'était pas de la lignée d'Éphraïm : si je ne voulais éviter la prolixité, j'expliquerais tout au long le trente-unième chapitre de Jérémie en faveur de l'Épouse magnifique.

Viens, Madeleine, pose le siège autour de la cité divine ; creuse les fossés de l'humilité ; remplis-les des eaux de tes larmes ; nage au-dessus ; entre sans résistance dans la cité d'amour ; entoure-la de tes cheveux, un seul y fera brèche pour te rendre victorieuse, *in uno crine colli sui* ; donne droit au cœur de Jésus-Christ.

Applique ta bouche à ses pieds, tu brûleras le feu même, tu brûles le feu ; tu surmontes le Très-Haut ; tu es victorieuse du Seigneur des batailles, qui se confesse vaincu des armes de ton amour. Tes simplicités ont été des ruses de guerre contraires à celles des capitaines. Ils se perdraient avec leur armée s'ils se comportaient comme toi. Quand on fait le siège d'une ville, être désarmé, c'est aller à la mort. User seulement de pleurs, de baisers et de silences, c'est donner aux assiégés tout l'avantage. Mais toi, tu as pour casque tes cheveux épars, pour cuirasse ta robe à demi-dégrafée, qui donne du jour à ton cœur et lui permet d'exhaler soupir sur soupir.

Je n'entends rien à ton dessein ; je ne sais si toi-même tu as eu le temps d'y penser. Mais je sais, qu'étant infirme, tu es forte, et tu as gagné, en te perdant, Celui qui est la force divine et la force humaine ; Celui-là semble ne plus penser qu'à toi. Il te fait admirer au pharisien et à tous ceux qui se trouvent près de lui, chez Simon, ou chez ta sœur Marthe ; tu le réduiras aux larmes et aux frémissements quand il te verra pleurer près du tombeau de ton frère.

Viens, Madeleine, avec ton parfum oindre les pieds de ton Époux. Son amour est plus fort que la mort, et on veut avancer la sienne, parce qu'il a ressuscité ton frère. Jésus-Christ est un feu. Ta jalouse sera éternelle comme l'enfer. Tu demeureras avec ton amour autant que Judas avec sa haine. Ce florissant Époux, Jésus de Nazareth, ne pouvait être éloigné de toi. Il est la fleur des champs, et toi, le fruit de la ville. Ne le touche plus comme une fleur mortelle ; il est inaccessible et glorieux. Il va, dans quarante jours, monter sur tous les cieux et se fera ciel suprême.

Il ira, précurseur pour toi, présenter sa requête au Père Éternel. Il dira :

Père Saint, Madeleine a confessé votre Fils devant les hommes.

L'amour, avant la mort du Sauveur, était fort comme la mort, et la jalouse dure comme l'enfer. Mais, depuis, l'amour est plus fort que la mort, et la jalouse plus dure que l'enfer. C'est la jalouse du Dieu éternel et infini, qui était avant que l'enfer fût fait, et qui passe au delà de ces abîmes. Il était, il est, et il sera, *in æternum et ultra*. L'amour, auquel on met un bandeau, voit au delà des voiles.

Il dit: Marie, elle répond: Rabboni, et l'amour l'a portée à ses pieds pour l'embrasser. Sans plus penser à la mort, elle veut s'unir à la vie. Elle ne lui demande pas si c'est bien lui! Il n'a pas besoin de lui dire, comme aux Apôtres: Approchez et touchez-moi. Un esprit n'a ni chair, ni os. Marie ne doute pas. Elle est assurée. Il a autant de peine à la détacher de lui qu'il en a pour les attirer à lui.

Comme la Samaritaine laissa sa cruche auprès du puits de Jacob, pour ceux qui aiment les eaux bourbeuses, Madeleine laissa ses parfums au sépulcre, pour ceux qui auraient chez eux des malades ou des morts. Elle ne pense plus qu'au Verbe de vie.

CHAPITRE VII

Que faites-vous, Verbe éternel, depuis
l'Éternité?

Je parle à mon Père, et je parle de mon Père. Je suis sa parole et sa louange. Il ne parle que par moi. Je suis en lui, et lui en moi. Il aime ceux qui m'aiment. Le cœur de Madeleine me dit des merveilles. Sa face me cherche et me trouve toujours. Je suis sa veine de vie et sa veine de salut. Par celle-là, elle jouit dans le sein de mon Père, elle jouit de la très-bonne part. Par celle-ci, elle fut navrée avec ma mère, navrée de très-grande douleur. David est l'homme selon mon cœur, qui a fait toutes mes volontés ; Madeleine est la femme selon mon œil, qui a captivé mon affection. Je dis à toutes les créatures ce que je dis au pharisien. Tu ne m'as pas lavé les pieds, tu ne m'as pas

baisé une seule fois. Mais elle, elle m'a inondé de ses larmes. Son amour est extrême ; le mien est infini. Et les Anges se réjouissent plus de sa pénitence que d'avoir emporté cent justes dans le sein d'Abraham.

Dans l'ancienne loi, veux-tu, me dit Jésus-Christ, comprendre les allusions que j'ai faites à Madeleine. C'est elle qui a arrosé le Paradis de Dieu, quand elle arrosé mes pieds sacrés ; elle y voulait planter ses propres cheveux, jeter ses propres racines dans le premier des élus et dans le premier-né des morts. C'est elle qui fut cet Hénoc transporté hors de lui-même et du monde, transporté en l'amour divin. Son âme était plus en moi qu'elle aimait, qu'en elle-même qu'elle animait..

Noé fut sauvé du déluge ; Madeleine fut sauvée du déluge des péchés, quand, par un mystère admirable, elle a produit un déluge de larmes.

Abraham a exercé une foi qui a mis en admiration les créatures. Mais la foi de Madeleine a mis le Créateur en admiration. Madeleine est transformée en l'objet même de la Foi, qui est venu au monde par l'eau, par le sang et par l'esprit.

Ses larmes, versées à la résurrection de son frère, le sang répandu au Calvaire, l'esprit donné aux fidèles ont été pour Madeleine les signes de l'amour. En cette croyance, elle a vaincu le monde, elle a sacrifié son Isaac. Voyant mourir Jésus, elle est morte en lui, car il était sa vie. Jacob était fort contre Dieu, ayant lutté contre l'Ange qui, au lever de l'aurore, le pria de le laisser partir. Jésus-Christ dit à Madeleine :

Je ne suis pas près de lutter avec toi quoique glorieux et impassible. Ton amour me ferait paraître sans force. Je serais vaincu, je te céderais. Tu ne crains pas ma splendeur! Tu es Israélite. Voyant Dieu dans sa gloire, qui est le soleil, comment me quitterais-tu pour l'arrivée de l'aurore? Tu ne vois pas les Anges monter et descendre, mais tu vois ici le Dieu des Anges, et tu te veux pendre à ses pieds comme à une échelle. Mais il faut que je monte d'abord à mon Père avant d'obtenir de lui pour toi des assomptions sept fois par jour.

Moïse s'est déchaussé devant le buisson ardent, et toi tu t'es quittée toi-même pour brûler dans mon feu que tu attises par tes larmes. Le législateur laissait le peuple en

bas quand il montait sur la montagne pour recevoir la loi de rigueur, et toi tu t'élèves par-dessus les nuées pour goûter la loi de douceur.

Tu es la Bien-aimée du ciel et de la terre, partageant tes visites pour contenter l'un et l'autre séjour. Ta mémoire est en bénédiction quand tu quittes l'un pour visiter l'autre ; tu es faite semblable à la gloire des Saints qui habitent dans les cieux ; tu es faite redoutable aux démons qui habitent dans les abîmes cruels, de la possession desquels tu as été délivrée.

Tu es glorieuse avec les Rois du palais d'amour, jouissant avec les bienheureux de la gloire du souverain Dieu qui les a faits Rois et Dieux d'une dignité éternelle.

Tu as donné au véritable Aaron l'onction de paix. Tu as parfumé ses pieds. Il est content de porter tous les péchés des hommes, qui, à son imitation, voudront les mettre sur lui. Il se plaît d'être embelli par les onctions et par l'ornement de tes larmes, lui qui est la Beauté par essence et par excellence. Tu l'as oint comme principe à la tête, et comme fin aux pieds, sachant bien qu'il est le principe et la fin de toute créature, étant sans

principe et sans fin, étant le cercle de toute perfection, dont le centre est partout et la circonférence nulle part ! Tu l'as considéré purement Dieu qui remplit tout, étant hors et au-dessus de tout ! Mais, dès qu'il apparaît Homme et Dieu, tu l'entoures, tu l'enceins ; il est la Jérusalem de paix que tu assiégés et qui se rend. Il est encore Jéricho ; car, invariable en sa Divinité, il change de figure et de posture, quant à son humanité. Il est couché chez Simon ; il est debout au Calvaire ; il fait le jardinier auprès du sépulcre ; il est assis à la gloire du Père. Tu sais mieux que moi ces diverses formes sous lesquelles il s'est montré à toi.

Tu as arrêté le divin soleil et l'admirable lune en arrêtant le Verbe Incarné. Jésus-Christ t'a vantée. Tu as vu le grand jour du Divin amour qui admirait tes victoires. Madeleine, Dieu se délecte en toi. Tu l'as blessé. C'est un cerf blessé par les chasseurs. Ses désirs le pressent de venir à la fontaine qui jaillit de tes yeux. Rafraîchis-le, Madeleine. Pour ce verre d'eau-là, tu auras le Paradis d'Amour.

CHAPITRE VIII

Madeleine.

O Dieu ! que vais-je dire ? Madeleine, prodige de l'amour, a ravi les hommes, les Anges et Dieu. Dieu est le vaincu de Madeleine. Elle a décoché sur lui une flèche en public, ayant reçu la sienne en particulier. Ce puissant en son bras fut trouvé faible en son cœur. Madeleine connut bien le défaut de la cuirasse. Elle savait que Jésus ne résiste pas à l'amour.

Tout à l'heure je désirais d'entrer dans l'essence ineffable, pour vous voir, Verbe Incarné, dans la plénitude de votre félicité divine, dans cet entendement qui vous engendre, dans ce sein qui vous garde et vous nourrit ; je voulais entrer là et vous adorer ! Je ne craignais pas d'être méprisée par ces esprits charitables qui désirent voir

l'entièrereparation des ruines que les rebelles ont faites dans l'Empyrée. Là, par la lumière de Jessé, vous m'eussiez appris comment je vous dois aimer d'un amour très-parfait, qui porte la triple couronne de nature, de grâce et de gloire.

La grâce a relevé Madeleine plus haut que le péché ne l'avait abaissée profondément. Au moment où elle prit connaissance de votre beauté, elle entra en possession de votre bonté. Le Roi-Prophète disait : *Qui ascendit super occasum, laudabile nomen ejus.* Madeleine monte sur ses traces. Elle est admirablement louable et divinement louée, car le Verbe Incarné, ne pouvant souffrir qu'on la méconnaisse, interroge le pharisien avec la prunelle de son œil, et le surmonte par l'éloquence de son cœur, où l'amour paraissait dans son trône.

David disait encore : *Fac mecum signum in bonum ut videant qui oderunt me et confundantur, quoniam tu, Domine, adjuvisti me et consolatus es me.*

L'Amour fait des merveilles en faveur de l'aimée.

Le Verbe est louable en Madeleine et se plaît à la louer lui-même. Le Père est loué

par le Verbe, lequel dit que celui qui le voit, voit le Père. Jésus veut que l'Épouse soit convertie en lui, et qu'elle jouisse de la clarté que le Fils avait avec le Père avant que le monde fût, et qu'elle soit là où il est, je dis dans le sein du Père. Son royaume est entré en nous, et nous entrons en lui. Le royaume entre en Madeleine, et, à l'instant où elle le vit, elle en jouit. Étant dans le milieu des ténèbres, elle vit la vraie lumière. Étant dans la vanité et le néant, vide et misérable, elle vit Celui qui l'avait prédestinée pour être conforme à l'image de son Fils, par lequel il voit tout.

Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi, et spiritus Dei ferebatur super aquas; dixitque Deus: fiat lux, et facta est lux.

L'amour du Saint-Esprit se porta impétueusement en Madeleine, et la poussa aux pieds du Sauveur, fondant en larmes d'amour par le souffle de cet Esprit. *Flabit spiritus ejus, et fluent aquæ.*

Madeleine monta en Dieu au moment où elle était tombée en elle-même. Les ténèbres couvraient sa face. Elle était un abîme pour elle et pour plusieurs, et ceux-ci se

perdaient dans des eaux qui étaient des gouffres. Mais l'Esprit la conduisit au Fils, qui dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Voyant cette lumière, il vit qu'elle était bonne. Il ôta le péché et laissa la grâce ; c'est la division de la lumière et des ténèbres. Appelant *nuit* la vie pécheresse de Madeleine, jour et lumière sa vie pénitente, il ajouta : *Fiat firmamentum in medio aquarum et dividat aquas ab aquis* : Que le firmament soit fait au milieu des eaux ; que les eaux supérieures et les eaux inférieures soient divisées. Au milieu de ces eaux d'amour et de douleur, il fit un firmament divisant la partie inférieure de la partie supérieure, mettant l'ordre et ordonnant la charité. Madeleine est cette fille de Jérusalem, qui est belle par excellence, dont les mains distillent la myrrhe, et la case découle de ses vêtements ; elle est la bienvenue dans le cœur divin semé de saphirs, qui est le trône de sa gloire.

David avait raison de dire que le nom du Verbe Incarné est admirable, parce qu'il est élevé sur nos chutes. La gloire de Madeleine est la gloire du Verbe Incarné, parce que celui qui aime est plus en l'aimée qu'en lui-

même. L'amour est une circuminsession. Madeleine pense au Verbe Incarné, en baignant ses pieds divins, et le Verbe Incarné pense à Madeleine, en la considérant. Mais parce qu'il est capable d'une attention universelle, pénétrant toutes choses au ciel et sur la terre, il pénètre les pensées du pharisién pour les changer en faveur de Madeleine, qui est la prunelle de son œil.

Madeleine a choisi la contemplation du Verbe, et celle-ci ne lui fut pas ôtée. Madeleine, au matin de Pâques, cherchait le corps de Jésus, et son amour la pressait de presser et d'éveiller ce lion qui dormait les yeux ouverts, et qui cherchait sa proie. Il la cherchait dans les parties inférieures de la terre, retirant de là ces braves Macchabées qui avaient dignement combattu pour le temple et pour leurs frères. Le vainqueur butinait dans ces manoirs ténébreux les dépouilles des deux lois, sans oublier le précurseur de la troisième, et cet accroissant Joseph auquel il avait donné sa part gagnée par l'arc et par la flèche. La Vierge incomparable, Épouse de Joseph, était la mère du lion vainqueur, lion de la tribu de Juda, racine de David.

Cette voix de Madeleine était un tonnerre, produit par l'amour et par la mort, amour qui est chaud, mort qui est froide.

Madeleine, outrée des ingratitudes des Juifs et navrée des coups dont ils avaient fait mourir sa vie, la voulait ressusciter par ses soupirs, et ses soupirs étaient des cris puissants, et elle assemblait tous les esprits célestes afin d'exciter son Époux qui tardait trop dans les limbes, faisant jouer la mine qui ne peut être éventée.

Madeleine ne craint point les alarmes. Elle se sent si puissamment pressée de chercher et de trouver celui qu'elle désire, qu'il n'a pu demeurer dans les limbes ni dans le sépulcre que quarante heures. Il voyait Madeleine, sans sa propre vie, qui est lui-même. L'amour fut vainqueur. Je l'ai vu, disait-elle, plein de grâce devant la mort. Je le vois plein de gloire à la résurrection. C'est mon firmament sublime. C'est la splendeur de la gloire paternelle, la figure de la substance du Père, le miroir sans tache de sa divine Majesté. C'est mon soleil qui sort des ténèbres. Je suis configurée à lui et changée en lumière. Il faut qu'il me retire dans les déserts ou dans l'Empyrée pour supporter

ses flammes. Il faut qu'il conserve mon être naturel par un prodige incessant. Cette fournaise qui brûle en moi, cette fournaise est son œuvre ! C'est lui qui la produit, et c'est lui qui la soutient. Les trois personnes de la Trinité enflamment les trois puissances de mon âme, la détachant de tout ce qui est créé. Ce sont des montagnes élevées au-dessus des nuées. Ce divin soleil me fait perdre la vue des créatures. Mais il fait une autre merveille : il m'abrite dans la caliginosité, il m'abrite contre sa trop grande splendeur qui m'offusque heureusement.

N'ayant plus de vue en moi, je vois en lui et par lui. Mon bonheur dans ces flammes, c'est que je me sens phénix. Je suis le phénix par participation, et lui, le phénix par essence. Ces mêmes flammes me servent de rafraîchissement. Ayant vu le soleil, je ne désire plus rien voir. Comme il m'est singulier, je désire lui être unique. Je ne peux détourner mes yeux sur un autre objet. Il m'envoie ses rayons ardents, et je lui renvoie mes soupirs enflammés. Je ferme les yeux pour mieux ouvrir le cœur ; car l'amour a plus de joie d'embrasser son objet que de le contempler. Tout tend à l'union

et à la transformation. Je suis ce vase admirable dans lequel le Dieu qui l'a fait veut se répandre, afin de le remplir.

Quand Madeleine s'élevait en pensées sublimes, les Anges s'abaissaient pour supporter son corps, duquel ils désiraient la gloire ; car ce corps avait servi d'escabeau aux pieds du Verbe. Ce corps lui avait servi de char triomphant au jour de la victoire. Le soleil de l'amour s'était levé, elle vint au sépulcre avant le lever du soleil ordinaire. Les ténèbres y étaient quand elle y arriva, en tête des hommes et des femmes, comme la plus courageuse. Elle-même était un soleil qui courait sa course admirable. De l'orient de la Divinité, elle arrivait à l'occident de l'Humanité sacrée.

Madeleine étant la merveille de l'amour, en est aussi l'Évangile, puisque toutes ses actions et toutes ses paroles sont les prodiges évangéliques de cet amour de Jésus, qui ne veut être porté aux quatre coins du monde, sans y porter la mémoire des œuvres de son Épouse de laquelle il ne veut être séparé. L'amour les rend indivisibles. C'est un royaume qui ne pourrait être divisé sans être désolé.

Le Roi vient du ciel et la Reine y monte. A cette union bénie, la miséricorde et la vérité se sont rencontrées. Madeleine est la merveille des miséricordes de la divine Bonté, et le Verbe Incarné est la figure substantielle de l'éternelle Vérité. La Justice s'est posée sur lui, et la Paix a baisé Madeleine, et Madeleine a baisé la paix, la trouvant aux pieds de Jésus où elle a reçu la couronne des siècles éternels. Dans la loi de nature, Hénoc, ayant eu la faveur de se promener avec l'Ange, qui représentait Jésus-Christ, fut transporté au paradis terrestre. Madeleine a été transportée d'elle-même en Dieu, qui est sa part pour l'éternité, et nul ne la lui ravira. Elle a couronné des cheveux de sa tête les pieds de son amour, et son amour la couronne des splendeurs de sa face; les flèches d'amour sont relancées à leur point de départ. C'est le combat d'amour qui se passe entre le Dieu Sabbaoth et la Sunamite admirablement armée. Or les Saints qui écoutent l'harmonie du combat ne peuvent entourer l'immensité de Dieu. Ils sont heureusement abîmés dans cette gloire ineffable, ravis d'une divine admiration, et se reposent au centre

de la félicité dont la circonférence n'est en aucun lieu.

Oh ! que le Seigneur de la gloire est admirablement grand ! Que sa puissance est ineffable ! Louez-le de toutes vos forces ! Relevez vos louanges par des exaltations continues et sublimes ! Il sera infiniment plus rehaussé dans la merveille de sa magnificence ! Bénissez cette Déité suprême autant qu'elle vous en rend capable ! Connaissez et confessez qu'elle est divinement louable, qu'elle seule se peut dignement louer ! Faites comme les Séraphins ! Chantez le trisagion de gloire ! Réjouissez-vous, ô vous qui êtes Saints, dans les cités de votre repos ! Perdez-vous dans cette félicité avec l'Épouse que j'ai perdue de vue dans les splendeurs de sa gloire !

Adieu, ma Sainte, souviens-toi de ta servante au sein de notre amour qui te nourrit et te repose dans l'éternel Midi ! Tu vois la lumière ; tu es entrée dans la joie de ton Seigneur qui te récompense de ce que tu as souffert quand il était sur la terre ! Tes larmes sont changées en perles glorieuses qui t'orneront l'éternité entière. Bois à longs traits dans le torrent de sa volupté divine !

Enivre-toi de délices dans la demeure de gloire ! Celui qui a bu dans la voie du torrent d'amertume, a relevé sa tête, sa tête qui est ton amour. Il ne mourra pas. La mort ne te le ravira plus. Il est ta vision glorieuse et ton éternelle délectation. Amen.

CHAPITRE IX

Saint Michel.

Le jour de Saint Michel 1638, il plut au Verbe éternel de me découvrir en l'oraison plusieurs merveilles touchant la création des Anges. Il me parla d'abord de la très-auguste Trinité, qui demeure une éternité tout entière en la possession du bonheur que les trois divines Personnes ont en elles-mêmes dans la contemplation de leur très-simple nature et de leurs admirables propriétés, faisant un cercle continual de production et d'amour, et ce sont là ces roues qui roulent l'une dans l'autre par leur circumsession. Ce mouvement que Dieu a en soi-même peut être nommé roulement ou volutation. C'est un mouvement tout de feu et de flamme éternellement excité et pressé par la violence de l'amour.

Mais voici que Dieu produit au dehors un fleuve de feu, un torrent impétueux de flammes ardentes de son amour par la bouche de son Verbe. Daniel en vit quelques images. Ce furent les Esprits Ignès.

Tous singuliers en leurs propriétés et différents en leurs perfections, mais tous de feu et de flamme !

Ainsi les couleurs de l'arc-en-ciel sont différentes entre elles, quoiqu'elles naissent de la même lumière, reçue par la même nuée. Ainsi le prophète Ézéchiel vit aussi un arc-en-ciel causé par la flamme qui embrassait le Fils de l'Homme, porté sur le carrosse mystérieux de sa gloire. Cet arc avait la diversité des couleurs et l'unité de la lumière.

Dieu, qui est tout feu et lumière, voulut produire feu et lumière, et faire les Anges avant les hommes. Comme les rayons qui sortent du milieu et du centre d'une roue se terminent néanmoins à divers points de circonference, ces esprits procèdent d'un même principe, d'une même lumière et d'un même feu.

Il n'y a ni bluette ni étincelle qui n'ait son être séparé et différent, quoique toutes fassent une même flamme.

Dieu, s'il est permis de parler ainsi, a produit les Anges de sa face, et les hommes de ses pieds, parce que les Anges sont les spectacles de sa gloire, les premiers portraits de sa beauté, les images les plus naïves de son essence. La face du Père est son Verbe, duquel les Anges sont les splendides rayons. Car le Verbe est la sagesse engendrée, la fontaine et la source de la sagesse. Les Anges sont des sagesse créées, des esprits participés, des dépendances de la sagesse du Verbe; ces esprits ne sont que les petits filets d'eau qui coulent de la fontaine. Ce sont des ruisseaux que cette fontaine a produits sans diminution de sa plénitude. Les mauvais se perdaient quand ils ne demeuraient pas unis à leur principe. Les bons sont les messagers des volontés divines que Dieu leur apprend et leur révèle, avant même la lumière de gloire, par la face de son Verbe. Ils connaissent en quelque façon la majesté de Dieu en eux-mêmes, comme des miroirs parfaits.

Tous les ordres hiérarchiques voient Dieu dans toutes leurs actions et mouvements. *Fluvius igneus rapidusque egrediebatur a facie ejus: millia millium ministrabant ei;*

et decies millies centena millia assistebant ei.

Si je dis que les hommes sont produits des pieds de Dieu, ce n'est pas par mépris, mais parce que Dieu a usé d'une grande inclination et d'une affectueuse condescendance en cette production. Sa bonté divine voulait, quoique l'homme tînt le dernier rang des créatures intellectuelles, s'abaisser jusqu'à lui, et lui soumettre les Anges, en vertu de l'Incarnation.

Or Dieu, ayant produit avec tant de pompe ces esprits angéliques, tout de feu et tout de lumière, pour être les premiers spectateurs de sa face, et les ayant rangés en plusieurs ordres avec une diversité admirable, les laissa en suspens quant au degré et au rang de leur béatitude et de leur gloire. Pendant ce temps, il leur faisait voir son Verbe qui devait s'anéantir jusqu'à s'allier à une nature bien plus basse que la leur.

Lucifer, se voyant constraint d'adorer cette nature élevée à l'union hypostatique, et voyant en lui-même le sceau que Dieu y avait mis, ne voulut pas s'humilier. Il voulut empêcher l'union hypostatique ou l'obtenir pour lui-même et devenir semblable au Très-Haut, et obtenir séance dans le trône

de la Divinité. Il crut dégénérer de sa noblesse, s'il s'inclinait devant la nature humaine de Jésus, et il se perdit dans sa passion. Il s'oublia de la dépendance qu'il devait à Dieu, et, comme il s'efforçait en vain de s'opposer à sa volonté divine, par une révolte forcenée, saint Michel, connaissant cette outrecuidance, s'humilia généreusement, adora cet Homme-Dieu, et ne trouva pas l'humilité difficile quand le Verbe s'abais-
sait jusqu'à cet anéantissement. Il protesta qu'il adorerait ce que Dieu voulait éléver à une union si prodigieuse et s'écria : Qui est semblable à Dieu ! Cette parole porte la connaissance profonde qu'il avait de la dépen-
dance de son être envers l'Être de Dieu. C'est comme s'il avait dit : Puisque Dieu s'humilie, pourquoi ne pas nous humilier ? Sommes-nous donc plus grands que lui ?

Voilà donc le combat de saint Michel contre Lucifer. Tous les esprits étaient attentifs, le combat se faisait par la lumière et la rai-
son. Car il ne faut pas s'imaginer que les Anges fissent des armes comme les hommes. Ce fut par des pensées intellectuelles d'en-
tendement et par des résolutions inflexibles.

Saint Michel et les Anges combattaient

pour la gloire du Verbe qui voulait s'incarner. Lucifer combattait pour sa vanité propre. A son exemple, les mauvais Anges cherchaient leur propre gloire. Mais Lucifer et ses Anges furent aveuglés par l'éclat de lumière qui illustra saint Michel et les siens.

A ce mot de saint Michel : *Quis ut Deus?* toutes les vaines oppositions de Lucifer s'évanouirent. Saint Michel fut constitué prince de tous les esprits. Lucifer avait dit en se moquant : *Quid est homo?* Qu'est-ce que l'homme auquel vous voulez tout assujettir ?

Saint Michel répondit : Et pourquoi ne serions-nous pas à ses pieds, puisque Dieu veut se faire homme ?

C'est par cette humilité que saint Michel mérita d'être appelé le souffle de la bouche de Dieu. Il a l'intendance générale du royaume de Jésus-Christ. Il assiste l'Église en la personne de saint Pierre. C'est lui qui le délivra de la prison d'Hérode et de l'attente du peuple juif.

La rage et la superbe de Lucifer croissant, l'humilité de saint Michel augmentait. C'est la manière que le grand chef des armées du Dieu vivant a toujours gardée dans les batailles contre les démons ; car les Anges

étant tous lumière, ne combattent que par splendeur. Ils se communiquent par des transpirations très-subtiles, quand ils suggèrent des inspirations, par lesquelles ils s'écoulent à leur mode dans les âmes qu'ils éclai- rent. Ils étaient remplis du divin amour par la force duquel ils surmontèrent les démons. Ceux-ci, gardant encore les subtilités de leur nature, mais privés de grâce et de gloire, jettent des obscurités : ils règnent parmi les nuits sombres et les iniquités. Jamais ils ne seront en repos, et, dans leur noire région, ils font un désordre dans une horreur per- pétuelle.

Dieu, qui voulait éléver les hommes, abaissa les mauvais Anges. L'orgueil des rebelles donna à saint Michel et à toute son armée une inclination très-prompte envers les hommes, desquels ils prirent très- volontiers la conduite, rien ne leur étant difficile, après l'exemple de Jésus-Christ.

Quand saint Michel eut dit : Qui est sem- blable à Dieu ?

Le jugement se fit, jugement admirable que Daniel repréSENTA, après avoir décrit le trône de la Majesté divine et le fleuve de feu

qui en sortait. Le prophète ajoute que les livres furent ouverts. Dieu donna sentence contre les orgueilleux, et récompensa les humbles. Ce fut le premier jugement que Dieu a rendu ; il est encore secret, et nous n'en voyons pas la grandeur. Tout se découvrira au dernier jour, et en ce moment les Anges seront jugés ; car le Fils de l'Homme montrera la justice de leur condamnation. Justice suprême, car ils ont refusé l'honneur d'adorer l'Homme-Dieu et de s'adresser à celui que Dieu élevait à l'union hypostatique ! Justice suprême, car ils ont séduit l'homme.

Par la femme, l'homme désobéit en mangeant du fruit défendu ; les fils d'Adam sont encore sollicités par les mauvais Anges qui se vengent de Dieu en faisant pécher la race humaine.

Les démons seront encore jugés pour avoir voulu usurper l'adoration. Ils sont criminels de lèse-Majesté humaine et divine, car ils ont offensé non-seulement le Verbe qui est un avec le Père et le Saint Esprit, mais Jésus-Christ qui est Dieu et Homme. Ils sont forgerons d'iniquité et de malice, ils sont les ennemis de leur Créateur, qui leur laisse,

avec leur nature spirituelle, quelque puissance sur les damnés. Ils sont les exécuteurs de la justice vengeresse contre les hommes qui ont méprisé l'honneur que le Verbe leur faisait en prenant leur nature. Les hommes ont foulé aux pieds le sang du Testament. Ils ont méprisé les sacrements ; ils en ont abusé. Ils se sont rendus ingrats de la copieuse rédemption ; ils ont reçu la grâce en vain.

Saint Michel met en évidence la vérité du Fils, étant le souffle de sa bouche qui doit détruire le fils du mensonge, l'Antechrist, l'adversaire des Saints. Lorsque celui-ci semblera vainqueur, saint Michel paraîtra et triomphera sur la terre de ce sacrilége , comme il a triomphé dans le ciel de l'antique serpent. Amen.

CHAPITRE X

Saint Augustin.

Ai-je bien osé parler du grand saint Augustin, qui est auguste et sublime en tout, en ses pensées, en ses paroles, en ses actions.

David demandait des ailes de colombe pour voler et se reposer en volant, quand il se voulait éléver aux connaissances mystiques à travers les ombres de deux lois, la loi de nature et la loi écrite.

Il faut que je demande des ailes et des yeux d'aigle pour regarder en face cet admirable soleil qui a dardé autant de rayons qu'il a dit de paroles. Il s'écrie lui-même que son âme est remplie et engloutie dans le torrent des voluptés divines, et attirée de plus en plus au profond de l'abîme des enthousiasmes divins.

O Dieu ! votre divine volupté m'emporte et me transporte après vous et dans vous : *Quoniam apud te est fons vitæ.*

C'est une fontaine de lumière, une fontaine forte et vivante qui aveugle les yeux corporels et éclaire les spirituels.

Quand est-ce que nous serons délivrés de cette masse terrestre ? *In lumine tuo videbimus lumen.* Vous dites, ô grand Saint : *O amare ! O ire ! O ad Christum pervenire !* O aimer ! O marcher ! O périr à toi ! O parvenir à Jésus-Christ !

Qu'est-ce que vous dites, ô homme transformé en amour, si je ne vous nomme pas l'amour même ? *Da amantem et sentit quid dico. Da desiderantem, da esurientem, da in ista solitudine peregrinantem atque silentem.*

Si je suis froide, je n'entendrai pas les paroles enflammées que vous dites. Demandez pour moi cet amour, ô mon père ! Votre fille est soupirante à cet amour par la force de la défaillance que cet amour cause au cœur qui en est embrasé. Demandez que je désire avec désir cet amour désirant. Je veux être la fille du désir; videot-moi de tout autre désir, afin que je sois affamée de cette viande et altérée de cette source.

La source de vie est dans la solitude ; elle est là pour l'âme pèlerine. L'âme ne se peut arrêter en ce lieu étranger à ses affections qui

la portent vers la patrie où se trouve la fontaine des éternelles délices.

O aimer ! Je demande d'aimer Celui qui est infiniment aimable. Je demande de suivre Celui qui est la voie de l'entendement du Père. Je demande de m'humilier avec Marie la toute pure. Je demande, ô mon très-cher et bien-aimé père, de m'éclipser avec vous, comme vous vous éclipsiez sitôt que la vue de votre terre se posait entre vous et le soleil de la Divinité !

Quand l'heure déterminée par la divine Providence fut venue, les larmes de sainte Monique furent acceptées. Dieu envoya le Verbe par le Saint-Esprit, qui soumit Augustin à la loi de grâce. Ce fut par les larmes de sainte Monique que saint Augustin fut retiré de la servitude. Lui-même ensuite en délivra plusieurs autres.

Par sa faiblesse, Dieu montre sa force. Dieu a élu l'infirmité pour confondre la puissance humaine. Il a choisi une petite fille vierge pour envoyer en terre Celui que le ciel des cieux ne peut contenir.

Si Monique n'eût pleuré, saint Augustin n'eût pas été baptisé.

Oh ! que la force de la femme est grande !

CHAPITRE XI

Des sabbats et repos de Dieu.

Un jour, après la sainte Communion, je remerciai Jésus-Christ de la grâce qu'il avait faite à un père. Ce père ayant heureusement passé l'année et terminé son travail, voulait méditer pendant les vacances pour la gloire de Dieu. Mon divin amour m'inspira de lui demander des vacances. Il me fit entendre qu'il voulait m'élever à un état supérieur et m'élever à la contemplation du repos de leur très-auguste Trinité. Il dit à toutes les puissances de mon âme : *Vacate et videte quoniam ego sum Deus.* Il invita mon âme à dire adieu aux créatures pour se reposer et se réjouir en lui, qui est créateur et créature, qui est Dieu, mon principe, mon milieu et ma fin. Son amour m'éleva en une très-haute, très-sUBLIME contemplation, et,

m'ayant dénuée de tout ce qui n'est pas Dieu, me conduisit en un repos admirable et délectable où j'expérimentai les paroles d'Isaïe :

Et vocaberis sabbatum.

Il me dit que le repos et le sabbat de Dieu est en soi-même, sabbat très-délicieux, très-saint et très-glorieux, qui consiste en l'amour subsistant qu'on appelle le Saint-Esprit. Toutes les productions intérieures de la vie divine aboutissent au Saint-Esprit, qui reçoit son être des deux autres Personnes, et n'est pas lui-même principe de leur être. Dieu ne cesse jamais d'agir en soi-même par ses sacrées et éternelles opérations ; mais comme elles aboutissent toutes à la personne du Saint-Esprit, nous pouvons dire qu'en cette troisième personne la Trinité fait son sabbat. Or, ce sabbat est le repos d'une opération éternelle, et le repos n'interrompt pas l'opération. Sabbat et repos très-agréable, très-sublime, très-délicat que chacune des trois Personnes de la très-admirable Trinité reçoit et ressent par l'unité d'essence qui les unit.

Le Père prend son plaisir à regarder l'image parfaite de sa substance, et le Fils à

considérer son prototype duquel il contredit tellement les perfections, qu'il a la même essence et la même divinité. Le repos du Père et du Fils est dans le Saint-Esprit. Entendez que tout ceci s'accomplit sans distinction de temps, les productions et actions étant également éternelles. Le Père n'a pas été un seul instant sans le Fils, ni le Fils sans le Père. Le Père et le Fils n'ont pas été un seul instant sans le Saint-Esprit. Et cependant dans l'éternité le Fils est engendré, et le Saint-Esprit procède, et tout s'accomplit sans supériorité ni priorité. Quand le Père et le Fils spirent le Saint-Esprit, qui est le terme, le but et le centre de leur amour, ils se reposent pleinement. Leur sabbat est entier, leur sabbat est parfait; toutes les opérations intérieures de Dieu trouvant dans le Saint-Esprit leur terme, sans qu'elles cessent un seul instant ni se désistent jamais.

Pas une des divines Personnes ne serait pleinement heureuse si elle n'avait la compagnie inséparable des deux autres, si elle ne se reposait dans les deux autres et les deux autres en elle par l'ineffable circumincection. Et parce que ce contentement n'est pleinement accompli qu'en la produc-

tion du Saint-Esprit, qui est aussi éternel que le Père et le Fils, desquels il procède, je dis qu'il reçoit toute l'abondance de la Divinité, et qu'il est le terme du repos des divines Personnes.

Le Père se repose quand il engendre son Fils, qui est le terme où aboutit l'opération de son entendement fécond ; le Fils, recevant son être de son Père par l'éternelle génération, sans imperfection ni dépendance, se repose en son Père dans lequel il réside, comme le Verbe, dans l'entendement qui le produit. Il se repose dans ce Père duquel il est l'image et le caractère. Car le repos de Dieu n'est jamais la cessation de son activité. Le Père engendre toujours le Verbe ; le Père et le Fils produisent incessamment le Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit est le sabbat ineffable. Il est le baiser du Père et du Fils, et le nœud qui les serre, l'amour par lequel ils s'aiment et dans lequel ils se reposent avec délices. Il baise les Personnes desquelles il est le baiser ; il se serre et se lie avec elles, étant leur nœud et leur lien. Il les aime étant leur amour. Il se repose en elles, étant leur repos adorable et la joie de ce sabbat,

que toutes les Personnes ont dans l'unité de l'essence, est parfaite et accomplie. C'est la béatitude qui se suffit et qui n'a pas besoin des créatures.

Les roues que vit le prophète Ézéchiel au char de la gloire de Dieu étaient tellement enchâssées l'une dans l'autre que l'une se mouvait au branle de l'autre, par l'impétuosité d'un même esprit.

La circonférence qui enfermait ce mouvement est aussi admirable que la vie qui le produisait.

Les divines Personnes agissent, se reposent et se trouvent l'une dans l'autre d'une façon bien plus sublime et connue d'elles seules. Leur mouvement est dans leur repos, et leur repos dans leur mouvement. Si j'appelle *mouvement* l'opération divine, ce n'est pas qu'elle apporte avec elle un changement, mais c'est qu'elle se fait, d'après notre manière de concevoir et de parler, avec impétuosité et précipitation. Le Père se hâte, si l'on ose parler un langage humain, de communiquer son essence au Fils ; le Père et le Fils se hâtent, pour continuer nos balbutiements, se hâtent, avec toute l'impétuosité de leur volupté divine, de respirer leur

amour, de respirer le Saint-Esprit ; ils se hâtent de se reposer en lui comme dans le terme de leur action et le point immense où s'arrondit le cercle de la divine immensité ! Opération immanente et féconde de Dieu en lui-même ! Mouvement sacré qui tend au repos et qui se fait dans le repos ! Repos ineffable qui est dans le mouvement ! Mouvement et repos éternels et inséparables ! Repos sans oisiveté et sans stérilité ! Mouvement sans inquiétude et sans difficulté ! Action délicieuse hors laquelle Dieu ne trouverait pas de sabbat ! Repos amoureux ! Sabbat interminable !

Sabbathum ex sabbatho !

Le repos que Dieu prend dans la génération du Fils est nécessairement suivi du repos qu'il prend en la procession du Saint-Esprit. Dieu trouve ce sabbat en soi-même. Il jouit de toutes les douceurs et délices de son action et de sa lumière ! Il agit en soi et se repose en soi, étant la fin et le terme de sa propre illumination !

Le second sabbat de Dieu est celui qu'il prend hors de soi dans l'humanité sainte hypostatiquement unie au Verbe.

Les trois divines Personnes ont travaillé à

cette œuvre ; le Père a envoyé le Fils ; le Fils s'est revêtu de la nature humaine, et a donné à son humanité son hypostase divine ; le Saint-Esprit a fait l'union admirable du Verbe avec cette nature. Il a conduit ce chef-d'œuvre, il a travaillé sous cette ombre mystérieuse de laquelle la divine et sublime vertu couvrit la Vierge. Après l'œuvre faite, toutes les Personnes divines se sont reposées dans leur ouvrage, et bien qu'une seule Personne se soit hypostatiquement unie à notre nature, qui peut deviner ce qui s'accomplice, en vertu de la circumcession, entre l'humanité sainte et les trois Personnes divines ?

Ce repos est profond, puisqu'il est dans l'amour que Dieu a pour les hommes.

Un ouvrier se repose en son ouvrage accompli, avec une douce inclination et une satisfaction amoureuse. Or, l'Incarnation étant le chef-d'œuvre du Seigneur, il se repose en elle d'un repos très-saint et très-glorieux. Cette humanité, substantiellement sanctifiée par la Divinité même, est la gloire du ciel et celle de la terre. L'humanité du Verbe n'est pas seulement l'ouvrage auquel Dieu prend son sacré sabbat, mais elle-

même jouit de son sabbat en Dieu. Toute la partie supérieure de l'âme de Jésus-Christ, quand il était voyageur, jouissait de délices inexplicables, tandis que la partie inférieure pâtissait et travaillait en sa voie. Cette humanité très-sainte, appuyée sur le support divin, jouira éternellement par-dessus les bienheureux de la divine opération en laquelle consiste le sabbat du Seigneur Dieu. Et comme elle subsiste en Dieu, par l'union hypostatique, aussi jouit-elle éminemment du sabbat des trois Personnes divines. Et, quoique sa jouissance semble commune à tous les Saints dans la gloire, la différence est considérable entre Jésus et les Saints. Non-seulement sa jouissance est plus grande, plus ample, plus pleine et plus immense, mais les Saints ne jouissent de ce repos sacré que par grâce et faveur, tandis que l'humanité de Jésus-Christ, dès l'instant de sa création, a reçu cette vision et jouissance comme un droit dû à l'Être dans lequel elle subsiste. Enfin elle s'abîme et se perd dans cette plénitude, et, bien qu'elle ne soit pas capable elle-même de l'immensité divine, elle participe à toutes les joies dans toute la mesure permise à une créature, qui est rele-

vée au-dessus de tout par l'union hypostatique.

Le troisième sabbat de Dieu est dans la Vierge.

Fiat mihi secundum verbum tuum, dit-elle à l'Archange. C'est-à-dire :

Que le Verbe du Père se repose en moi !
Que la divine vertu me couvre comme une ombre, comme une nuée sacrée ! Que le Saint-Esprit vienne en moi et sur moi !

Qui niera que Jésus-Christ Dieu et homme n'ait trouvé en Marie un lieu de repos et un sabbat délicat ?

La Vierge même, dès lors, cessa de travailler et demeura trois mois entiers dans la maison de Zacharie où elle célébra la fête de son sabbat.

A son arrivée, saint Jean tressaillit de joie dans les flancs de sa mère, et celle-ci prophétisa. La joie de cette fête continua pendant le séjour de la Vierge chez Zacharie. Sa célébrité fut grande, solennelle et éclatante en la nativité du grand Précurseur. Les montagnes de Juda retentirent des cris de liesse : *Multi in nativitate ejus gaudebunt.*

Quant au sabbat de la Nativité du Sauveur, il fut solemnisé au ciel par les Anges,

sur la terre par les pasteurs et les rois, par Joseph et par Marie. *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* Marie solennisait le sabbat d'une manière admirable.

La joie et la jubilation de son cœur sacro-saint et de son âme bénie était inexplicable. Elle considérait et confessait intérieurement tout ce qui s'était dit, toutes les merveilles qu'elle avait vues et entendues, toutes les excellences de son enfant Homme-Dieu ; elle répétait dans son esprit toutes ces voix d'allégresse et ces cantiques de joie ; elle en faisait au fond d'elle-même un concert très-mélodieux. Elle prenait en son Dieu, en son Fils, un sabbat très-délectable, comme, pendant neuf mois, son Fils l'avait pris en elle ; et s'il était sorti de ses flancs virginaux, quant à son humanité, il y demeurait quant à sa Divinité, avec le Père et le Saint-Esprit, comme au temple délicieux de toute la très-auguste et très-adorable Trinité.

Il plut aussi à mon divin amour de m'expliquer le quatrième sabbat, le repos que Dieu prend dans l'âme de ses Saints : *Mirabilis Deus in sanctis. Tu autem in sancto habitas, laus Israël.*

Il prend ses plaisirs dans ses Saints ; il veut que ses Saints prennent en lui leur repos et leur plaisir. Aussi, après les grands bienfaits, Dieu commandait qu'on instituât les fêtes de sa reconnaissance, et c'étaient les sabbats des Juifs, c'étaient les jours de repos et de joie que nous signale l'Histoire Sainte. Dieu prend son plaisir dans le repos que nous prenons en lui, avec lui-même, et c'est pourquoi le sabbat est nommé le jour du Seigneur. Il voulut que Moïse jouît avec lui pendant quarante jours, et fit fête sur le mont Sinaï, dans la sainte caliginosité qui est plus claire à l'esprit qu'aucune lumière aux yeux du corps. Il avait approuvé le sabbat et le repos que la Madeleine faisait à ses pieds pendant qu'il était possible, lui permettant d'être assise et de se reposer, et de goûter pacifiquement la douceur de ses divines paroles, pendant que la bonne Marthe se plaignait à lui de ce qu'elle la laissait seule dans le ministère de la vie active. Et Jésus reprit prudemment, sagement, mais bénignement le trop grand empressement et le trop grand souci de la servante :

Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium, Maria

*optimam partem elegit, quæ non auferetur
ab eð.*

Et pour faire éclater la vérité de sa parole, il voulut que Madeleine, après son ascension glorieuse, fit dans le désert un sabbat de trente ans, pendant lesquels les Anges enlevaient cette amante sept fois le jour, nonobstant la pesanteur de son corps, qui était soutenu en l'air ou par le ministère des Anges ou par le pouvoir de l'amour. Elle avait le privilége d'assister avec les Esprits au service divin, et de chanter avec les Séraphins les louanges du Dieu trois fois saint qui remplit de sa gloire le ciel et la terre. L'esprit et le corps de Madeleine avaient part à cette fête, qui faisait voir aux Anges le triomphe du divin amour. Ils admireraient cette amante, qui s'allait augustement reposer au sein de son bien-aimé, affluent en délices.

C'est à ce repos amoureux que m'invita mon divin Époux. Il m'en voulut faire jouir quoique très-indigne, et me reposa de la contemplation très-sublime du sabbat de Dieu. J'admirais ce sabbat de Dieu en lui-même, en Jésus, en Marie et dans les Saints, sabbat unique et multiple dont les commu-

nlications remontaient à l'unité d'où elles descendaient. J'adorais le sabbat de Dieu dans Dieu. J'admirais la divine faveur par laquelle les créatures participent à cette fête, dont je voyais que Dieu les faisait jouir, parce qu'il est bon. Il me dit que j'étais ses délices et qu'il voulait demeurer en moi, pour y faire son sabbat glorieux ; il me déclara que j'étais son sanctuaire, que les Saints se réjouissaient dans le repos qu'il prenait en moi, parce que je ne me plaisais et reposais qu'en lui. Il me fit voir les transports de son amour pour moi. Cet amour passe jusqu'au zèle. Si nous parlions de Dieu à notre mode, dans le langage des passions, nous dirions que cet amour va jusqu'à la jalouse ; car il ne veut pas de rival. Il veut occuper le cœur et le remplir seul ; autrement il ne s'y repose pas.

Il y a cette différence entre l'amour et le zèle, que l'amour se contente d'aimer et de posséder son objet. Le zèle fait mourir tout ce qui lui est contraire. Dieu m'engagea sa parole, si je prenais en lui seul mon sabbat sacré, d'accomplir en moi les promesses qu'il a faites à Isaïe : *Et vocaberis sabbathum delicatum et sanctum Domini gloriosum* ; et

ailleurs : *Tunc delectaberis super Dominum, et sustollam te super altitudines terræ, etc., etc.*

Le divin amour m'ayant montré comment il se repose en lui-même par les opérations sacrées et immanentes de sa Divinité, me voulut enseigner encore comment il opère et se repose hors de lui, dans les œuvres faites pour lui. Il me fit entendre la fin et le but de toutes ses actions extérieures, m'expliquant les paroles du Sage :

Omnia propter semetipsum operatus est Deus.

Le Père ne serait pas Père s'il n'engendrait un Fils, le Père et le Fils ne seraient pas parfaitement heureux s'ils ne s'aimaient, et, en s'aimant, ne respiraient le Saint-Esprit. Il est donc certain que les opérations internes et immanentes de Dieu sont pour Dieu. Elles appartiennent tellement à son essence qu'elle ne peut subsister sans elles. Elles sont aussi nécessaires que l'être de Dieu est essentiel. Très-heureuse nécessité, qui ne vient pas d'indigence, mais d'excellence !

Quant aux actions extérieures de Dieu, elles tendent toutes à la gloire de Jésus-Christ, auquel, pour cette raison, le nom de Seigneur est particulièrement approprié.

C'est donc au Fils que le Père a tout donné.

Il lui a donné la création qu'il n'a faite que pour lui. La Rédemption est sa spécialité. La Sanctification ne lui peut être déniée, puisqu'il en est la cause méritante, et que le Saint-Esprit, à qui nous rapportons, comme à sa source, toute la sainteté des créatures, est l'Esprit du Fils. C'est Lui qui l'envoie avec le Père.

Quand le Saint-Esprit est venu avec tant de feu et de lumière, c'était pour glorifier le Fils fait homme.

Le Verbe s'est voulu unir à la nature humaine, ayant en un même support toute la grandeur de Dieu et toute celle des créatures, qui sont abrégées en Jésus-Christ. Ainsi nous disons que véritablement la Vierge est mère de Dieu, et que Jésus-Christ est fils de l'homme.

Jésus-Christ s'étant rendu pleige pour toutes les créatures, ayant souffert d'elles toutes, afin de relever l'homme, qui, après Dieu, était leur centre, Jésus-Christ a dû cueillir la gloire d'elles toutes. Aussi tout sera assujetti, dit saint Paul, à Jésus-Christ, et Jésus-Christ appartient à son Père, duquel il reconnaît tout tenir. S'étant ravalé et hu-

milié au-dessous de toutes les créatures, il sera relevé par-dessus toutes; elles chanteront ses victoires et lui dresseront des trophées. Il entraîne tout après lui, non-seulement par l'éclat de sa majesté, mais par l'éclat de son amour, qui, comme un torrent, débordé du sein du Père, a emporté non-seulement les affections des Anges et des hommes, mais les inclinations de toutes les créatures.

Les Anges doivent au Verbe incarné leur confirmation, leur persévérance et la possession de la joie éternelle. Aussi est-ce pour sa querelle qu'ils combattirent et abattirent les Anges rebelles; pour lui saint Michel terrassa Lucifer et montra qu'il n'appartenait pas à l'Ange déchu de s'asseoir sur la Montagne du Testament ni de s'égaler au Trés-Haut. C'est celui qui s'est voulu anéantir, prenant la forme de serviteur, sans quitter le sein du Père, c'est celui-là qui peut, sans faire rapine, se dire égal et consubstantiel à la Première Personne, et s'asseoir au siège de la divine Grandeur. *Excelsior illis factus.*

Et la Divinité prend son plaisir et son repos dans le cantique que lui chantent jour et nuit

les quatre Animaux, les vingt-quatre Vieillards, tous les Anges et tous les Saints.

Dignus erit Agnus qui occisus est accipere virtutem, etc.

Celui dont ils chantent la gloire est infiniment éloigné et abstrait des pécheurs. Il est la terreur des démons, qui tremblent dans l'Enfer, et leur terreur redouble à la gloire de sa Justice. Il est monté aux cieux pour remplir toutes choses, et nous pouvons dire de la gloire ce que saint Paul a dit de la grâce : *unicuique autem nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi.*

Tout le lustre de sa nature et de ses actions humaines rejoaillissent sur lui, sans accroître sa gloire essentielle, éternelle et substantielle, pas plus que la faiblesse et les infirmités qu'il a prises pour nous, ne ternissent la splendeur de sa gloire, abaissée dans le sein d'une Vierge. Le Ciel, la Terre et les Enfers fléchissent et fléchiront les genoux, à son nom délectable et terrible. Les vierges l'adorent. Il est leur amour, leur repos, leur gloire et leur Tout. Il est le *Fils accroissant* duquel le Fils de Jacob n'était que la figure.

C'est lui qui a en soi dès l'Éternité toutes les richesses et toutes les beautés de son

Père. C'est lui qui, dans la plénitude des temps, voulut s'incarner et posséder toutes les beautés de sa mère, communiquant ses excellences à La nature qu'il épousait. Cette Vierge était destinée à courir sur les murs, c'est-à-dire à passer au-dessus de tous les Anges, dès l'heure de sa conception et à voler au sein du Père, pour attirer à soi la Beauté divine qui se voulait unir à la Beauté humaine. C'est ce Fils Joseph aux attraits duquel les filles de grâce devaient être ravies, surmontant toute leur faiblesse pour courir après lui, malgré la contradiction des démons. Elles méprisent les archers, les dards et les javelots qu'ils essayent de leur décocher, sachant que le Père a donné toute puissance au ciel et sur la terre à son Fils leur Époux. Elles ont part à ses victoires et partagent avec lui les dépouilles, suivant la promesse de David.

Et les Vierges s'endorment dans son propre sein, plus blanc que l'ivoire. Il est leur trou colombier, où elles jouissent du Repos divin, sans s'inquiéter des bruits que le monde, la chair et le démon voudraient exciter, pour troubler leurs délices. Et le Saint-Esprit leur dit : *Si dormiatur in medio, etc.*

La simplicité colombine, la pureté argentine, la charité divine les fait jouir du repos du Roi des rois.

Le Roi des rois est plus blanc que la neige, parce qu'il est la figure de la substance du Père, la splendeur de sa Bonté et de sa Beauté divine ; il porte tout par la parole de sa puissance, il est assis au siège de la grandeur, à la droite où sont les délectations infinies. C'est là qu'il jouit du repos délicat et glorieux dont il veut que nous jouissions avec lui, nous élevant au-dessus de tout ce qui est bas, nous reposant et nous rassasiant au midi du pur Amour qui est le repos délicieux et le Sabbat véritable.

CHAPITRE XII

Union divine.

O mon Amour, quelles grâces vous rendrai-je de tant de faveurs, qu'il vous plaît de me faire, sans aucun mien mérite. Pensant au peu de loisir que j'ai pour vous prier, je ressens quelque peine en mon esprit. Je vais à vous, le soir, vous dire que je suis libre, et que vous preniez vos plaisirs en celle qui est à vous par tout titre. Je désire vous rendre amour pour amour, autant que votre force fortifie ma faiblesse, en laquelle vous me rendez forte, feignant amoureusement d'être vaincu d'amour, tant vous êtes bon, et ne versant pas seulement des torrents de délices dans mon cœur; mais ce déluge déborde sur mon corps, qui est enflammé et saintement enivré. Je vous disais, le 3 novembre, entendant de si grandes merveilles de votre

sagesse incréeée ; je vous disais : comment pourrais-je appliquer mon esprit aux choses créées ? Cher Amour, que de parler de vous à vous-même est délectable ! Votre Père éternel avoue que ce sont les délices qu'il possède dès l'Éternité ! Aussi êtes-vous le terme de son entendement, Vous êtes encore sa Providence. Vous dites qu'il reçoit de vous ce qu'il a vous-même étant son principe, avec le Père, dans la très-sainte Trinité ! Vous êtes la Providence du Père et du Fils en terre. Jamais le Saint-Esprit n'y fût venu, si vous n'y fussiez venu vous-même. La chair n'eût eu cet Esprit, si le Verbe n'eût résolu de se faire chair. Vous êtes la Providence des Anges, parce qu'ils ont été créés par le Verbe. Ils ont été adoptés par le Verbe ; ils ont été justifiés et glorifiés par le Verbe ; par le Verbe ils arrivent devant le Trône divin. Ils ont été envoyés par le Verbe, ils sont enseignés par le Verbe. Ils ont été réjouis par le Verbe. Leurs ruines sont réparées et remplies par le Verbe.

Toutes les créatures sont créées et ont l'être par le Verbe. Celles qui ont la vie ont la vie par le Verbe. En ce Principe Dieu créa le ciel et la terre, et les choses supérieures

et les choses inférieures, les Anges et les Hommes, Jésus et Marie, l'âme et le corps de Jésus-Christ.

Vous me disiez que l'Humilité vous avait tellement rempli que vous désiriez me voir vous appliquer ces paroles : *Terra autem inanis et vacua.* Ma fille, viens considérer cette merveille : du commencement, la terre de mon corps semblait vide et infertile ; c'est pour cela que j'ai dit : la chair ne sert de rien. Après l'avoir portée trente-trois ans sur terre ! Veux-tu voir, ma fille, comment tu dois entendre mon union ? Je n'avais point de personne humaine ; j'attribuais tout à la divinité, et j'avais cette chose en très-grande affection. Le zèle de la gloire divine me dévorait et me rendait affamé. Je dépensais tout ce qui est créé, et tout cela ne me semblait rien, j'en faisais en moi-même un perpétuel holocauste si admirable que les hommes et les Anges ne pourraient l'exprimer. C'est au Verbe à l'expliquer. Je mourrais par la flamme de mon sacrifice, et j'étais en l'oraison de Dieu, quant à ma suprême partie, pendant que l'inférieure demeurait dans un abîme de ténèbres, couverte même sous la confusion des péchés, péchés des hommes

et des Anges. Je ne rachetais pas les péchés des Anges, mais je voyais que leur malice serait aussi longuement opposée au Verbe que le Verbe leur donnerait l'être et qu'ils auraient toujours la rage de n'être pas assez puissants pour s'opposer à ses desseins, en même temps que le regret de n'avoir pas autant de haine que Dieu a d'amour. Quelle confusion était-ce à mon âme quand elle considérait tous les péchés des Anges et des Hommes. Elle était couverte de ténèbres. Elle était abîmée, elle était l'abîme lui-même.

O ma fille, pense à ces choses et sens, si tu peux, ce que je sentais.

Abîme d'Humilité, je ne puis pas sentir. Où en étiez-vous, mon amour? Où étiez-vous avec cette confusion, devant la divinité? Il faudrait connaître comme vous la connaissez, il faudrait l'aimer comme vous l'aimiez, et haïr le péché comme vous le haïssiez pour sentir cette confusion, qui apportait à votre cœur des déluges de larmes et des torrents de sang. Qui eût pu souffrir cela et ne pas mourir? Qui n'eût été englouti dans l'océan des eaux de la contradiction que les pécheurs vous opposaient au profond desquelles votre âme se plongeait? L'huile de la divine misé-

ricorde vous y servait de phare, pour sauver les pécheurs, et vous saviez que votre âme se donnait pour eux au Père Éternel, voulant être triste jusqu'à la mort, pour leur procurer la joie éternelle. Le Père exauçait le Fils, caché sous les eaux et la tempête et l'éprouvait dans ces eaux de la contradiction, sur lesquelles le Saint-Esprit, qui est dit Paraclet, était porté.

Dites-moi, Esprit consolateur, quand vous voliez sur ces eaux, votre amour n'était-il pas votre poids ? Où ce Sauveur se portait, n'étiez-vous pas attiré ?

Pardonnez à ma rudesse, qui ne peut expliquer ce que je pense ! encore ma pensée, est-elle infiniment éloignée des choses que vous couviez de votre vol, ô ma colombe, quand vous voliez sur les eaux des amer-tumes de mon amour.

Oh ! Dieu, que de merveilles se faisaient en cette âme, où était cette nuée caligineuse, quand les ténèbres étaient sur la face des abîmes de l'Humilité ! La puissance des ténèbres combattait contre la lumière cachée. Et mon amour se plaignait : Pourquoi m'avez-vous abandonné ? Le Père des lumières et aussi

vos Apôtres, après vous la lumière du monde, se cachèrent. Mais qu'est-ce que je dis? Vous-même vous vous cachâtes à vous-même jusqu'à la division des eaux que la Divinité fit, car ni les hommes ni les Anges n'auraient eu le pouvoir de vous ôter la vie, ni de séparer cette âme et ce corps que Dieu avait conjoints lui-même.

Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut. Le pardon fut donné aux hommes quand Dieu divisa les deux parts de ce composé qui s'appelle Jésus-Christ. Il vit que cette Rédemption était bonne, venant de l'amoureuse bonté de cet enfant très-obéissant, qui montrait par sa mort l'amour que le Père portait aux hommes. Auprès de Jésus-Christ les hommes sont ténèbres. Pourtant avec lui ils font un même jour, car ils sont de sa race; mais il est Dieu; il est jour; il est matin; il est orient; eux, ils sont le vespre, le soir et le couchant n'ayant que par participation la lumière et la clarté.

O Dieu que la lumière est bonne! O Verbe très-beau, que vous êtes bon de donner à votre âme créée la source de lumière! Que je suis aise de ce qu'elle est un beau jour et que votre corps soit lumineux! Que cette

reverbération est admirable et aimable ! Que je suis heureuse que vous ayez secoué, séparé et enlevé toutes les ténèbres qui vous faisaient souffrir. Que je me réjouis de voir votre corps semblable à un firmament ! Votre corps est semblable à la terre des vivants, capable de faire vivre de vie divine les hommes alertes ! Vous avez rassemblé toutes les eaux de vos mérites, et vous les avez laissées à l'Église ! La congrégation des fidèles est une mer très-grande et très-sacieuse ! O Amour, vous vous êtes desséché et rendu sec à la Passion ! O terre des vivants, c'était pour m'humecter ! Vous vous êtes appauvri, afin de m'enrichir et ma portion est la terre des vivants, et mon breuvage est la mer de vos bontés ! O mer d'amour, âme très-sainte, ô terre de grâce, germez donc dans mon cœur toutes les herbes, tous les fruits et toutes les semences de vos délices ! Produisez en moi ces diversités très-multipliées de votre unique esprit ! Faites luire en moi ce grand luminaire qui fait l'âme adhérente à votre être incrémenté ! Que je ne puisse, même quant à la partie inférieure, me détacher de cette adhésion ! Vous le désirez, cher Amour, vous le pouvez, vous l'avez gagné

par vos mérites. O Verbe incarné ! ô grand Luminaire ! vous pouvez marquer en moi les années, les jours, les heures et les moments par un signe d'amour ! Quant au ciel de mon entendement et de ma partie supérieure, vous pouvez me donner une lumière pour savoir ce que je dois faire en terre, pendant la nuit profonde de la conscience des créatures, et même du ciel de vos caresses vient une lumière qui éclaire la terre de mon bannissement, rendant mes résolutions fermes comme des étoiles. Vous pouvez, mon Tout, faire qu'en votre vertu se produise des vertus vivantes, et enfanter des âmes en terre qui aient la vie, qui marchent par l'action, ruminent par l'oraison, qui volent sous les cieux de vos merveilles, et qui nagent dans les eaux profondes de vos sacrés mystères ! Vous pouvez, Amour, envoyer toujours votre Esprit, qui renversera et renouvellera la face de la terre, et entretenir mon âme de vos beautés et la configurer en vous-mêmes, *tanquam a divino Spiritu.*

Etant votre image, je serai vos délices ; le ciel et la terre seront parfaits en moi ; vous ferez votre repos, et le jour du Seigneur sera sanctifié. Je ne ferai plus rien de moi.

Cette fontaine vivante, ce Sauveur qui est monté au ciel pour m'arroser, m'arrosera et fera merveille en moi qui n'opérerai qu'en lui. Sans lui je ne puis rien faire. Vos eaux et votre Esprit opéreront; votre Verbe et votre Esprit, ô Père saint, planteront en moi Jésus-Christ, l'Arbre de vie, avec toutes ses appartenances. Le céleste Adam et la nouvelle Ève, la Mère admirable, seront les jardins de ce paradis. De ce jardin sortira le fleuve de volupté qui arrosera tout le paradis, s'étendant sur les quatre parties où les saints s'étendent, en la hauteur, profondeur, largeur et longueur de la divine Charité !

CHAPITRE XIII

Que le divin amour se plaît à mettre les âmes
en divers états; faisant d'elles sa joie et
sa proie.

A quatre heures après midi, je sentis mon cœur percé et comme sacrifié, d'où suivit une défaillance de tous mes membres. Revenue de cette faiblesse, je me trouvai dans une grande abondance de joie. Mais le vendredi suivant, qui était le 28 mai, je me trouvai dans un ennui et une détresse non pareille, me voyant abandonnée et désolée dans le délaisséement des hommes et de Dieu. Dieu me fit entendre que deux ans auparavant il avait occupé mon cœur, afin que la tristesse n'approchât pas de moi, que depuis deux ans j'avais vu cette colombe s'envoler et se tenir en haut pour voir mes combats, qu'auparavant il avait tendu des lacets pour me prendre, mais que maintenant j'étais

livrée en proie à un vautour, vautour d'ennui, vautour d'amour. Le vautour me rongeait et me déchirait les entrailles. Je désirais vivre et je voulais mourir. Je voulais mourir pour jouir de mon bien-aimé, mais je voulais vivre, pour parfaire son œuvre, et pour procurer sa gloire. L'Epoux me disait qu'il m'avait choisie pour sa proie, que l'amour prend plaisir aux transformations, qu'il était mon Roi, qu'il m'avait pendant plusieurs années nourrie délicieusement, que désormais il voulait me voir mourir à moi et à tout ce qui n'était pas lui. Qu'étant morte à moi-même, il se voulait, par une divine manière, rassasier de moi, en me changeant en lui, qu'en cela était son plaisir divin et mon souverain bonheur, que c'était une plus grande faveur d'être sa proie que sa musique, que c'était devenir une même chose avec lui, autant que cela se doit, que tout amour tend à l'union, mais que l'amour divin veut l'Unité, parce qu'il est Tout-Puissant. Entendant que mon Royal Époux voulait être mon rigoureux, mais amoureux vautour, je m'abandonnai à ses cruautés que j'estimais plus agréables que toutes les caresses des hommes et des Anges.

Je lui disais dans mes amoureuses détresses, que je lui offrais mon foie embrasé, car j'expérimentais la parole du prophète : *De excelso misit ignem in ossibus meis et erudit me.* Vous me rendez savante dans vos opérations par la lumière ardente que vous m'avez envoyée d'en haut. Je ne jette pas mon foie contre la terre, comme ce discret prophète, quand ses yeux étaient défaillants, après des torrents de larmes. Il n'attendait que des limbes ; les cieux n'étaient pas encore ouverts. Pour moi, je sais qui vous y êtes ; c'est ma joie de vous savoir dans votre gloire, bien que mon esprit soit en soi désolé par votre divine permission, s'il ne m'est pas permis de dire, ordonnance. Vous combattez pour sauver, et je veux bien être abattue. Ma gloire est d'avoir un Homme-Dieu pour vainqueur, et son amour me fait voir qu'il est en même temps mon vaincu, puisqu'il brûle dans mes entrailles, étant mon feu et mon phénix, par lequel je sens une nouvelle vie.

Je lui dis que je peux, sans être hypocrite, persévérer avec lui dans les flammes sacrées dont le principe est le Père, dont la voie est le fils, dont le terme est l'Esprit ! Ma tris-

tesse était extrême et ma joie excessive. Je comprenais jusqu'à un certain point comment le Sauveur avait été, dans le jardin des Oliviers, possédant divinement sa joie béatifique en sa partie supérieure, et souffrant la tristesse terrible dans sa partie inférieure, quand il disait: mon âme est triste jusqu'à la mort.

J'expérimentai deux contraires en un même sujet, et comment la divine ordonnance savait et pouvait diviser les eaux supérieures et les eaux inférieures, comment elle donnait pouvoir à la tristesse d'assaillir l'âme pendant qu'elle relevait l'esprit dans la jouissance de la joie.

L'âme se voit en délectation, à la droite de son bonheur, et en affliction, à la senestre de son malheur, affligée par la puissance des ténèbres, et consolée par la commission des Anges. Mais, ô merveille! voici Dieu lui-même! Il s'y trouve pour la soutenir lui-même, comme s'il était saintement impatient, comme s'il craignait que les Anges de feu ne fussent pas assez prompts pour la soutenir en ses conflits et en ses pamoisons, mêlées de crainte et d'amour! Comme elle n'a ni tant de lumière, ni tant d'ardeur que

le Verbe Incarné, elle n'a pas tant de souffrance: car elle ne connaît pas comme lui la grandeur du Père offensé, ni la bassesse du pécheur, ni la grièveté du péché. Elle ne voit pas comme lui dans les abîmes; ce qui fit suer sang et eau à l'homme de douleurs. Mais elle se sent bien pâlir, rougir, froide de crainte d'elle-même, et en chaleur de confiance en lui. Elle prend parfois force de ses faiblesses par l'aide d'une puissance secrète, qu'elle pense être de celui qui est Dieu, Dieu caché et Sauveur. Ces sentiments divers la font toujours tenir entre l'amour et la crainte; ils la tiennent suspendue avec Job, qui disait dans sa terreur: *Quamobrem suspendium elegit anima mea.* Il avoue qu'il n'est rien, et s'étonne qu'un Dieu souverain et tout-puissant combatte contre un homme qui n'est rien, dont les jours s'évanouissent et passent comme une ombre.

Jacob exprime bien ce que Dieu fait; car il semble à l'âme que l'aurore lui paraît, au moment où Dieu la visite. Mais soudain il pariat une nuée qui le cache. Et, après cette nuée, l'âme est assaillie de tempêtes. Et elle s'accuse en se plaignant. *Usquequò non parcis mihi, nec dimittis me ut glutiam salivam*

meam. Peccavi; quid faciam tibi? O custos hominum, quare posuisti me contrarium tibi et factus sum mihi met ipsi gravis?

Ah ! Dieu tout - puissant, pourquoi ne m'ôtez-vous pas ces péchés qui vous déplaisent ? Pourquoi ne me délivrez-vous pas de mes iniquités ? Je me sens insupportable à moi-même. Le poids de mes péchés m'est une charge intolérable. Vous me dites que vous voulez me changer en vous. C'est une charité incompréhensible. Faites festin, ô mon Roi ! Dévorez-moi avidement, ô mon divin vautour ? Mes entrailles sont à vous, ainsi que tout ce que je suis. Si vous permettez qu'un autre vautour les dévore, j'entends les menaces que vous faites à celui-là, disant qu'il sera jeté à la voirie.

Cher Amour, que je m'endorme en votre sein, puisque vous m'y voulez introduire en me prenant pour proie ! Changez-moi en vous, comme vous l'avez promis à mon Père saint Augustin de le changer en vous, et non pas vous en lui ! Les flammes qui embrasent mes entrailles me font connaître votre divine présence ! Je veux retourner à vous, qui êtes mon principe, pour me perdre heureusement en vous, qui êtes ma fin !

Consumez tout ce qui est de moi. Élevez mon esprit sur la pointe de votre flamme, comme l'Ange qui annonça la naissance de Samson s'envola par la porte de feu du sacrifice.

CHAPITRE XIV

De la noblesse et excellence de la grâce.

Mon divin amour m'éclairant intérieurement, me disait que la grâce est la très-noble production de Dieu hors de soi ; et qu'elle lui rend agréables toutes les autres productions, les ramenant à leur principe, à leur source première ; car elle procède de Dieu et retourne à Dieu par un cercle non moins merveilleux que celui que Saint-Denys a reconnu dans l'amour de Dieu pour les créatures, attendu que la grâce en Dieu n'est pas différente de l'amour ; la grâce est l'objet de l'amour de Dieu, ensuite sa cause ; ainsi la grâce et l'amour vont l'un au-devant de l'autre, l'un étant le terme de l'autre. De même que, dans les opérations intérieures de la divinité, le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils est le terme auquel aboutit

la fécondité divine, réflexion et retour incompréhensible de Dieu sur lui-même, lien et nœud du Père et du Fils, ainsi la grâce, étant le plus noble germe que Dieu pose dans la créature, la fait retourner au créateur, l'attache à lui et la réunit à son principe. L'amour de Dieu, qui est une grâce immanente, le presse de donner la grâce de complaisance à la créature en qui il prend son plaisir. Par cette grâce, la créature retourne à Dieu qu'elle aime ; par cet amour elle attire une nouvelle grâce qui la rend plus aimable et l'unit plus étroitement à son Principe. Et ainsi se fait un perpétuel cercle d'amour et de complaisance, une production de Dieu hors de lui-même et un retour de la créature en Dieu. La Divinité fait un cercle en soi-même par sa plénitude essentielle ; et la grâce, par le retour qu'elle nous donne vers notre principe, ramène la créature à son point de départ.

Le cercle se brise parfois, et le mouvement s'interrompt, lorsque la grâce est étouffée dans la créature. Mais elle demeure toujours entière dans son principe et dans sa source, qui est le sein de la divinité. Quand la grâce de complaisance meurt dans la créature,

la grâce de bienveillance vit toujours en Dieu.

Le premier meurtre qui s'est commis est le meurtre de cette fille aînée de Dieu, qui est aussi son épouse. Car le péché l'a tuée dans l'Ange, et l'Ange, devenu démon, l'a tuée par le péché dans l'homme. L'homme, le démon et le péché l'auraient voulu massacrer dans Jésus-Christ, qui, étant la grâce de Dieu, a goûté la mort pour tous. En figure de ceci, après la mort de la grâce, en Adam, l'agneau fut occis dès l'origine du monde. La grâce a changé la mort en vie.

Tout le germe et principe de grâce que Dieu avait voulu mettre dans l'Ange et dans l'homme s'est rencontré plus glorieusement et plus éminemment en Jésus-Christ qui, rempli d'une grâce infinie, a communiqué sa plénitude à tous ceux qui, depuis le premier meurtre de sa grâce dans l'homme et dans l'Ange, l'ont reçu.

Il a un grand regret de voir massacrer la grâce qu'il a méritée et qu'il communique avec son Père, et si Dieu était capable de tristesse, il concevrait une douleur infinie, parce qu'on a égorgé sa fille ! La plus noble de ses productions extérieures est assassinée

et pour réparer cet affront, Jésus-Christ a institué un sacrifice de grâce, qui est l'Eucharistie, dans lequel la grâce substantielle, c'est-à-dire lui-même, est sacrifiée continuellement.

La grâce est toujours victorieuse et merveilleuse en ses œuvres. Les saints n'ont rien fait de grand que parce qu'ils ont trouvé grâce devant le Seigneur. Noé, au milieu d'un monde corrompu, trouva grâce devant Dieu, se moqua des eaux du Déluge qui noyaient le monde, sauvé par la grâce plutôt que par l'Arche.

Abraham vainquit par la grâce le feu où les Chaldéens l'avaient jeté. Par la grâce il surmonta toute la nature, quand il sacrifia son Fils unique, le ris et la joie de son cœur !

La grâce a vaincu Dieu en la personne de Jacob qui lutta contre le Seigneur et prévalut contre lui, à la faveur de l'aurore. L'aurore distillait la grâce et présageait le Midi !

Tout ce qui participe à la grâce est agréable à Dieu. Dieu regarda Abel et ses présents. C'est à cause de la grâce que Dieu est jaloux de ce qui touche les saints. Il les voit dorés de la grâce qu'il leur a communiquée.

Pendant cette intelligence, je voyais et sentais un rayon sur ma tête ; ce qui m'arrive assez souvent. Mais je ne savais, je l'avoue, comment rendre ce que je voyais. Il me semblait peindre des rayons lumineux avec un charbon noir. Mon divin amour me faisait connaître qu'il prend un tel plaisir dans une âme ornée de la grâce, que si, par une impossibilité absolue, la sainte Trinité cessait d'habiter dans son immensité propre, elle logerait dans l'âme à qui Dieu a fait ce don. Il a fallu que Jésus ait souffert les choses humaines pour entrer dans sa gloire ; mais pour entrer dans l'âme qui a la grâce, il souffre les choses divines, parce qu'il souffre la violence et l'impétuosité de son amour, qui le presse d'entrer ; il souffre aussi les choses humaines ; car il souffre les imperfections et les péchés de cette âme, et quand l'âme qui a la grâce souffre, Jésus souffre avec elle ; car l'amour rend les souffrances communes. Si le péché n'eût tué la grâce, Jésus, pour entrer dans sa gloire, n'eût pas souffert les choses humaines.

Il n'eût souffert que les choses divines, à savoir son amour.

Le Verbe, voyant la Vierge pleine de grâ-

ces, ne voulut plus tarder à se faire homme, et saint Gabriel, qui fut l'ambassadeur de ce mystère, saluant la Vierge, ne trouva pas de titre plus auguste que celui-ci : *pleine de grâce*. Ainsi la grâce fut la base, le soutien et le support de la maternité en la Vierge, dans laquelle le Verbe est entré comme dans sa gloire, et là il n'a souffert ni les choses humaines, ni les imperfections, mais il souffrait un amour d'autant plus violent que la même plénitude de grâces, qu'il avait épanchée en Marie, l'attirait en elle plus puissamment.

Le Verbe entre en sa gloire quand il entre dans le sein du Père, duquel il n'est jamais sorti ; il entre dans sa gloire, quand il entre dans son humanité par la vertu de l'Incarnation, qui s'opéra dans le sein de Marie. Il entre dans toutes les âmes élevées en grâce, pour y reluire comme un soleil dans un cristal que lui-même rend lumineux, et encore il entre dans sa gloire, quoique la gloire de cette grâce vienne tout entière du soleil qui l'illumine, lequel est dans la gloire qu'il a produite lui-même.

La grâce est un rayon de la beauté de Dieu sur l'âme, qui, à cause d'elle, devient

son Épouse. Assuérus fut gagné par la beauté d'Esther qu'il prit pour épouse, quand elle parut devant lui. Et lorsqu'elle voulut demander la vie pour son peuple, elle ravit ce prince par sa bonne grâce, et il pardonna, et il se fit le serviteur de la beauté de son Épouse, qu'il rendit maîtresse de son sceptre, et maîtresse de sa volonté.

Les yeux de Dieu, après la contemplation de sa propre et naturelle beauté, sont arrêtés à contempler la beauté de la grâce, et ses oreilles attentives à écouter sa requête. C'est pourquoi l'Époux dit à l'Épouse : *facies tua decora* : *Sonet vox tua in auribus meis*. David avait bien dit que les yeux de Dieu n'étaient pas seulement ouverts sur les justes : *Oculi Domini super justos*, mais qu'ils étaient fixés et arrêtés sur eux ! *Firmabo super te oculos meos*.

Quand le péché a banni la grâce de l'âme, soudain qu'elle y est semée de rechef, elle donne la vie à toutes les bonnes œuvres, qui étaient mortifiées, ayant ressuscité l'âme. Si la grâce était capable de douleur, elle pleurerait les œuvres mortes auxquelles elle ne peut donner la vie. Elle s'en sert pour donner la compassion au pitoyable Samaritain. Saint

Paul nous exhorte à ne pas la recevoir en vain ; Car ce serait battre l'air avec incertitude.

Jésus-Christ a institué l'Eucharistie, qui est le Sacrement de grâce, afin d'entretenir et de conserver la grâce. Les Sacrements sont les canaux par lesquels elle coule sur nous. Ainsi se continue le commerce du ciel et de la terre. Car tout ce dont nous jouissons dans le ciel est produit en terre par la grâce.

La grâce est le sceau et le caractère qui marque l'âme. Le Verbe est le caractère de la substance du Père, et il s'applique et s'imprime par la grâce dans nos cœurs.

Jésus-Christ, qui est plein de grâce et de vérité, désire communiquer ses trésors aux hommes. Les yeux amoureux et le cœur libéral de Dieu ne produisent que la grâce, qui semble terminer les productions extérieures de Dieu, ainsi que dans la Trinité, le Saint-Esprit, qui procède par amour, fait la clôture des opérations intérieures.

Qui veut faire plaisir au Saint-Esprit doit recevoir beaucoup de grâces. La Vierge lui est agréable par dessus toutes les créatures, excepté l'humanité du Verbe, qui a la grâce

substantielle, étant portée par la divine hypostase. C'est de cette admirable Vierge que l'Ecclésiastique dit : *Ipse creavit illam in Spiritu Sancto.* Non content de lui donner la plénitude de la grâce, il a voulu demeurer en elle et sur elle ; sa bonté se plaisait à mesurer ces inondations et ces profusions à la mesure de son amour. Cette mesure n'est ni la mesure de l'homme, ni la mesure de l'Ange. Cette mesure suffit cependant pour mesurer la Jérusalem qui fut montrée au favori du Verbe, mais ne suffit pas pour mesurer la grâce donnée à Marie.

CHAPITRE XV

Que le Verbe Incarné a pesé le feu et
mesuré le vent.

Mon divin amour, le Verbe Incarné me dit qu'il me voulait expliquer les paroles que l'Ange dit à Esdras, quand il lui commanda de mesurer le souffle du vent et de peser le poids du feu¹.

Le Prophète étonné avoua que ce commandement exigeait une chose supérieure à l'industrie de l'homme.

Le Verbe m'expliqua que dans le sein de son Père, il accomplit cette merveille. Il mesure avec lui le souffle et le vent du Saint-Esprit qu'il spire, respire et soupire avec lui. Le Saint-Esprit est un souffle et un vent d'amour que le Père et le Fils produisent par

¹ Quatrième livre, non canonique.

un mutuel soupir absolument ineffable. Le Verbe est le terme de la connaissance du Père. Il connaît tout ce que le Père connaît. Il l'aime autant qu'il est aimé de lui. Avec son Père il produit un amour qui leur est égal et qui n'a d'autre mesure que l'immensité.

Le Verbe mesure les soupirs des Saints ; il en tient un compte précis, quoiqu'ils soient presqu'aussi nombreux que les moments ; car si leurs aspirations et leurs respirations sont fréquentes, si tous les cheveux de ma tête sont comptés, qui ne croira que les soupirs des Saints ne le soient, puisque ces soupirs viennent de Dieu et retournent à Dieu ? L'âme anime et vivifie le corps ; le Saint-Esprit, qui est le soupir de Dieu, vivifie les Saints. Il les fait soupirer et retourner à Dieu, par la vertu de l'amour dont il les rend capables et dans la mesure de l'amour dont il les rend capables.

Jésus-Christ mesure le souffle de son Esprit, qu'il donne aux Apôtres et à l'Église. Il souffla sur eux, après la résurrection, mais ils ne reçurent la plénitude du don qu'au jour de la Pentecôte.

Le Père et le Fils produisent dans la Tri-

nité le Saint-Esprit, communiquant leur plénitude avec leur impétuosité propre à leur Esprit substantiel et subsistant. C'est par cette production que la plénitude de la Divinité trouve en la troisième Personne son expansion propre. C'est pourquoi le Saint-Esprit, dans la Trinité, est le terme et la paix. Je parle ainsi, parce que les mots me manquent pour dire ce que je veux. Le Verbe Incarné l'a glorifié. Pressé par son amour d'envoyer le Saint-Esprit à l'Église, mais ne les trouvant pas encore disposés, il attend que les Apôtres se préparent par la prière à recevoir cette plénitude. Puis il envoie du ciel en terre, avec un grand vent et un souffle impétueux, la plénitude, le Saint-Esprit, le baiser du Père et du Fils, le nœud substantiel qui les unit, le terme auquel aboutissent les communications internes.

Il vient néanmoins avec grand éclat, grand assaut et grand bruit, pour attirer la nature humaine et la relever en l'attirant. Ce bruit, bruit qui se fit tout à coup, ce vent extraordinaire, c'est l'impétuosité de l'amour qui se trahit.

Les Apôtres recevaient le Saint-Esprit

pour tout le monde, étant la source qui devait envoyer les ruisseaux, et du haut de Sion, du haut de la montagne, s'écouler sur toute la terre. Ce vent était pour porter par tous les coins du monde la parole que le Verbe leur avait confiée, et l'Esprit, qui est l'éternelle paix de la Trinité, devait pacifier le monde par l'amour. Jésus-Christ a mesuré ces plénitudes et ces souffles de l'esprit et ce vent qui, par toute la terre, devait animer l'Église.

Jésus-Christ pèse le feu, quand il produit avec son Père le feu et l'ardeur de leur mutuel amour, qui est le Saint-Esprit.

Le Verbe est lumière. Aussi agit-il par la voie de l'intellect. Le Saint-Esprit est ardeur, feu et flamme. Il brûle dans la volonté du Père et du Fils desquels il procède. Ce feu est aussi grand que la lumière et a les mêmes immensités que la connaissance.

Ce Verbe, qui est la lumière de Dieu, donne son poids à la flamme, qui est le Saint-Esprit. Il pèse l'amour que le Père a porté au monde, en lui donnant son Fils unique. Nul autre que les trois Personnes Divines ne peut comprendre cette courte parole : *ainsi Dieu a aimé le monde !* Le

Verbe pèse le prix de l'amour des Anges, qui sont ministres du feu. L'Homme-Dieu pèse le feu du péché qui consume le monde et cette fournaise de Babylone qui l'embrase continuellement. Il pèse le feu de la colère du Père contre les pécheurs : car il s'est chargé, innocent, de ce poids très-lourd.

Il avait le droit de s'asseoir, après avoir porté le poids du péché, comme il s'assit auprès du puits de Jacob, lorsqu'il voulut convertir la Samaritaine, fatigué du chemin qu'il avait fait pour la sauver.

Il pèse le feu de l'amour que la divine bonté nous donne et que chacun de nous entretient dans son âme, comme dans un foyer sacré ou sur un autel d'holocauste. C'est lui qui le distribue et qui désire qu'il brûle et rende nos âmes de flammes, selon la mesure des grâces qu'il nous élargit. Comme Dieu, il donne la grâce. Comme homme, il l'a reçue par plénitude, et de cette plénitude chacun reçoit suivant le bon plaisir de Dieu et notre disposition. Le Verbe n'a pas d'autre mesure que l'égalité des trois Personnes divines. L'abaissement de Jésus n'a pas diminué sa grandeur. Jésus possède corporellement toute la plénitude de la Divi-

nité qui lui est communiquée par l'union hypostatique.

Les humiliations de la nature humaine n'empêchent pas la possession de cette plénitude, qui a pour mesure l'immensité. Quant aux grâces créées et aux flammes allumées en Jésus-Christ, elles n'ont pas la mesure commune, mais elles sont elles-mêmes la mesure universelle des grâces universelles, qui grandissent ou diminuent, selon qu'elles s'approchent ou s'éloignent de la Sainteté divine.

La Divinité est un océan dont le Verbe compte toutes les gouttes. Il reçoit l'océan de l'entendement du Père, duquel il sort comme une rosée : *ante auroram ros nativitatis tuæ.*

Il sait combien il reçoit de son Père et combien il lui rend ; combien le Père et Lui donnent au Saint-Esprit, lequel reçoit du Père et du Fils toute leur essence. Il n'y a que les trois Personnes divines qui puissent nombrer les gouttes et les perfections de l'océan de leur divinité.

Le Verbe Incarné compte toutes les grâces qu'il a données et méritées à toutes les créatures, celles aussi que son humanité sainte a

reçues sans compte et sans mesure, parce qu'elle n'est mesurée ni aux choses de l'homme, ni aux choses de l'Ange. Il est séparé des pécheurs. Il est le ciel suprême. Il est le chef-d'œuvre du ciel et de la terre. Il distribue à tous, suivant son bon plaisir et leur correspondance.

Le Verbe Incarné ne dédaigne pas de prendre la mesure et de mesurer la grâce et la gloire que sa bonté communique aux Anges et aux hommes. Il donne aux hommes fidèles les grâces que les Anges apostats ont perdues par leur révolte.

S'il est vrai que les hommes sont logés dans le ciel avec les chœurs angéliques, selon leur amour et leurs mérites, le Verbe Incarné prend plaisir à leur marquer leur place, à les éclairer et à les relever dans la gloire, suivant la mesure de grâce qu'il leur a donnée dans la voie. Jésus-Christ mesure la grâce et la gloire de sa Mère, grâce et gloire que toute la Trinité lui a donnée, suivant ses qualités de Fille, d'Epouse et de Mère de Dieu.

Il mesure la colère de son Père, qui déborderait comme un torrent, abîmant tout dans la justice, si Jésus n'opposait sa misé-

ricorde et ne représentait ses souffrances et ne disait : Jusque-là vous punirez, mais vous ne passerez pas outre. Mon amour veut réduire vos foudres en rosées et je les verserai sur la tête des hommes.

Pourquoi les avez-vous tant aimés, que de m'envoyer au monde pour les sauver par moi-même ? Vous m'avez constitué Roi et Juge. Comme Roi, je fais largesses royales. Comme Juge, je prends en moi de quoi payer pour les hommes desquels je suis le frère ainé. J'ai le vent en main, pour purger mon aire. Je répudie la paille, et veux mettre le bon grain dans mon céleste grenier. Les hommes criminels ne méritent pas de respirer les douces haleines de votre amoureux Esprit. Mais, ô mon Père, je le mérite pour eux. Je le produis avec vous. Je peux l'envoyer comme vous, puisque je suis son principe, au jour de votre vertu qui est moi-même. Je suis votre Fils, engendré en la splendeur des Saints. Je suis lumière de lumière. Je communique au Saint-Esprit sans supériorité l'essence que je reçois de vous sans abaissement, que vous lui donnez avec moi, et il la reçoit de vous et de moi sans dépendance.

Je le puis donner, puisqu'il veut être notre don, comme il est notre amour, notre commune aspiration, et l'air divin par lequel nous respirons en l'ardeur de notre flamme. Il veut bien être envoyé dans mes fidèles avec lesquels j'ai promis de demeurer. Je n'estime pas avoir assez montré mon amour pour la nature humaine, si, après l'avoir assumée, je ne tire de prison ceux qui doivent jouir des joies que ma croix leur a acquises. Je l'ai portée, je me suis laissé clouer sur elle, pour qu'ils participent à la nature divine.

Mon divin Amour, vous êtes ce Pontife qui a pénétré les Cieux des cieux, après avoir pénétré le centre de la terre. Vous avez pénétré tout ce qui était capable de pénétration, et assumé toutes nos misères, hors l'ignorance et le péché que vous haïssiez essentiellement. Vous êtes la vertu agissante qui pénètre et remplit tout. Et le grand saint Paul a pu dire : *Ascendit super omnes cælos, ut impleret omnia.*

C'est vous qui distribuez les dons. Vous donnez aux uns l'apostolat, aux autres la prophétie, à ceux-ci le don d'évangélistes, à ceux-là celui de docteurs. Vous les avez tous

remplis de biens, suivant la mesure de votre sagesse et de votre bonté amoureuse.

Et vous nous désirez parfaits en l'adoption du Père Éternel.

Et vous êtes la mesure de toute perfection.

CHAPITRE XVI

Que le Divin Sacrement est l'œuvre du Seigneur, le soleil de gloire, la fournaise qui brûle les âmes saintes, et qui les élève en grandeur.

Memor ero igitur operum Domini ! Puisqu'il vous plaît que nous ayons mémoire de votre Passion amoureuse par le signe d'amour, par le saint Sacrement, en ces divines paroles de la consécration où vos merveilles éclatent en abrégé , levez-vous , ô Soleil Orient, lumière de lumière , qui regardez tout et par qui le Verbe éternel nous regarde. Par vous il nous a créés ! par vous il nous a illuminés ! Mais en cette œuvre adorable il est rempli de gloire, et le Saint-Esprit est rempli de gloire ! Vous êtes rempli de gloire ! votre humanité est pleine de gloire ! Le Père remplit cette œuvre de gloire ! Vous la rem-

plissez ! Le Saint-Esprit la remplit ! Votre humanité la remplit ! Qui eût osé penser une telle communication ? C'est la bonté de Dieu qui l'a poussé à cette liberalité divine. Il se donne tout à tous, et tout à chacun.

O Dieu, quelle bonté de nous conférer ce don et de nous rassasier de vous-même, et de nous laisser toujours le désir de vous recevoir !

Oh ! que l'âme est relevée à ce firmament sublime dont la beauté est essentielle, parce que le Verbe divin est le support du corps, du sang et de l'âme, communiqués par ce Sacrement en don et en viande à l'homme. Là est la vision de gloire puisque là est cette âme bienheureuse, dès l'instant de l'Incarnation. Là est ce corps glorieux ; là est ce vrai Dieu et vrai homme, la bénédiction des anges et des hommes. Comme il est la sienne, il a voulu être la nôtre, avec cette différence que, le recevant tout entier, nous ne le voyons pas et ne le comprenons pas totalement comme il se voit et se comprend totalement lui-même par son immense capacité.

Or, ce divin soleil fait des sorties et des levées dans nos âmes, sortant de soi, pour

parler à notre manière, sortant de soi, pour entrer en nous, comme dans et sur notre horizon. Il nous paraît orient, nous illuminant d'une manière sublime, faisant voir à l'âme au fond d'elle-même de merveilleuses opérations, et cette nouvelle Sion juge que le silence est une louange plus élevée que la parole. L'âme rend ses vœux au Seigneur en Jérusalem, dans la divine paix, où la chair, habituée en ce monde à faire la guerre à l'esprit, se trouve en Jésus-Christ parfaite-ment pacifique, et le repos dure aussi long-temps que cela plait à l'Amour. Et j'affirme qu'il est vrai dès ce monde que l'âme peut dire au commencement de l'union : *exaudi orationem meam, ad te omnis caro veniet.* Si elle expérimente que tous ses sens sont engloutis en Dieu, et qu'elle est une Jérusalem, elle sent que Dieu l'exauce.

Jérusalem ! Là se trouve une participation de la gloire de Celui qui habite dans l'âme et qui relève ses puissances dans ses demeures admirables où il la remplit des biens de sa bonté, laquelle paraît à découvert dans la Sion céleste, et dans la Sion terrestre, sous les voiles de la foi. Il sanctifie l'âme et le corps comme son Temple ; ne privant pas le

corps, qui coopère à l'innocence de l'âme, des biens qu'il juge lui être convenables. Bienheureuse Epouse que Dieu a choisie et élevée, habitant en elle, et elle en lui. Si l'âme et le corps jouissent de ces clartés dès l'orient des communications divines, ils font épreuve des douceurs célestes. Mais qu'est-ce donc qu'ils possèdent, lorsqu'il les visite au midi de son ardent amour, où ses admirables rayons tombent à plomb sur elle! *In meridiano exurit terram et in conspectu ardoris ejus quis poterit sustinere?* Il n'y a langue qui puisse exprimer cette ardeur, ni créature qui la puisse soutenir, sans être consumée, si le Verbe incarné ne supporte l'âme, étant la fournaise toute-puissante qui brûle et conserve son sujet. *Fornacem custodiens in operibus ardoris.* Le Verbe incarné étant dans l'âme de la personne qui a communiqué, avec ce Verbe, par concomitance, voici le Père et le Saint-Esprit: *Tripliciter sol exurens montes.* Ces trois divines Personnes brûlent dans les trois puissances de l'âme, qui sont montagnes où elles font leur demeure.

Dans cette âme est la source et fontaine de toute lumière et de toute ardeur. Là est le Père qui engendre son Verbe, là est le

Fils avec le Saint-Esprit, leur spiration active. Le Saint-Esprit termine au-dedans l'opération divine. Mais c'est lui qui commence, poursuit et finit au-dehors, je veux dire dans la personne qui a communiqué, ce que l'œil ne peut voir, ni l'oreille ouïr, ni le cœur de l'homme exprimer. Ici toute vue, toute ouïe, et toute pensée se trouve aveugle, sourde et perdue, mais perdue de la perte que désire à l'âme le Fils de Dieu. Qu'elle soit perdue à tout ce qui est créé pour se trouver dans l'incréé, morte à elle, vivante en Dieu, éprouvant cette promesse : qui perd son âme en ce monde, pour l'amour de moi, la trouvera dans la vie éternelle. En Dieu est la vie éternelle, en cela gît la vie éternelle, dit la souveraine Vérité, de te connaître, ô Père, et Jésus-Christ, que tu as envoyé. J'ose dire que c'est une exubérante mission du Père donnant le Fils, et du Fils donnant avec lui le Saint-Esprit, et du Saint-Esprit donnant ce divin corps et cette âme divine qui sont l'œuvre des trois Personnes.

Mais par une propriété admirable, Jésus-Christ est dit l'œuvre du Saint-Esprit, parce qu'il est survenu en la Vierge ; et comme il

est survenu en Marie, ne pouvons-nous pas dire qu'il survient en la consécration par une opération puissamment amoureuse, étant le terme de la volonté du Père et du Fils, étant leur amour très-pur et très-parfait, et le repos éternel qui les enceint et les lie divinement ? Ne produisant rien en la divinité, le Saint-Esprit opère fortement, ardemment et suavement dans l'humanité de Jésus, et dans l'âme sainte, puisqu'il est le sanctificateur, duquel l'Ange parlait, quand il disait à saint Joseph : *Fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam, quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est.* Je sais que les opérations extérieures sont communes aux trois Personnes, et que l'Ange avait dit à Marie : *Spiritus sanctus superveniet in te; virtus Altissimi obumbrabit tibi*, etc.

Mais le même Ange ne fait pas difficulté de dire à saint Joseph que le Fils de Marie est né en elle par l'opération du Saint-Esprit. Or, le Saint-Esprit nous excite à nous prévaloir de ce divin Enfant, qui est la gloire de son Père et l'honneur de sa Mère à laquelle il est lié par une opération digne de Celui qui l'invente et qui la fait. Hâtons-nous de recevoir ce Sauveur, qui est si grand, égal

au Père et au Saint-Esprit, et qui se donne à nous pour nous rendre grands. C'est la viande des grands. Il se donne dans la voie pour voie, pour vérité et pour joie à l'âme qui l'aime. Il se hâte de venir à nous; hâtons-nous de venir à lui, afin qu'il demeure en nous et nous en lui.

CHAPITRE XVII

La Vierge.

Durant trois heures j'ai été portée dans l'admiration. Je ne sais comment parler de ce que j'ai entendu, de ce que j'ai connu, ni comment décrire ces merveilles.

Il faudrait les splendeurs de la gloire du Père pour exprimer ce qu'il lui a plu de répandre d'illumination dans mes délices et je n'ai que cette encre noire pour le faire. Mais puisqu'il ne m'est pas possible de le décrire autrement! La nécessité n'a pas de loi non plus que l'amour quand il est extrême, à moins que son désordre ne soit un ordre inexplicable. Qui pourrait nombrer sa génération sans savoir ses inventions? Il blesse pour guérir, il combat pour sauver, il abat pour relever, il détruit pour édifier, il tue pour vivifier, il divise l'âme d'avec l'esprit

pour la diviniser, l'unissant à son principe qui est sa fin.

A ceux qui aiment, les imperfections mêmes contribuent au bien, car son exubérante bonté les change en faveur. Sa bonté m'a envoyé une multitude d'esprits éclairés, et la flamme de leurs yeux a éveillé mon âme, et elle m'a ouvert le cœur, et j'ai vu leur beauté, et mes yeux se sont ouverts vers la splendeur de l'Epoux qui venait pour les noces.

Mais avant de parler de ce qui m'est ineffable, j'adore la très-auguste Trinité, le Père dans le Fils, le Fils dans le Père, l'Esprit-Saint dans tous les deux, comme ils sont dans lui.

J'adore donc l'unité de l'essence, et la Trinité des Personnes sans confondre leurs propriétés. J'adore leur égalité substantielle, j'adore le centre éternel qui est partout, dont la circonférence n'est en aucun lieu.

Je dis qu'étant éveillée, j'ai été appelée à contempler le décret éternel de cet amour en faveur de la Mère d'amour que cette Déité souveraine a élue pour fille, pour mère et pour épouse ; fille de puissance, mère de sapience, épouse de bonté.

Fille de puissance, de sorte qu'elle n'a pu

ni dû tomber parce qu'elle n'est jamais sortie de la main du Père qui l'a créée en sainteté. Elle a toujours été regardée du Fils comme sa mère, mais mère de clarté. L'Esprit-Saint l'a toujours embrasée comme sa pure flamme. Elle a pour principe le Père, pour voie le Fils et pour terme le Saint-Esprit, ce qui la rend si voisine de la divinité, que je dis avec le grand saint Denys que sans cette foi admirable qui me dit qu'il n'y a qu'un vrai Dieu, lequel a créé cette Vierge dans son éternité, je l'adorerais comme une seconde divinité puisque je vois en elle, comme dans une glace très-pure, l'image de Dieu, le trône de sa majesté, où cet ancien des jours s'est assis dès le commencement de ses voies, la possédant comme son héritage glorieux, le chef-d'œuvre de sa puissance ; ne lui pouvant destiner une qualité plus éminente que celle de Mère de son Verbe, par lequel il exprime tout ce qui est de son excellente fécondité, et fait voir son immense clarté aux anges et aux hommes.

Verbe qui est la splendeur de la gloire paternelle, Verbe incarné qui est encore la splendeur de la gloire maternelle ; recevant dès l'éternité son Être divin virginalement.

Il nous montre la pureté du sein paternel; naissant dans le sein de Marie, il nous déclare sa virginal pureté qui a été augmentée par cette munificence, qu'il a bien voulu prendre la nature humaine comme un rayon de la clarté même de sa Mère en échange d'une certaine participation qu'il lui donnait de sa lumière incréeée. Ni les hommes ni les anges ne peuvent comprendre cette opération singulière, mais ils la peuvent adorer.

Quand le Père introduisit en pensée le Fils dans les entrailles de Marie, cela se fit dans le décret éternel, alors que les anges n'avaient pas existence; cela se fit dans l'idée divine éternelle, et quand le Père montra le Fils pour la première fois dans le sein virginal de Marie, il commanda aux anges de l'adorer.

Le Père enfantait Marie en soi comme une fille couronnée de sa puissance. Il posait sur son front la fermeté représentée par les étoiles. Le Fils la revêtit de lumière étant son soleil; le Saint-Esprit la couvrait de l'influence divine, terminant au-dehors les émanations du divin amour; comme il termine toutes les émanations au-dedans, étant le terme immense du Père et du Fils.

La beauté de Marie obligeait les créatures angéliques et humaines à la vénérer, la servir et l'aimer. Les anges qui sont nommés cieux furent ornés pour être ses ministres, servant et admirant cette Reine de gloire qui est le trône de Dieu, duquel procède un fleuve d'amour qui réjouit toute la cité sainte.

Ce fut par une inclination de l'Esprit sur les eaux supérieures que naquit temporellement le Verbe qui est éternellement naissant du Père. Et Marie devient la terreur des démons.

La délectation que Dieu prenait de la fidèle obéissance des anges à Marie est inénarrable.

Il me semble voir une hiérarchie admirable dans laquelle Dieu voulait poser son trône, honorant d'une nouvelle grandeur les anges soumis à Marie et la servant.

Il constitua les uns agissants et les autres administrants. Tous les esprits célestes attendaient cette aurore qui devait leur montrer de nouvelles clartés de leur divin Soleil. Ils espéraient voir ce temple de gloire, où Dieu même devait officier et présenter des sacrifices de louanges; où le Seigneur devait entrer seul, sans ouverture, laissant cette porte du ciel close, puisque par la vertu du Très-

Haut, le Saint-Esprit y surviendrait à l'ombre du Père, et le Verbe se revêtirait des vêtements sacrés dans ce temple divin.

L'Agneau priait pour tous les hommes, Fils divin et humain repaissant la sublimité de ses divines éminences et l'humanité de ses souffrances. — Tous les anges étaient ravis de voir poser le trône de la très-adorable Trinité en Marie et d'y voir la divinité ancienne et toujours nouvelle en vêtement lumineux ! Les désirs divins paraissaient avoir été retardés, de sorte que Dieu paraissait ancien en ses affectueuses pensées.

Et antiquus dierum sedit : vestimentum ejus quasi nix et capilli capit is ejus quasi luna munda : thronus ejus flamma ignis ; rotæ ejus ignis accensus.

Le Père désirait la venue du Verbe et le Verbe se hâtait par le Saint-Esprit, qui, volait pour entrer en Marie dans laquelle par la véhémence de son mouvement il accomplissait un cercle adorable.

Le Père connaît la puissance qu'il a donnée à sa Fille, le Fils la sagesse qu'il a confiée à sa Mère et le Saint-Esprit la bonté qu'il a répandue dans l'Épouse. Si, par une supposition impossible, ces trois divines Personnes

ne se suffisaient pas en elles-mêmes, elles cherchaient et trouveraient leur immensité dans Marie.

Le Verbe s'est fait chair sachant qu'il aurait besoin de Marie, sachant qu'elle le concevrait, qu'elle le porterait, qu'elle l'enfanterait, qu'elle le nourrirait, qu'elle lui apprendrait à parler, à marcher et à compatir à nos infirmités, qu'elle élèverait pour lui des vierges et qu'elle donnerait à son Père un fils serviteur, dans lequel il se glorifierait plus qu'en tout ce qui est au ciel et sur la terre, fils qui serait créateur et créature et qui pacifierait le ciel et la terre, et qui lui soumettrait tout étant lui-même soumis à sa Mère pour le temps et pour l'éternité.

Elle est la désirée de toutes les nations, mais aussi la désirée des trois divines Personnes, car elles ont eu le désir éternel de donner l'existence à Marie; ce désir fut leur amour et Marie fut au dehors l'accomplissement de leurs délices.

Le Père voit en elle sa puissante génération, le Fils sa savante filiation, le Saint-Esprit son ardent amour, son repos; il lie par elle notre humanité à la divinité par le rapport du Verbe qui s'est fait homme en

elle, nous faisant participer par ce moyen à la nature divine.

Dans sa joie, le Saint-Esprit forma de la virginale substance du corps de Marie un corps très-beau et très-parfait au Fils unique du Père.

Qui vocavit nos propria gloria et virtute, per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ.

Quelle joie pour les anges fidèles de voir un homme-Dieu qui venait réparer les ruines faites par les apostats ! Quelle exaltation spirituelle voyant les délices que le Saint-Esprit prenait en la fécondité de Marie par son opération ; étant le terme de toutes les opérations internes, il avait un contentement divin à contempler le Verbe incarné. *Spiritu sancto missa de cœlis, in quem desiderant Angeli prospicere.* Les anges adoraient et admiraient la divine incarnation dans Marie et, dans sa virginal intégrité, ils la reconnaissaient mère du Sauveur.

Retournée à son Père, Marie est dans la plénitude de sa puissance, car elle peut par son Fils qui ne peut rien lui refuser.

La largeur du sein de la Vierge Marie est

inexplicable, car en lui s'est enfermé Celui que les cieux ne peuvent contenir.

Mon amour m'apprit l'explication du signe que vit saint Jean en son Apocalypse, d'une femme couronnée d'étoiles, revêtue du soleil, et foulant la lune sous ses pieds. Sa couronne, ce sont les prophètes, les saints et tout le firmament. La lune marque l'inconstance, le changement, la mutabilité. Les étoiles marquent l'état de gloire qui n'est point sujet aux vicissitudes.

La Vierge envoie ses influences partout et même sur les hommes inconstants. Elle a toujours fait des largesses en tous lieux, alors qu'elle était en cette vie notre exemplaire et notre modèle. Maintenant, dans la gloire, elle agit encore sur les hommes et même sur les anges qui tiennent d'elle des secrets. — Saint Paul dit qu'il jugera les anges et qu'il les a enseignés : — qui doutera que ce privilége n'appartienne surtout à Marie ?

Le soleil signifie la divinité, la lune est un astre humide qui représente le Saint-Esprit, qui a rafraîchi par son ombre sacrée l'ardeur qui eût consumé la Vierge quand se fit l'Incarnation.

CHAPITRE XVIII

Le silence de la semaine sainte.

Considérant le silence que l'Eglise garde le jeudi, le vendredi et le samedi saints, j'entendis que les mystères du Verbe incarné ont leurs figures, et que le silence d'une demi heure, gardé au ciel, d'après saint Jean, figurait le silence gardé sur la terre pendant la mort du Fils de Dieu. Jésus-Christ luttait contre le démon et contre toutes les créatures qui combattaient ensemble contre la folie de la croix. Jésus-Christ luttait au même moment contre la colère de son Père. Autrefois le Seigneur fort et puissant donna à saint Michel les armes resplendissantes de la sagesse divine pour combattre l'orgueil des esprits révoltés. *Quis ut Deus?* Jésus combat avec les armes d'une folie apparente. Saint Michel se sert de la

puissance dont Dieu arme son bras pour renverser le dragon et ses adhérents, et pour les chasser du ciel. Le Seigneur lui brisa la tête par sa faiblesse. Saint Michel attire à lui les Anges fidèles qui demeurent dans le devoir et dans l'obéissance.

Jésus-Christ attire à lui les hommes par le moyen des choses qui les dévraient rebouter : il les attire par la croix. Il combat avec son Père par le zèle de sa gloire. Il combat par obéissance. Devant combattre, il veut lui-même dire l'hymne qu'il lui chante, les yeux collés contre le ciel, témoignant qu'il est venu glorifier son nom, et demandant à son tour d'être par ce divin Père glorifié. Ses Anges sont tous attentifs, pendant que le Père Éternel traite avec son Fils, qui lui dit ces belles paroles. *Te decet hymnus in Sion, et tibi reddetur votum in Jerusalem : ad te omnis caro veniet.* Car en Sion il lui avait rendu la louange singulière, se faisant victime de louange, en l'institution de l'Eucharistie, et il devait le lendemain, lui rendre ses vœux dans Jérusalem, lui offrant l'holocauste de soi-même qu'il lui avait voué dès le premier moment de sa vie, accomplissant toutes choses, suivant sa promesse.

Le silence du Sauveur sur la croix ne fut pas continuel, mais interrompu de quelques cris ; les ténèbres couvrirent la terre depuis l'heure de sexte jusqu'à celle de none : pendant ces ténèbres, se traitaient de grands mystères que la Vierge et saint Jean adiraient, l'amour leur donnant des yeux qui perçaient l'obscurité de cette nuit sombre et extraordinaire.

Je remarque que saint Jean ne fait point mention des ténèbres dans le narré de crucifiement de son maître, parce qu'il fut toujours dans la lumière. Il distingue l'eau et le sang qui sortent du côté du Sauveur, ouvert par la lance du soldat. Ce favori contemplait les merveilles des mystères de la Rédemption que Dieu avait voilés du crêpe de ses ténèbres, et il plut à sa bonté de produire en mon âme avec ces ténèbres des lumières admirables. Ce divin Sauveur me faisait entendre qu'il priait son Père avec des larmes, des gémissements et des cris pour obtenir le pardon des péchés du monde ; et comme il avait coutume de prier pendant la nuit, il pria comme à son ordinaire sur la croix pendant la nuit. Les ténèbres suspendaient les esprits des hommes et les tenaient

en un silence d'étonnement. Il priait son Père d'accomplir ses promesses, et de lui donner une génération multipliée, parce que lui-même avait donné son âme et son corps, mourant parce qu'il le voulait. Le soir, devant sa Passion, instituant le saint Sacrement, il fut institué Roi sur Sion, la sainte Montagne.

Moi qui habite dans une lumière inaccessible, dit le Père, je me moque de leur aveuglement et de leur folie ; ils craignent la vengeance des Romains ; demande-moi toutes les nations de la terre, et je te les donnerai. *Postula à me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ.*

Caïphe a déchiré sa robe, son sacerdoce n'est plus. Il n'était que l'ombre du bien qui contenait la vérité. Qu'il demeure dans l'ombre de la mort, représentée par les ténèbres qui couvrent la terre. Entendant au milieu du silence les paroles du Tout-Puissant, et contemplant ses clartés adorables, tandis que la mort tendait ses voiles sur toute la terre, mon âme ne devait-elle pas être ravie ? Le Père, du haut de sa royale et divine grandeur, traitait avec son Fils suspendu sur le gibet de la croix, duquel il

faisait son tabernacle, et que les ténèbres environnaient comme autrefois la nuit ; comme l'Ange du grand conseil, et comme le roi des hommes et des Anges, Jésus-Christ traite de ses états.

Que vous ai-je fait, Seigneur, pour me faire entrer dans ce conseil privé où vous traitez de vos grandeurs et de votre gloire, pendant que tous les hommes ne voient que vos bassesses et vos mépris ? Que la Vierge et saint Jean y soient, je ne m'en étonne pas. Elle est votre Mère, et lui votre favori. Ils compatisSENT à vos souffrances. Ils ont part à vos mépris. Ils meurent de ne pas mourir. Moi, qui ne souffre pas, qui n'ai ni innocence, ni fidélité, qui vous ai mis en croix par mes péchés, à moi est donnée cette grâce d'entre-
dre les mystères cachés aux siècles, cachés en vous. A moi est donné l'ordre de dire ce que j'ai cru, c'est ce qui me confond.

Ce qui est ténèbres pour les autres est pour moi clair comme le jour. La nuit de vos supplices est délices pour moi. Vous faites miséricorde, parce que vous êtes miséricorde.

Le calvaire est le trône de grâce ; vous y êtes pour pardonner et pour demander pardon. Vous y êtes Victime et Pontife.

Vous êtes monté au sanctuaire, par votre propre sang offrant l'encens de vos oraisons : Votre cœur est l'autel et l'encensoir d'or où est l'amour tout ardent et tout de feu. Votre Père vous reçoit comme l'holocauste parfait. Le voile du temple se déchire. Ces sacrements anciens sont de vides éléments, les figures cèdent à la vérité.

Je vous considère, ô mon amour, sur la croix, célébrant les noces avec l'Eglise et la gentilité.

Mon divin Sauveur, je vois les Anges, les soixante forts d'Israël, qui tiennent l'épée sur la cuisse pour effrayer les esprits nocturnes ; mais vous leur avez défendu, ce me semble, de combattre les puissances des ténèbres qui sont sorties de leurs cachots pour faire leurs derniers efforts.

Quand saint Michel combattit le dragon, ce ne fut pas dans la pleine lumière. Nous remarquons que Dieu, qui est le soleil, n'y parut pas, mais seulement saint Michel, qui criait : *Quis ut Deus ?* J'entendis que mon Sauveur viendra glorieux et impassible au dernier jour des hommes mortels, en l'éclat de sa majesté, *in nubibus cæli*, parce qu'au dernier jour de sa vie possible il fut crucifié

dans ces nuées de la terre. Les nuées du ciel ne sont que lumière : telle était celle qui déroba ce même Sauveur aux yeux des Apôtres, au jour de son Ascension. Les nuées de la terre sont des vapeurs qui cachent le soleil. Il est mort *in nubibus terræ*, ainsi qu'il viendra juger les vivants et les morts *in nubibus cæli*. J'entendais que mon divin Sauveur traitait avec son Père des plus grandes affaires de ses états éternels, et qu'il fallait que ce fût dans le secret.

Moïse, traitant avec Dieu l'alliance du peuple juif fut caché dans une nuée obscure, *in caligine*, et quand il vint signifier le traité au peuple, il fallait qu'il voilât sa face.

Le Sauveur en croix, pendant ces ténèbres traitait avec son Père l'alliance du monde, le choix des élus, le partage de ses grâces.

Les Juifs s'obstinèrent et s'endurcirent en eux-mêmes. Ils conclurent leur réprobation, imitant le prince des ténèbres, et la bonté de Dieu conclut la vocation des gentils en leur place ; ceci se passa dans les ténèbres. La figure en avait été expresse en la ruine des Egyptiens et la sortie des Hébreux, qui eurent lieu la nuit. Il est évident que l'Ange exterminateur, traversant l'Egypte sur la

mi-nuit, remplit les maisons de morts, et que les Hébreux qui avaient teint leurs portes du sang de l'Agneau immolé sur le soir, furent épargnés. Ils sortirent chargés des dépouilles d'Egypte, par la faveur divine qui mit la confusion et l'effroi dans l'esprit des Egyptiens. Les eaux de la mer Rouge se divisèrent pour livrer passage au peuple de Dieu et se réunirent pour engloutir les Egyptiens.

La parole de Dieu se fit entendre du haut du trône royal de la croix, car le Sauveur semblait n'avoir voulu accepter le titre de Roi qu'en la croix. Il crie deux fois, la première fois: *Eloi, Eloi, lamma Sabacthani* et la seconde fois, au moment de rendre l'esprit.

Il crie, avant de rendre l'esprit, que tout est consommé, qu'ils ont employé toutes leurs forces et que tout leur empire a pris fin. Il crie aux Pères gémissant dans les limbes que leur délivrance s'approche. Il crie à son Père qu'il a tout accompli et satisfait à tout.

Il ne se trouvait plus rien dans toutes les anciennes figures et prophéties qui n'eût été exécuté, il s'écria: *Consommatum est*, et, après avoir recommandé son esprit à son Père, il le lui rendit. Avant d'expirer, il avait

crié à toutes les créatures, d'une voix forte et puissante, qu'il rompait les liens de leur captivité, brisant, en figure de cela, les pierres et les rochers. En criant au Lazare de sortir du tombeau, il l'avait ressuscité avec la puissance de cette même voix. A sa mort, il ressuscita, non-seulement ceux dont les sépulcres s'ouvrirent alors, mais toute la nature humaine morte dans le péché. Les ténèbres couvrirent les Egyptiens pendant que les Israélites jouissaient de la lumière. Maintenant les ténèbres enveloppent les Israélites pendant que les Gentils commencent à voir poindre la lumière.

Le soleil de justice, qui se couchait dans la Judée, vint se lever sur leur horizon.

Les Egyptiens persécutaient les Israélites ne voulant pas les reconnaître pour enfants de Dieu. Ce peuple, tant aimé du Seigneur, après avoir expérimenté les faveurs de son bras tout-puissant, se moquait des Gentils.

Maintenant il poursuit et fait malicieusement mourir le vrai et naturel Fils de ce même Dieu; l'attachant à une croix qu'on appelle infâme, et ne le reconnaissant pour tout-puissant qu'après sa mort.

Les Hébreux passèrent au travers de la

mer, à sec ; les flots, qui engloutirent les Egyptiens, leur servaient de murs : aujourd'hui les Gentils se sauvent par les flots de la mer Rouge du sang du Sauveur, et les Juifs se perdent dans la mer de ce précieux sang. Car ils ont crié : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants !

Les Hébreux sortirent en triomphe de l'Egypte qu'ils avaient butinée. Les Gentils sont enrichis des dépouilles des Juifs. Le Sauveur qui, par naissance, leur appartient, cesse d'être à eux. Ils ont renoncé à leur roi débonnaire, lequel, venant au monde, fut enregistré dans le rôle d'Augste. C'est une sacrée dépouille, qui se mit au pouvoir des Gentils. Il faut demander son corps au président Pilate qui gouverne la Judée, pour l'empire Romain.

Le cœur de Pharaon et des Egyptiens est endurci. Celui des Juifs ne l'est pas moins. Ils ont les yeux pochés et les oreilles bouchées, et comme l'Écriture attribue l'endurcissement de Pharaon à Dieu, ainsi fait-elle l'aveuglement des Juifs à Jésus-Christ qui les a aveuglés par ses miracles. C'est ce qui fait dire à Isaie : *Excæra cor populi hujus.* Il ne fut pas cependant ni pour les uns, ni pour

les autres, cause du péché. Ce furent leurs crimes qui causèrent leur endurcissement. Jésus tourne le dos à Jérusalem et la face vers l'Occident sur la colonne de la croix, quittant la Judée et regardant la gentilité qu'il veut conduire lui-même à la terre des promesses éternelles, où est la vision béatifique, qui contient en soi le souverain bien.

Les Juifs, conspirant la mort du Sauveur, désiraient arracher le juste de la terre.

Mais il s'est transformé lui-même et a jeté ses racines dans les élus par le commandement de son Père : *in electis meis mitte radices.* Il abandonne cette terre, laquelle, par son ingratitude, s'est rendue indigne de porter cet arbre de vie, qui fleurira comme un lis, et comme un cèdre du Liban, même dans les déserts, et la terre des Gentils sera rendue plus fertile par le Dieu des bénédictions.

Le sacrifice de l'Agneau pascal fut, pour les Juifs, sacrifice et victime de passage. Ils ne le voulurent plus voir, ni en leur synagogue, ni en leur ville ; ils le firent sortir portant sa croix jusqu'au mont du Calvaire où il s'offrit en sacrifice. Le sacrifice de la croix est aussi pour les Gentils, une victime

de passage. Jésus-Christ passe jusqu'aux peuples gentils ; ils viennent en eux et à eux, et ils viennent à lui.

Son nom sacré sera dorénavant à l'abri et glorieux parmi les nations étrangères.

C'est avant que la lumière fut faite, que Dieu créa le ciel et la terre. Le Père créa, par son Fils, le ciel de ses élus, pendant que la terre des Juifs demeurait vide et stérile, sans ornements et sans fruits, enveloppée des ténèbres qui étaient sur la face de l'abîme juif.

Le centenier est éclairé et reconnaît la divinité de Celui qu'il voyait mourir dans l'ignominie, par le supplice de la croix.

L'esprit du Seigneur est porté sur les eaux du gentilisme, et le rend fertile par sa vertu. Cet esprit quitte les Juifs, ce qui est marqué par le souffle que Jésus mourant a envoyé aux gentils qu'il regardait. David avait demandé cet esprit, il savait bien que Dieu l'enverrait. *Emitte spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ* : renovation qui doit porter sur les corps et sur les âmes. L'envoi de ce souffle divin est la gloire du Seigneur. La gloire du Seigneur s'est levée comme un beau jour qui sort des ténèbres de la nuit.

Pendant ce silence mystérieux, le Sauveur m'expliqua encore ces paroles : *Sileat omnis caro a facie Domini.*

Il me dit que celui qui tend le cordeau pour mesurer Jérusalem était une figure de lui-même ; qu'il mesura en croix la terre de son corps, qu'il mesura la Jérusalem de l'Eglise, qu'il mesura la céleste Sion.

La mesure ne fut ni celle de l'homme, ni celle de l'Ange, mais la mesure de l'Homme-Dieu. Il mesura les hommes, considérant leur faiblesse. Il mesura aussi les récompenses, les distributions. Car Dieu le Père, dont il était l'héritier universel, lui avait donné les hommes pour frères.

CHAPITRE XIX

Les Regards de Jésus-Christ.

Dieu descend facilement vers nous, à cause de sa miséricorde, mais nous montons difficilement vers lui, à cause de notre pesanteur.

Jésus-Christ s'est humilié jusqu'à la croix, afin que l'homme pût monter par cette échelle. Votre montée consiste à dire : je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi.

Jésus-Christ mourant regarde le couchant, parce qu'il n'y avait plus d'orient en terre. Il regarde l'occident, pour avoir compassion de nos chutes. Il voulut monter sur le couchant par générosité.

Les Anges, qui représentaient l'orient, et étaient demeurés debout, n'eurent pas besoin des regards du Sauveur mourant. Si le

Sauveur n'eût laissé son Esprit au couchant, l'homme fût toujours tombé. Mais l'Esprit qu'il envoya, *emisit Spiritum*, a confirmé l'homme. L'occident est son Benjamin, le dernier de ses enfants, qu'il a embrassé en mourant. Les hommes regardent toujours l'Orient, parce qu'ils attendent de lui du secours, et le Sauveur, dans sa mort, donne du secours à l'Occident.

Il commença le jour par les vêpres et par le couchant de sa mort. Il regarda l'Occident. Donnant l'Etre à ce qui n'était pas, il fit des ascensions par des abaissements. C'est pourquoi il fut exalté à la droite du Père, ayant été abaissé aux inférieures parties de la terre.

Pour accomplir toutes choses il est monté sur les cieux et il s'est fait le ciel suprême.

Considérant le Sauveur en croix, j'entendis qu'il ne donna pas seulement son Esprit à son Père, mais qu'il inclina sa tête pour le donner à sa Mère, parce que c'était le plaisir de toute la Trinité que cette Vierge reçut l'Esprit de Celui à qui elle avait donné un corps.

La Divine sagesse éclaira de nouveau l'entendement de la Vierge sur le calvaire.

Pendant que les ténèbres couvraient la

terre, elle vit la divine lumière qui luisait en son âme. Et comme les ténèbres ne la comprenaient pas, un jour très-éclatant se fit dans son entendement. Saint Jean vit l'eau et le sang jaillir du côté du Sauveur qui était lumière de lumière et Dieu de Dieu. A ce moment la Vierge reçut une nouvelle intelligence des très-hauts mystères.

CHAPITRE XX

La Trinité.

O Altitudo!

Après avoir adoré votre incompréhensible sublimité, abîmée dans mon néant, j'entendis qu'un abîme d'indigence appelle un abîme d'excellence.

Omnia excelsa tua, et fluctus tui super me transierunt.

Vous m'avez dit de céder tout ce qui est créé, pour recevoir en moi les lumières incréées, et que dans votre unique essence je contemple les admirables propriétés des trois Personnes.

Que suis-je, mon Dieu, pour recevoir vos instructions? la plus petite de vos créatures. Mais le Verbe incarné vous a loué hautement, parce que vous m'avez révélé ce que vous cachez aux prudents et aux sages. Car c'est

otre plaisir de choisir l'infirmité pour confondre la force.

Jésus, mon cher Jésus, par toi j'entre à ton Père, parce que tu es ma porte et ma voie très-douce. Introduis le troupeau de mes puissances dans la divine paternité, pour adorer en admirant et pour admirer en adorant le Principe sans principe, l'Être super-essentiel, source et principe de l'Être, plénitude infinie de puissance, de sagesse et de bonté, et qui contemple en soi cette plénitude dans une immense contemplation. Le Père engendre une voie lumineuse dans sa divine splendeur. Il engendre cette Parole adorable qui exprime toutes les excellences, le Verbe divin qui est la seconde Personne, qui a autant de plaisir à être engendré que le Père à l'engendrer. Ce plaisir est un amour réciproque que le Père et le Fils produisent par voie de spiration active, c'est un amour très-ardent. Et cet amour spiré aime le Père et le Fils, les liant, les basant, les unissant, les concentrant, et étant concentré en eux sans oppression.

Les trois divines Personnes sont au large dans leur immensité. Leurs propriétés personnelles ne divisent point leur éternelle félicité.

Le Père est principe d'amour, le Fils est principe et voie d'amour, le Saint-Esprit est terme d'amour. Le Père est sublime, parce qu'il est Père. L'excellence du Fils est d'être Fils. Le Saint-Esprit procède éminemment du Père et du Fils qui le produisent. C'est une essence très-simple et très-immense, qui est indivisible, n'ayant pas de qualité. C'est l'Être pur dont le centre est partout et la circonférence nulle part. C'est l'acte pur, incompréhensible aux créatures; quoiqu'elles soient par lui et en lui, elles sont infiniment éloignées de la pureté qui pénètre tout par sa subtilité. Se pénétrant divinement, étant la même subtilité, les trois Personnes sont toujours l'une dans l'autre par leur très-sublime circumcession. Le Verbe est la vapeur de la divine vertu, la claire image de l'entendement paternel, dont la Toute-Puissance est sincère, sans mélange d'infirmité: rien de souillé n'est entré ni n'entrera dans le sein paternel.

C'est la candeur de la lumière éternelle, c'est le miroir sans tache de la Majesté divine, l'image de la paternelle bonté, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré, en la splendeur éternelle, avant le

jour des créatures. Éternel comme Lui ; qui voit le Fils voit le Père.

Philippe, qui me voit, voit mon Père ; je suis son Verbe et sa parole ; je suis son Fils dans lequel il fait sa demeure éternelle ; il ne m'a jamais laissé seul. Il m'engendre. Il opère, en m'engendant, un acte digne de sa paternité féconde. Et moi, je reçois sa substance, sans diminuer sa plénitude. Je vois et je fais la volonté du Père qui est mon Principe ; je reçois de lui mon être sans dépendance. Le Père prend un singulier plaisir à m'aimer ; je l'aime, aussi moi, par une divine ardeur, par laquelle je me délecte d'être son Fils. Aimant mon Père comme il m'aime, par un amour qui est très-uniquement l'amour de l'un et de l'autre, la commune spiration de l'un et de l'autre, je fais tout ce qui lui plaît. Il est toujours en moi et moi toujours en lui. Notre amour est notre lien, qui nous lie et nous liera infiniment, parce qu'il est notre production éternelle et infinie comme nous. Il est la troisième Personne de notre tranquille Trinité. Il est un seul Dieu avec nous, dans l'unité de notre essence. Il est notre volupté.

Le Père n'est pas plus auguste que le Fils, le Fils n'est pas plus grand que le Saint-Esprit. Cette unité d'essence ne confond pas les propriétés personnelles. Les Personnes sont distinctes réellement.

Déité et superessentielle Divinité, les créatures sont infiniment éloignées de votre Sainteté excellente. O Sainteté essentielle, du fini à l'infini il n'y a nulle proportion. Mais la divine Sainteté a voulu notre sanctification. Par la charité du Père, par la grâce du Verbe, nous est donnée la communication du Saint-Esprit. Voici l'eau et le feu. La nuée, c'est l'eau ; c'est une vapeur qui s'élève de la terre. Le feu vient du ciel. L'humanité de Jésus est née de la terre ; mais sa divine Personne est engendrée au sein paternel ; c'est un feu engendré dans sa source et aussi immense que son principe, avec lequel il produit la troisième Personne, et les Séraphins sont enflammés par cette fournaise d'amour.

Les Séraphins sont moins éloignés que nous de cet amour qui leur fait part de son feu. Son feu est indivisible, mais non pas imparticipable. Ce feu transporte ceux qui aiment ; il produit l'amour, il prend plaisir

à donner pour unir, afin que tous soient consommés en eux. Il élargit un petit vase, pour recevoir une grande profusion. Recevant le Fils dans la divine Eucharistie, nous recevons par concomitance le Père et le Saint-Esprit, parce que ces trois Personnes distinctes ont une essence très-simple et indivisible. En recevant cette unité essentielle, nous recevons des trois divines Personnes d'ineffables communications, que je peux appeler des cataractes ouvertes qui fluent et influent dans l'âme d'une façon admirable. Les trois divines Personnes semblent pressées de faire connaître par expérience, à de petites créatures, leur largeur magnifique : *Abyssus abyssum vocat.*

L'Amour divin, qui a fait l'Eucharistie, peut s'appeler un torrent, parce que, pour l'exécution de son dessein, il renverse des obstacles qui peuvent sembler insurmontables, obstacles du côté de Dieu, obstacles du côté de l'homme, obstacles du côté de la nature. Cet amour prend sa source dans le cœur de Dieu, mais il ne commence à couler ou plutôt à se déborder que parmi la confusion, l'horreur et les ténèbres de la Passion, et il se précipitera dans la gloire. C'est alors

qu'on verra la source de cet amour, la profondeur de ce torrent, l'ardeur de ces feux et de ces flammes. Et cependant même alors le mystère subsistera. Les bienheureux ne verront pas totalement tout ce que Dieu garde pour lui-même, ni la sacrée flamme par laquelle il s'aime autant qu'il est aimable.

Dieu aime le premier, parce qu'il est charité. Il envoie le Verbe, comme le sceau de sa vérité. Le Père et le Fils envoient le Saint-Esprit qui se plaît à être Don.

S'ils l'envoient, c'est parce qu'il veut bien venir. Les trois Personnes ont fait choix de certaines âmes pour leur communiquer des plénitudes inexplicables. *Omnia excelsa tua et fluctus tui super me transierunt.*

O Père, source d'origine, fontaine de toute la Trinité, ô innascibilité, remplis mon esprit ! Vous êtes au-dessus de mes puissances : vos cataractes ont débordé sur moi. Le Verbe et l'Esprit par unité de nature et égalité d'excellence étant consubstantiels et coéternels à leur principe, sont en vous et vous en eux. Vos dons sont si exubérants au-dessus de moi que je ne puis exprimer ce déluge divin et cet heureux naufrage ! *Omnia excelsa tua et fluctus tui super me*

transierunt. J'ai fait épreuve de ma faiblesse ; me trouvant pleine de lumières, je n'ai pas eu la vue assez forte pour supporter vos clartés admirables. J'adore la source des lumières. J'adore l'Orient des splendeurs. J'adore la production de clarté ! J'attends qu'en la force de cette lumière de gloire je puisse voir cette lumière essentielle, si vous me faites un jour, pour toujours, jouir des fruits de la grâce consommée.

O Esprit, amour infini, que je me plonge en vous et que je puisse dire au Père et au Fils que votre bonté ne m'a pas quittée, et que je n'ai pas reçu en vain vos torrents. Jésus-Christ a uni la nature humaine à la Personne divine du Verbe ; ô Esprit, faites que je sois fidèle à vos inspirations ! Qu'elles me préviennent, m'arrêtent et me suivent, et que je dise avec le Prophète-Roi : *Quo ibo a spiritu tuo et quo a facie tua fugiam.*

Soyez ce cercle de ma vie, comme vous êtes l'enceinte de l'immense et infinie Déité. *Amen.*

CHAPITRE XXI

Dieu.

Mon pur Amour, comment pourrais-je dire l'ineffable bonté que vous avez exercée sur moi et dans moi ?

Pendant que ma méditation était de vous chercher, je vous ai plus tôt trouvé que je n'ai pensé à vous chercher. Vous m'êtes commencement, vous m'êtes milieu, vous m'êtes fin, vous m'êtes tout pour me gagner en tout, par tout et pour tout.

Il vous a plu de m'enseigner en quel sens vous êtes l'être et que je m'appuie et demeure en vous, que vous êtes ma vie très-délicieuse; que je vive de vous, par vous, en vous et pour vous ! Vous êtes ma voie; vous m'avez dit que je monte, marche et me promène, non-seulement dans le ciel et sur la terre, mais dans votre immensité; que je

fasse des ascensions distinctes, par la distinction de vos Personnes, sans division de votre essence, en mes ascensions. Vous voulez être vous-même, admirablement, mes degrés.

Votre amour me donne le passe-droit ineffable de m'appuyer sur le Désiré des collines éternelles, le Verbe incarné. Vous voulez que je contemple à loisir l'Esprit-Saint, spiré par le Père et le Fils ; que j'adore le Verbe incarné, cette splendeur de la gloire, candeur de la lumière, éternelle figure de la substance du Père, portant en soi toute la parole de vertu ! Avec le Verbe et par le Verbe je m'envole dans le sein du Père, où est la source d'origine, où est la voie de mon Seigneur, où est la plénitude divine, où Dieu engendre Dieu, où Dieu contemple Dieu, où Dieu embrasse Dieu. Et Dieu veut que je sache comment il m'est pacifique, et que je contemple ma Sion. Je pourrais montrer par le psaume LXXXIV les faveurs que m'a faites le Dieu des dieux.

Pendant que je devrais trembler devant votre Majesté, pour mes péchés, ô mon Amour, vous me comblez de délices. Je pleure, mais je pleure des larmes que votre douceur distille !

Votre Esprit souffle à fond sur mon cœur, qui déborde par mes yeux comme par deux piscines. Je vous offre ces larmes, ô Jésus, mon bien-aimé, les unissant aux vôtres : donnez-leur l'efficace de changer et d'amollir les cœurs endurcis. Je n'ai rien à vous donner. Est-ce pour déborder votre cœur que vous vous tenez près de moi ou plutôt que vous me tenez en vous ?

Quel est donc ce poids qui m'engouffre dans l'abîme de votre amour ? c'est la multitude de vos miséricordes, qui est semblable à la voix des grandes eaux ; elle appelle doucement et fortement.

Je paraîtrai avec les ornements précieux de votre justice. Ce que vous êtes couvrira ce que je suis et je serai rassasiée quand votre gloire apparaîtra.

Puisque vous prenez plaisir à me donner, je prends plaisir à recevoir et à vous rendre ce que vous me donnez.

Source divine, vous m'envoyez votre torrent, et moi je vous rejoallis toutes vos eaux, avec lesquelles je monte à vous, dans vous, par vous et pour vous. Gardez-moi du mal de vous quitter, fontaine vive et vivifiante, et de prendre les citernes sèches des créa-

tures qui n'ont point de source vivante et qui ne peuvent pas même retenir les eaux mortes que les mortels désirent boire avec tant d'avidité.

Est-ce à moi proprement que vous dites : bois, bois des eaux de mon amour, je te les donne gratis ? Je confesse devant vous, mon Dieu, et devant toutes vos créatures, que je suis la plus pauvre de toutes et la plus pécheresse : ma croyance est, ô mon Dieu, qu'il n'y a pas de créature plus indigne de vos faveurs, qu'il ne s'en est pas trouvé, qu'il ne s'en trouve pas, qu'il ne s'en trouvera jamais, parmi celles qui expérimentent ce que vous me faites expérimenter.

Mère de l'Amour, vous êtes l'innocente et la singulière : pleine de grâces, vous êtes l'incomparable en toute sainteté.

Vous me dites une fois de m'offrir à relever votre maison, et comme je me plaignais devant vous et à vous de mon incapacité spirituelle et temporelle, il vous plut de me dire : offre-toi seulement telle que tu es. Car celui qui fait les merveilles tout seul fera ce que je demande. Sainte Vierge ! je m'offris telle que j'étais et que je suis encore, un néant, une vanité !

Vous me dites que Dieu se plaît à remplir le vide. Sainte Vierge, vous avez été vide de toute imperfection, conçue sans péché, pour être remplie par l'Auteur de toute perfection. Que je sois vidée, ma très-bonne maman, je suis la plus criminelle, et celle qui, par mes divagations, me suis éloignée jusqu'au-dessous des inférieures parties de la terre, où le divin Orient, par la commisération de sa miséricorde, daigne descendre et pénétrer pour m'illuminer et me porter dans son cœur, afin de me communiquer ce que je ne puis exprimer.

Vous le voyez, madame, et combien Dieu m'est doux. Reine d'amour, j'offre le tribut d'amour, j'offre toutes les créatures, je vous offre tout ce que Dieu veut que je vous offre. Reconnaissez, ma toute bonne maman, ce que me fait mon tout, par votre très-cher Fils, qui est le très-cher Fils du Dieu des miséricordes, lequel m'a donné le Fils, mon très-cher Époux, pour m'être toutes choses.

CHAPITRE XXII

La profession de foi de saint Pierre.

Lumière éternelle, si nous ne sommes éclairés de vos rayons, nous sommes dans les ténèbres. Quel esprit a pu connaître la fontaine de lumière, si la lumière de lumière ne l'éclaire ! C'est pourquoi le Verbe éternel dit à saint Pierre que la chair et le sang ne lui ont pas révélé ce qu'il a su. C'est le Père qui est au Ciel qui a relevé l'esprit de saint Pierre pour l'enseigner divinement.

O Père des lumières ! vous m'avez enseigné, au milieu des ténèbres, au sujet de la révélation que vous avez faite à saint Pierre. Vous m'avez dit que cette élection, révélation et confession de saint Pierre, est la perfection de la nature, de la grâce et de la gloire. Les théologiens ont fait de longs discours qui sont tous contenus en ces quelques mots :

Tu es Christus Filius Dei vivi. Après la confession de saint Pierre, le Verbe l'assura qu'il était instruit, lui, le Prince des apôtres, par le Père qui l'engendre, lui-même, le Verbe. Le Père éternel lui montre son Fils unique, son Fils éternel, afin qu'il le confesse tel qu'il est, son Fils dans la mer de sa divinité, son Fils dans la mer de notre humanité. Ce que disent les théologiens est compris éminemment dans ces paroles de saint Pierre, car saint Pierre était choisi pour éclairer et confirmer dans la croyance. Dieu a créé l'homme pour le connaître et pour l'aimer.

Dieu a choisi Abraham pour être le Père des promesses. Abraham a adoré de loin, en figure.

Dieu a choisi saint Pierre pour être le Père de la race dépositaire des vérités autrefois figurées.

Abraham a eu en soi la source de tous les initiés, de tous ceux qui devaient avoir la grâce par Jésus-Christ. Saint Pierre est le père de tous ceux qui devaient hériter de lui.

Abraham a la gloire de la génération temporelle. Il est le père du Sauveur qui devait naître de ses reins.

Saint Pierre a le privilége de la génération

éternelle et temporelle. Il est le vicaire de Jésus-Christ. Pape veut dire Père. Abraham reçoit la promesse d'un fils, mais ce fils doit mourir. Saint Pierre, constitué Père par Jésus-Christ, donne connaissance de Celui par lequel le Père connaît tout, et devient le Père de tous.

Saint Pierre enfante dans les esprits : il fait naître le Fils de Dieu dans l'entendement. La mort une fois morte, la vie vit toujours. Les fils de Pierre ne sont pas comme le fils d'Abraham.

La mort ne dominera plus sur le Sauveur. Il l'a précipitée à jamais. La mort était montée trop haut, s'étant attaquée à la nature humaine que le Verbe portait, porte et portera sans fin. Il a précipité son orgueil ; il a été sa mort ; il nous a acquis la Béatitude dont le Père céleste fait part à Pierre, au jour où le Père lui révèle le Fils. Et le Fils montre bien que le Père lui a commis tout jugement et toute puissance, quand il dit à saint Pierre : Mon Père t'a éclairé, et moi je te confirme la félicité qu'il te veut, car, je te le dis, tu es Bienheureux. Je ne puis mentir ; mon offre est un don, parce que je suis la Parole effective, et notre commune volonté,

qui est l'Esprit-Saint, te sanctifie bienheureux. Pierre, tu es pierre. J'édifierai mon Église sur cette pierre ; je suis le fondement par Puissance comme par Essence. Tu seras le fondement par participation, par grâce et par mystère. Tu diras bien, quand tu diras que vous êtes consorts de la vie divine.

Considérant la grandeur de la dignité que Dieu vous a donnée, de vous nommer fils de Dieu, et de vous avoir rendus tels par la mort de la mort; moi je suis vie de vie; je suis le Fils vivant du Père de la Vie. Je suis la filiation vivante. Les autres filiations sont les filiations d'une mort vivante, ou d'une vie mourante. Considère les générations temporelles des créatures, tu verras ce que je dis.

La corruption précède la génération ; la division est antérieure à l'union ; la mort est devant la vie ; la sortie précède l'entrée ; le délaissement devance l'acceptation ; la perte prévient le gain ; la défaillance est avant la subsistance ; la faiblesse est avant la force ; le néant est avant la créature. En ma passion, j'ai accepté la division de mon âme et de mon corps. Je n'ai pas souffert la corruption mais j'ai élu et souffert la division. Oh ! que

cette chose a de poids! Car c'est de Jésus qu'il s'agit!

Moi, l'oint du Dieu vivant, je ne devais pas souffrir la corruption. L'amour me fit choisir la division pour réunir les divisés à la Divinité indivisible. C'est le propre de l'Amour d'unir et de réunir. Dieu était dans le Christ, réconciliant à soi le monde, et unissant ce qu'avait désuni le péché.

Saint Pierre professe ce que le Père fait, le Père engendrant le Fils qui rend l'Ange et l'Homme bienheureux. Jésus-Christ dit que saint Pierre a été enseigné du Père qui est au Ciel.

Je te donne, lui dit-il, les clefs du royaume des cieux. Mon Père t'a ouvert son entendement pour voir dans son sein la génération éternelle. Je te confirme cette faveur visiblement et sensiblement par ma parole que je te communique. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel. Tout ce que tu délieras sur la terre sera délié au ciel. Puisque mon Père a relevé ta vue jusqu'à lui, je relève aussi ton pouvoir. Je suis le sceau dans la Divinité, et le sceau dans l'humanité. Par moi tout est scellé et tout est ouvert au dedans et au dehors. C'est par moi que mon Père

t'a illuminé. Je te communique avec lui l'Esprit de grâce que je produis avec lui. L'Esprit de grâce est le doigt de la Divinité.

C'est notre Amour.

O Pierre! que vous êtes savant et que vous êtes puissant! Mais, Pierre, il faut que vous soyez aimant. Votre charge est appuyée sur la parole du Verbe. Le ciel et la terre passeront : elle ne passera pas. L'Enfer ne prévaudra pas contre elle. Mais, ô Pierre, pécheur et fragile, vous n'êtes confirmé ni en grâce, ni en gloire! Que cette dignité ne vous enflé pas. Que la promesse de votre Béatitude ne vous fasse pas fuir la croix. Vous ne posséderiez pas votre Béatitude, comme compréhenseur, que vous n'ayez compris la croix, et qu'elle ne vous ait compris.

Car Jésus-Christ, en descendant du Thabor, a imposé silence à sa gloire.

Je défends, disait-il, à mes disciples de parler, pendant ma vie mortelle, de ma vie immortelle. Trouvant l'occasion de m'abaisser là où je devrais, semble-t-il, trouver l'occasion de m'élever, je vous apprends dès aujourd'hui qu'il y a plus loin des pensées divines aux pensées humaines que du ciel à la terre, et que mes voies ne sont pas vos voies.

O Pierre, le Père éternel vous a bien révélé la grandeur de son Fils. Mais il a laissé à son Fils le soin de vous apprendre ses humiliations. Vous semblez blâmer sa sagesse ; mais il condamne votre folie qui imite celle de Satan. *Vade post me, Satana ! Scandalum et mihi quia non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum.* Vous avez connu par théorie la génération du Verbe divin. Il veut que vous connaissiez par pratique la passion de son Humanité que vous glorifierez par votre propre croix. Il veut que vous vous abaissiez et que vous étendiez vos bras sur la croix.

Pauvre saint Pierre ! que pensez-vous entre ces deux extrémités ? La gloire au sein du Père, et la confusion au sein de la mère ! En Jésus-Christ tout est extrême, et il n'y a que l'amour extrême qui puisse goûter ces extrémités.

D'un grand amour le Père a aimé le monde, lui donnant son Fils. D'un amour extrême le Fils a aimé le Père, allant à la mort afin que le monde connût son amour. Jésus-Christ a tout fait, jusqu'à l'extrême.

Considérez la vie de Jésus-Christ. Vous le verrez passer d'une extrémité à l'autre. Vous

verrez les vicissitudes temporelles de Celui qui est immuable en son être divin.

O Pierre, vous vous abusez, vous vous contrariez ; vous vous trompez, pauvre Saint. Fuyant la voie, vous fuyez la gloire.

O Jésus, votre Père fait apparaître Pierre bienheureux, mais aussitôt vous le déclarez imparfait, afin qu'il s'humilie sous votre puissance de laquelle il sera le dispensateur.

Dites-moi, Amour, est-ce là ce que signifient ces paroles :

Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?

Simon, fils de Jean, fils de la colombe, t'arrêteras-tu plus au don qu'au Donateur ? Le cœur royal aime royalement. Le cœur divin aime divinement. L'âme est plus là où elle aime que là où elle anime.

O Pierre, suis ton maître ; c'est là ta part. Prends part à ses mépris : tu auras part à ses délices, et tu auras part à sa gloire.

CHAPITRE XXIII

Jésus-Christ lié en sa naissance et délié en sa résurrection.

Nox nocti. Cette nuit de la Résurrection nous montre clairement la lumière que la nuit de la Nativité avait couverte. Le jour glorieux nous découvre la merveille du jour joyeux que les anges avaient annoncé aux pasteurs. Un signe conforme et contraire au signe de la naissance est donné, au jour de la Résurrection. Il est enveloppé dans ses langes, ont dit les Anges, dans la nuit de la Nativité. Il n'est plus ici, disent les Anges à la Résurrection, il y a laissé son suaire. Etant, dans l'étable, possible, il se laissait lier et emmailloter. A présent qu'il est impassible, il ne veut plus de liens ni de langes pour l'entourer. Ces suaires qui portent sa marque témoigneront qu'il a été ici, et vous verrez le signe promis

par David, après la requête de l'empire divin, pour le Fils du Père éternel. *Da imperium puerō tuo. Fac mecum signum in bonum, ut videant qui oderunt me, et confundantur.*

Il ne disait mot à la nuit de la crèche, quoiqu'il fût le Verbe. S'il ne fût ressuscité dans la nuit de Pâques, il me semble que vous ne le trouveriez pas digne d'une louange parfaite. La Rédemption n'était pas accomplie selon l'ordre divin. La nuit de Noël, accompagnée d'une clarté divine, est maintenant changée en un jour glorieux. C'est le jour que le Verbe incarné a fait, le jour où il nous invite à nous réjouir de sa gloire et de notre bonheur, et les Anges, revêtus de clarté, s'étonnent de voir les larmes couler sur la face de Madeleine, pendant que son Epoux est leur joie et leur liesse.

CHAPITRE XXIV

Image et justification de la conduite de Dieu à l'égard des réprouvés et des élus dans sa conduite à l'égard de Saül et de David.

Un jour que je m'affligeais des éloges qu'on me donnait, et que j'en faisais un sacrifice à mon bien-aimé, qui est mon unique gloire, il daigna me faire connaître comment, dans la manière de gouverner les hommes, sa bonté et sa sagesse paraissaient dans le salut des élus et dans la damnation des réprouvés, qui ne pouvaient attribuer leur perte éternelle qu'au mauvais usage libre et volontaire de leur liberté.

Tout cela se voit dans le choix que Dieu fit de Saül et de David, les appelant tous les deux à la royauté.

Saül est oint et consacré roi par Samuel et David aussi. Saül paraît bien plus humble

que David ; car il s'excuse, refuse cet honneur, et David l'accepte.

Saül représente à Samuel la petitesse de sa famille, et dit qu'il n'a point d'autre profession que de conduire des ânesses.

David, qui n'était qu'un berger, ne dit mot, et reçoit sans résistance l'honneur que Samuel lui présente. Revêtu de cette dignité, son courage mâle et généreux le porte à se produire ; il se présente pour combattre Goliath qui, depuis quarante jours, défiait en vain les plus braves de l'armée ; il ambitionne d'être gendre du roi, et ne veut pour épouse que sa fille, qu'il achète par la mort des Philistins, ennemis de Dieu et de son peuple.

L'humilité de Saül est réprouvée, et l'apparente vanité de David est couronnée, parce que Saül n'était humble qu'en apparence et que David l'était en effet.

L'orgueil portait Saül à ambitionner la couronne, et ce même orgueil, ne regardant que lui seul, la lui faisait refuser parce qu'il n'y trouvait pas assez de force pour en soutenir le poids.

David, au contraire, ne se confiant qu'en la force de Dieu qui la lui offrait, l'accepta, et ne comptant que sur Celui qui la lui avait

mise sur la tête, ne balança jamais lorsqu'il fut question d'en soutenir l'éclat par les actions les plus pénibles et les plus hasardeuses.

Saül n'avait que de bas sentiments de Dieu et de grands sentiments de lui-même. Quand il se vit tout à coup élevé à la souveraine dignité, il s'oublia dans ce changement inespéré de sa fortune. Aussi fit-il tout de sa tête et sans suivre les oracles de Samuel.

Il donna des batailles et usa de la victoire comme bon lui sembla. Saül ne régna qu'un an dans la conformité à la volonté divine, ou plutôt Dieu ne régna qu'un an dans Saül qui, se retirant de sa dépendance, régna à sa mode.

Il offrit le sacrifice sans attendre Samuel ; et quoiqu'il semble que la nécessité dans laquelle il se trouvait diminuât de beaucoup sa faute, elle fut cependant grave, parce que Dieu lui avait ordonné d'attendre sept jours, car Dieu voulait que Samuel, qui ne devait arriver que le septième jour, ainsi qu'il fit, offrit lui-même le sacrifice.

Saül désobéit donc à Dieu dans une chose considérable, aussi le prophète l'en reprit-il fortement.

Il pardonna à Agag par une fausse clémence.

Ses fautes paraissent sans doute légères en comparaison de celles de David, parmi lesquelles on voit un adultère et un homicide ; mais il faut remarquer que Saül péchait par un esprit de révolte et d'indépendance de la volonté de Dieu ; ajoutant que, repris par le prophète, au lieu de se reconnaître coupable, il chercha des excuses pour faire disparaître sa faute ; ce qui fut cause qu'il fut rejeté du trône.

Ajoutez la haine qu'il porta à David, dont les soumissions ne purent jamais flétrir son cœur, et qui n'avait d'autre source que la destination que Dieu en avait faite pour être son successeur.

Cette haine le fixa dans sa malice, et le rendit odieux à Dieu, malgré lequel il semblait vouloir conserver son royaume.

Il en fut donc privé, abusant, par une liberté téméraire, de la faveur qu'il lui avait faite en l'élevant à cette dignité, qui eût été perpétuelle dans sa famille, s'il ne s'en fût privé lui-même par sa malice et par sa déso-béissance.

Quand David lui coupa le bout de son manteau, il l'avertissait par un mystère que son royaume serait déchiré ; enfin, lorsqu'il rete-

naît David auprès de lui, par l'estime qu'il paraissait faire de sa bravoure, il ne pensait qu'à lui faire donner la mort par la main des Philistins.

Il persista donc jusqu'à la fin dans son opposition à la volonté de Dieu, ne pouvant jamais se résoudre à le voir régner à sa place.

David tint une conduite contraire jusqu'à son péché, qui fut des plus énormes et des plus odieux. Mais il eut sa source dans la faiblesse humaine. Encore le coupable ne voulut-il point alléguer cette excuse pour en diminuer la gravité. Il suffit que le prophète Nathan le lui reproche pour qu'il se condamne lui-même.

« J'ai péché, dit-il, contre le Seigneur. »

Il ne demande point au prophète, ainsi que Saül, de continuer à l'honorer devant le peuple comme auparavant. Il ne sait que s'excuser et se repentir.

Je remarque encore sa conduite à l'occasion de la révolte d'Absalon son fils. Il n'apprend la défection presque générale de ses sujets que lorsqu'ils l'ont placé sur son trône.

Jérusalem est la seule ville qui lui reste fidèle ; incertain si Dieu l'a rejeté, il l'abandonne, bien qu'il eût pu arrêter longtemps

l'usurpateur de sa couronne au pied de ses murs, et donner le temps aux rebelles, qui l'accompagnaient, de rentrer dans l'obéissance.

Le grand-prêtre, portant l'arche sainte qu'il avait tirée du tabernacle de Sion, vint le joindre suivi de tous les lévites sur les bords du torrent de Cédron, auprès duquel il avait fait halte.

Le roi pénitent fut attendri de l'attachement qu'avaient pour sa personne le chef et les ministres de la religion ; mais il se jugea indigne de ce précieux dépôt.

— Rapportez l'arche dans la ville, dit-il au peuple ; si le Seigneur me fait rentrer en grâce avec lui, il me reconduira dans la ville sainte ; mais si le Seigneur, toujours mécontent, me fait annoncer que je ne suis pas un roi selon son cœur, je suis prêt à renoncer au trône, et disposé à tout ce qui lui plaira d'ordonner.

Rapprochons maintenant cette conduite de David de celle de Saül. Celui-ci n'ignore pas qu'il est proscrit et déchu du trône ; un prophète le lui a annoncé de la part de Dieu. Il veut néanmoins le retenir, et il emploie tour à tour la violence, la ruse et le plus lâche

artifice pour faire périr celui que Dieu a destiné pour régner à sa place.

David, au contraire, n'a qu'un léger soupçon et il refuse d'user des moyens les plus légitimes pour retenir une couronne qu'un fils rebelle veut lui ravir, et il préfère le hasard de la perdre pour toujours au danger de la porter malgré la volonté divine.

Ces deux princes nous offrent une image naturelle des deux espèces de pécheurs dont j'ai parlé, et justifient la conduite différente que Dieu tient à leur égard.

Concluons par cette vérité : que notre perte vient uniquement de nous, et que nous serons, nous seuls, la cause du malheur souverain et éternel de l'autre vie, s'il devient jamais notre partage.



CHAPITRE XXV¹

D'un ravissement très-haut où le Verbe Incarné m'instruisait par son secrétaire (S. Jean l'Evangéliste) des excellences de saint Denys, de la souveraine béatitude, de la gloire accidentelle, et comme tout est présent et représenté par le Verbe, même les péchés qu'il hait autant qu'il s'aime.

La veille de Saint Denys 1637, sur le soir, m'étant retirée dans notre chapelle, priant devant Votre Majesté, qui repose dans votre Tabernacle, votre bonté me voulut ravir et extasier, parce que l'entendement et la volonté furent par vous attirés sublimement et amoureusement, l'un pour être instruit et éclairé, l'autre pour être unie et embrasée

¹ A part quelques modifications, ce chapitre a été emprunté au remarquable travail que M. l'abbé Davin a publié sur la mère de Matel dans *le Mémorial catholique*.

de la beauté et bonté de Celui que ce grand Saint dit être le bon et le beau, mais d'une instruction, illumination, embrasement et transformation qui était une participation de la Béatitude. Il vous plut, ô Verbe divin, de me faire voir divinement ce que Saint Denys a écrit de plus sublime de votre Être supersubstancial, de la souveraine Béatitude, des Noms divins de la Céleste Hiérarchie : Vous me fites encore connaître, autant qu'une âme voyageuse le peut connaître, la différence de la gloire essentielle et de l'accidentelle.

L'essentielle est un bien souverainement aimable, qui de soi se communique par divine inclination, donnant force au sujet qui l'attire de recevoir ses splendeurs et de supporter ses ardeurs.

Ce divin objet, par une merveille qui ne se peut exprimer, donne une aptitude à la puissance que j'appellerai en quelque manière capacité, pour ne trouver à présent que j'écris ceci, un mot ou un terme plus propre pour exprimer ou expliquer ce qui m'est inexplicable. Cette aptitude et capacité de la puissance à l'objet fait que l'âme peut recevoir en elle celui qui la prévient, la soutient

et l'attire à lui, entrant dans elle. Son plus grand bonheur gît en sa perte, non que l'âme perde son être ni son existence, mais elle souffre délicieusement les choses divines, ce que Saint Denys nomme *pati divina*.

Comme un cristal reçoit un rayon lumineux, et comme le baume reçoit la chaleur et se dissout ou s'écoule doucement à son ardeur, elle est engloutie en cet océan. La différence est que ce cristal étant éclairé de ce rayon, n'est point capable de connaître son bonheur, ni de l'admirer par exultation et délectation ; le baume n'est pas aussi capable de sentir du plaisir : mais la délectation que cette claire et ardente flamme produit en l'entendement et en la volonté, sont les divins plaisirs de ces deux puissances.

Le cristal n'est pas capable de louer la clarté qui le transpire et éclaire, ni le baume d'aimer cette ardeur qui le dissout doucement, parce que le cristal éclairé et éclatant et le baume fondu, dilaté et échauffé, sont privés de sentiment et de raison ; mais l'entendement est rendu intelligent et divinement instruit des excellences de cette lumière ; la volonté est doucement attirée et

heureusement engloutie dans ce centre d'amour.

L'entendement et la volonté sont créés pour jouir de la félicité de Dieu, qui est le principe et la fin de ces deux puissances de l'âme, lesquelles perçoivent augustement cette béatitude. Elles sont dans votre commune et distincte jubilation : et quoique la présence de l'objet béatifique et béatifiant ne demande point la troisième puissance qui est la mémoire, laquelle ne sert, à proprement parler, que pour nous ressouvenir des choses passées, desquelles l'âme n'a pas besoin (le passé et l'avenir sont dans celui auquel tout est présent) : il plaît néanmoins au Dieu de bonté de représenter à l'âme les faveurs qu'elle a reçues de lui et les correspondances que sa grâce lui a fait rendre, représentation et souvenir qui redoublent à l'âme de particulières et communes liesses, et il semble qu'elle dit avec l'Epouse :

*Introduxit me Rex in cellaria sua : exultabimus et lætabimur in te, memores ube- rum tuorum super vinum : recti diligunt te (Cant. I, 3)*¹.

¹ Il n'est question ici de « la mémoire » que par rap-

L'âme dit que son divin Roi l'a introduite en son cellier pour faire tressaillir et délecter l'entendement et la volonté en lui. Elle dit : *In te*, disant que l'entendement et la volonté sont divinisés et unis à Dieu comme les deux puissances qui sont idoines à jouir de la vision et de la fruition ou compréhension de la splendeur et de l'ardeur de la beauté et de la bonté; et pour montrer que la mémoire a ce qui lui est propre, l'âme bienheureuse ajoute : *Memores uberum tuorum super vinum.*

Oh ! que le souvenir des dons que vous m'avez faits dans la voie en m'élevant aux mamelles de votre grâce m'est délicieux, laquelle a enfanté en moi la gloire. L'âme voyageuse, qui est ravie et extasiée, se trouve unie à Dieu avec tant de félicité, qu'elle semble être participante de la joie, de la paix et de la béatitude du terme. C'est pourquoi je ne ferai pas difficulté de dire de l'âme ravie et extasiée ce que je dis de l'âme qui est au

port aux « faveurs » que l'âme a reçues de Dieu et aux « correspondances que la grâce lui a fait rendre. » La mère de Matel ne vise aucunement le mystère de l'Incarnation ni tout ce qui s'y rattache. Ce mystère, aussi bien, est toujours présent.

terme. La différence est, ce me semble, que la voyageuse extasiée ne doit posséder son bonheur que pour le temps de l'extase, et que l'autre le possédera l'éternité entière sans en être privée. Celle-ci est encore en la voie, en danger de perdre cette grâce gratuite et même la grâce justifiante, avec laquelle, en mourant, elle peut avoir la gloire permanente. L'âme donc, qui est en la voie jouissante des avantages du terme, peut dire : lorsque je corresponds à votre bonté, j'estime vos sacrées mamelles délectables au-dessus du vin, parce que je me souviens en mon transport du soin que vous avez de me faire croître en la voie où je suis libre et où je puis être enivrée de la coupe de cette femme de Babylone, ou m'attacher aux consolations propres qui en amusent plusieurs.

Cher Amour, je veux avoir un éternel souvenir des mamelles qui m'élèvent et me nourrissent en façon d'un petit enfant qui doit croître. Je dois avancer tandis que vous m'unirez à vous, comme une Épouse qui est ornée, embellie et aimée de son divin Époux, lequel lui communique ses clartés et ses flammes, lui faisant voir et expérimenter

comme elle est participante de la divine nature de celui *Qui vocavit nos propria gloria* (*II Pet. 1, 3*). Ce souvenir produit en moi la reconnaissance des faveurs passées.

Oh! si cette extase me donnait entrée pour l'éternité en vous dans le secours de la gloire qui est le terme, vous agréeriez que je dise à tous vos élus ce que vous avez fait à mon âme, quoiqu'ils le voient en vous, puisque tout y est divinement, éminemment et amoureusement.

En vous sont les trésors de la science et sapience du Père; en vous sont les idées; vous êtes l'archive de tout ce qui est, d'intrévé et de créé: tout est fait par vous, et rien n'est fait sans vous de ce qui est, ~~or~~ le péché qui est une déchéance, un néant malheureux opposé à l'être, une aversion du Créateur et une conversion à la créature. Ce monstre est fait, devant vous, contre vous; et quoique vous ayez souffert la mort pour délivrer les hommes du péché, étant l'Agneau qui ôtez le péché du monde, péché que vous aviez attaché à votre Croix, comme écrit Saint Paul aux Colossiens :

Donans vobis omnia delicta: delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod

erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio affigens illud cruci : et expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso, le péché se verra en vous. Quoique n'ayant point connu le péché, vous vous êtes fait péché pour nous délivrer du péché. Mais parce qu'en tant que Verbe divin vous représentez tout ce qui a été, qui est et qui sera, et quoique ce monstre horrible vous déplaise autant que votre essence vous plaît, il paraîtra éternellement, non pour vous affliger, ni les Bienheureux, mais pour faire voir votre bonté et la malice du diable, qui l'a inventé et celle de ses imitateurs, et que rien ne peut être caché au miroir immense qui représente toutes les pensées et actions des créatures.

Et ce que dit Saint Paul aux *Actes* : *Quamvis non longe sit ab unoquoque nostrum. In ipso enim vivimus, et movemur et sumus* (*Act. xvii, 28*), peut être ici rapporté, quoiqu'il le dise en un autre sens, pour montrer que le Dieu qu'il prêchait était le vrai Dieu, adoré sans être connu, lequel donne l'être, la vie, l'aspiration et le mouvement.

Mon divin Amour ! je demeure suspendue

d'étonnement que nous vivions en vous, que nous nous mouvions par vous, que nous soyons en vous, quand nous vous offensons; et que vous nous donnez encore la vie, l'être, le mouvement, quand nous commettons le péché que vous haïssez, et auquel votre équité, pureté, sainteté, n'a point de part, puisque vous ne pouvez faire le péché, et qu'essentiellement vous le haïssiez autant que vous aimez votre essence. Faut-il qu'en ce miroir sans tache de la majesté divine se voie la laideur qui a rendu les Anges, créés en grâce et beauté admirable, d'horribles démons ?

Mon âme, haïssons le péché pour plusieurs raisons, parce qu'il ôte la grâce, parce qu'il a causé la mort de Jésus, parce que Dieu le hait d'une haine parfaite, et parce qu'il paraît et paraitra éternellement au Verbe.

Verbe adorable ! le péché relèvera le lustre de votre sainte grâce et de votre gloire, et, par antithèse, il fera voir l'excellence de l'Être subsistant, qui est toute beauté et toute bonté, qui est souverainement distinct de tout ce qui est visible et de tout ce que je puis penser. Dieu est un être très-simple, un

acte très-pur, il est suressentiel et surdivin. Humilie-toi, mon âme, avec ton maître Saint Denys, lequel s'abîme en s'humiliant dans ses écrits en présence de Celui qui est ineffable et qui est la gloire essentielle.

Il me semble que je me suis oubliée de la gloire accidentelle, parlant de la gloire essentielle de Saint Denys ; mais votre Sapience, ô mon Dieu ! m'a conduite doucement dans le discours que vous me fites de la gloire accidentelle, me faisant voir une quantité de jacinthes élevées en haut, lesquelles vous me dites être une figure des surcroûts de gloire accidentelle que vous donnez aux Bienheureux, et que ces bagues sont encore des grâces données aux voyageurs, lesquelles leur résultent en gloire essentielle. Et quand ils obtiennent par la ferveur des prières des Saints et Saintes du terme, qu'à leur imitation ils pratiquent les vertus et les bonnes œuvres en la voie, vous me faites entendre que vous accroissiez la gloire accidentelle des Saints. Et que vous donnez de ces bagues à toutes vos épouses qui seront dans votre ordre ; et que vos mains étaient « faites au tour » pour donner et pour laisser amoureusement couler ces bagues sur celles que vous

agréez ; et que je savais bien qu'étant encore dans la maison de mon père, vous m'aviez fait voir plusieurs diamants que vous prépariez à vos filles. Et entre tous, vous m'en fites voir un en forme de croix, lequel vous m'aviez destiné, parce que je devais souffrir beaucoup de contradictions, comparées aux coups de marteau, et être souvent martelée pour vous être plus conforme. Vous me dites que vous me l'aviez fait voir en façon de croix pour me disposer aux souffrances.

Entendant ce que vous me disiez, je m'étonnais de ce que mon maître Saint Denys ne paraissait point. Car je ne voyais que Saint Jean, votre Mignon¹, dont le discours était si charmant que je connaissais bien que vous parliez par lui, et que vous vous étiez caché adroitemment, subtilement ou divinement en son secrétaire favori, lequel prenait plaisir de m'expliquer et de m'exprimer les excellences de Saint Denys, que vous-même lui disiez. J'entendais intellectuellement que vous lui suggériez ce qu'il disait de Saint Denys, lequel était abîmé dans

¹ C'est ainsi que la mère de Matel appelle très-souvent le disciple « Bien-aimé. »

les adorations de Votre Majesté et dans les admirations de Votre Bonté, mais particulièrement pendant la narration que vous me faisiez de ses grâces, de ses mérites, de ses vertus et de la gloire que vous lui aviez donnée. Il me semble qu'il se cachait comme s'il eût été dans une confusion d'inexplicable reconnaissance d'un sentiment qui le sortait de soi, que je connaissais terminé, pour entrer dans vous, qui êtes immense ; comme si son humble reconnaissance m'eût dit : Admirant ce que le Verbe te dit des merveilles qu'il a faites en moi, remonte au principe de toute ma félicité, qui est sa bonté, fais une circonvolution avec tous les chœurs des Anges et des Saints.

Ma fille dis hardiment : Tant plus ce Saint s'humiliait, tant plus le Verbe par Saint Jean me le faisait paraître grand, m'imprimant les excellences qu'il lui avait communiquées en la voie, et celles qu'il lui communiquait au terme, m'exhortant à écrire ce que j'avais entendu ce soir-là pendant deux heures de ravissements et d'extases.

Je vous dis : Seigneur, pourrai-je écrire ces merveilles que mon entendement, suspendu et fortifié par vous a vues d'une ma-

nière très-sUBLIME ? Il a été spectateur et auditeur de votre divine rhétorique et de vos beautés. Vous l'aviez, pendant cette extase et ce ravissement, spiritualisé, tellement qu'il comprend un peu comme l'homme spirituel juge de toutes choses, parce qu'il est en vous au-dessus d'elles, et comme il ne peut être jugé d'aucune d'elles, parce qu'elles sont au-dessous de lui.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	VII
CHAPITRE PREMIER. — Que le Verbe est la voie par laquelle le Père communique des lumières aux anges et aux hommes	1
CHAPITRE II. — Qu'adorant le saint sacrement, mon âme lui offrit tout en sacrifice, désirant que le Verbe fût glorifié dans toute créature.	9
CHAPITRE III. — Que la Vierge est un abîme de gloire.	13
CHAPITRE IV. — Du respect dû à saint Joseph.	21
CHAPITRE V. — Sainte Anne et saint Joachim	25
CHAPITRE VI. — Le Verbe éternel peut seul louer le Père	29
CHAPITRE VII. — Que faites-vous, Verbe éternel, depuis l'éternité?	49
CHAPITRE VIII. — Madeleine	54
CHAPITRE IX. — Saint Michel.	65
CHAPITRE X. — Saint Augustin.	74
CHAPITRE XI. — Des sabbats et repos de Dieu	77
CHAPITRE XII. — Union divine.	96
CHAPITRE XIII. — Que le divin Amour se plaît à mettre les âmes en divers états; faisant d'elles sa joie et sa proie.	105
CHAPITRE XIV. — De la noblesse et excellence de la grâce.	112

	Pages.
CHAPITRE XV. — Que le Verbe incarné a pesé le feu et mesuré le vent	121
CHAPITRE XVI. — Que le divin sacrement est l'œuvre du Seigneur, le soleil de gloire, la fôurnaise qui brûle les âmes saintes et qui les élève en grandeur.	131
CHAPITRE XVII. — La Vierge.	138
CHAPITRE XVIII. — Le silence de la semaine sainte.	147
CHAPITRE XIX. — Les regards de Jésus-Christ.	160
CHAPITRE XX. — La trinité.	163
CHAPITRE XXI. — Dieu.	171
CHAPITRE XXII. — La profession de foi de saint Pierre.	176
CHAPITRE XXIII. — Jésus-Christ lié en sa naissance et délié en sa résurrection	184
CHAPITRE XXIV. — Image et justification de la conduite de Dieu à l'égard des réprouvés et des élus dans sa conduite à l'égard de Saül et de David.	186
CHAPITRE XXV. — D'un ravissement très-haut où le Verbe incarné m'instruisait par son secrétaire (saint Jean l'Évangéliste) des excellences de saint Denys, de la souveraine béatitude, de la gloire accidentelle, et comme tout est présent et représenté par le Verbe, même les péchés qu'il hait autant qu'il s'aime	193

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Le Mans. — Typ. Ed. Mounoyer. — Mai 1870.



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

OUVRAGE

18925

- Le Style**, 1 vol. in-12. VICTOR PALMÉ, éditeur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25. Paris 2 fr.
- Renan, l'Allemagne et l'Athéisme au XIX^{me} siècle.** DOUNIOL, éditeur, rue de Tournon, 29. Paris. 2 fr.
- Angèle de Foligno** (traduction et commentaire). POUSSIÉLGUE, éditeur, rue Cassette, 27. Paris. 1 fr. 80
- Rusbrock l'Admirable** (traduction et commentaire). POUSSIÉLGUE, éditeur, rue Cassette, 27. Paris. 1 fr. 80
- La Vierge dans l'Écriture.** DELSOL, éditeur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 66. Paris 0 fr. 50

BIBLIOTEKA KÓRNICKA

118925